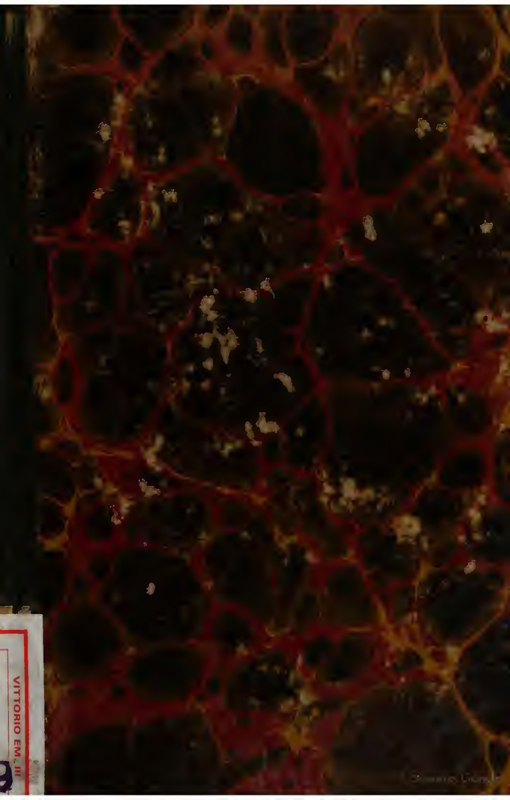
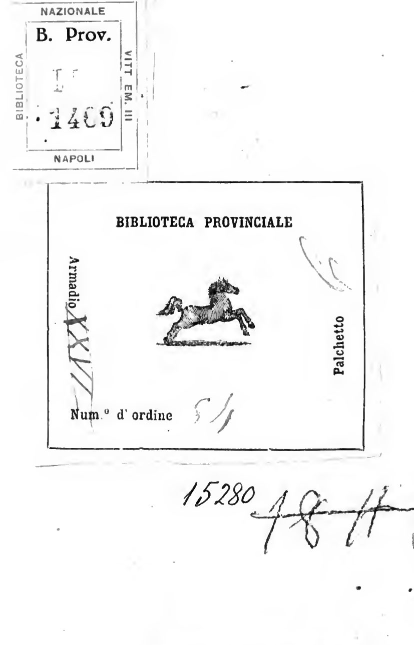

VITTORIO EM. III


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXVI
Palchetto
Num.° d' ordine 51

TABLEAU

TOPOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

DES ISLES

D'ISCHIA, DE PONZA, DE VANDOTENA, DE PROCIDA ET DE NISIDA; DU CAP DE MISÈNE ET DU MONT PAUSILIPE.

PAR UN ULTRAMONTAIN.

Illo Conradum *me tempore dulcis alebat*
Parthenope. . . . .



NAPLES,

DE L'IMPRIMERIE DE GABR. PORCELLI.

1822.

L' auteur met son ouvrage sous la sauve-garde des loix.

Haller

AVANT-PROPOS.

Le Mont Epomée et le Vésuve sont pour la plupart des étrangers qui voyagent en Italie, *les Colonnes d'Hercule*, le terme où s'arrête leur curiosité. Après avoir fait quelque séjour à Naples, et après avoir visité les environs de cette Capitale, ils reprennent ordinairement le chemin des Apennins et des Alpes. Aussi, que reste-t-il à désirer à ceux qui ont vu *Pompeï* et *Paestum*, qui ont parcouru cette Terre, à laquelle l' Antiquité a donné le beau nom de *Campania felix* ? D'ailleurs le voyageur, qui a été faire le tour du *Cratère de Naples* et celui des deux Golfes voisins, regrette moins de n'avoir pu pénétrer dans les Calabres, ou passer en Sicile; car il est certain, que les isles d'*Ischia* et de *Capri*, les côtes de *Sorrento* et d'*Amalfi*, les vallées de *La Cava* et de *Nocera*, peuvent, dans leur ensemble, donner une assez juste idée des beautés particulières, qui distinguent les Provinces les plus méridionales du Royaume des deux Siciles.

L' amateur des beaux-arts et des antiquités a cependant un grand avantage sur celui de la simple belle Nature. L'Italie s'enrichit chaque jour de livres qui sont d'un grand prix pour le premier, tandis que le second manque souvent de guide et qu'il est, en bien des endroits, redevable au seul hazard de quelques renseignemens peu exactes sur ce qui l'intéresse peut-être le plus dans ses excursions.

C'est ce que nous avons cru remarquer d'une maniére particulière à Naples. Une foule d'antiquaires

s'est attachée à illustrer encore d'avantage les monumens de *Herculanum*, de *Pompeï*, de *Paestum*, et de plusieurs autres Cités moins connues ; mais tous ces savans auteurs ne parlent qu'*en passant* et très-superficiellement de ces promontoires et isles fameuses, qui ne sont pas fort distantes de la Capitale, et qui renferment tant d'objets dignes d'attention. Il n'en existe aucune déscription tant soit peu complète ou rédigée selon le gout et le besoin d'une nombreuse classe de lecteurs.

C'est donc sur cette matière aussi riche que peu utilisée, que nous allons essayer notre plume. Puisse-t-elle être toujours exacte dans ses rélations ! Puissions-nous surtout réussir à allier l'utile avec l'agréable, sans jamais nous éloigner de la vérité qui doit être le principal ornement d'un ouvrage pareil !

Celui que nous présentons au Public, se divise naturellement en deux parties. Dans la première nous nous occuperons exclusivement des isles et des promontoires situés à l'Ouest du Golfe de Naples ; la seconde sera réservée à la déscription de *Capri* et de toute la péninsule voisine, à commencer du *Cap de Minerve* jusqu'à *La Cava*.

D'après ce que nous venons de dire, on conçoit bien, que les Antiquités n'entreront pas pour beaucoup dans l'exécution de notre plan ; cependant nous n'oublierons point le peu qui se trouve sur la route que nous allons tenir. Ces précieux restes serviront au contraire à donner plus de relief à nos tableaux, comme ils en donnent réellement aux vues de Pouzzoles, de Baïes, de Ponce, de Capri, enfin. . . .

De tous les lieux, où la Nature,
Pour cacher les ravages du Tems,
Répand ses fleurs et sa verdure
Sur ces antiques monumens.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LE GOLFE DE NAPLES ET SES ILES.

L'étranger qui arrive à Naples par la route de terre, s'empresse de descendre à la *Marina*, pour y jouir, avant tout, de la vue de ce Golfe, dont il a tant lu et tant entendu parler. Pour le coup son attente est non seulement justifiée, mais même surpassée. Il ne peut détacher ses regards de ce spectacle unique et ravissant : après les avoir promenés long-tems sur cette plaine mobile et azurée, sur ces hauteurs, qui forment le plus beau bassin du monde, il les fixe enfin sur cette ile, qui s'élève majestueusement du sein de la mer, à l'entrée du Golfe, comme pour lui servir de défense contre la fureur des flots. C'est l'ile de *Capri*. - Ses extrémités roides, son centre haut et coupé d'un coté à-pic, ses contours bizarrement déchiquetés sur l'horizon, frappent d'abord l'oeil ; mais il ne tarde pas à trouver, que ces formes hardies interrompent admirablement la longue ligne droite de la mer, qui s'étend du Cap de Minerve jusqu'à celui du Pausilipe. L'aspect aride de l'ile est un peu adouci par des parties vertes, dont sa surface, notamment la haute déclivité occidentale, est parsemeé : lorsque le tems est clair, on distingue de Naples, même à oeil nud, les maisonnettes d'*Anacapri*.

Capri est la seule ile, qui s'offre aux regards de l'habitant de la Capitale : pour découvrir celles d'*Ischia* et de *Procida*, il faut monter sur une des

hautes collines, qui cernent la ville à l'Ouest et au Nord-Ouest. Le *Couvent de St. Martin* et celui bien plus éloigné et plus élevé des *Camaldules*, sont les points de vue les plus favorables; cependant l'on n'y voit nullepart ces deux iles tout-à-fait dégagées. Par une illusion optique elles paroissent tenir à la Terre-ferme; le Cap de Misène et l'ile de Procida formant, à les voir de ce coté-là, comme un seul isthme, et celle d'*Ischia* un haut promontoire dans la mer. C'est de Sorrente, que l'ile d'*Ischia* se présente le mieux, particulièrement en un beau soir d'été: sa double pyramide, parfaitement isolée, paroit alors flotter dans une atmosphère couleur d'or et de rose qui change en violet, à-mesure que l'astre du jour déscend dans la mer, ou derrière les montagnes de l'ile.

En examinant celle-ci de plus près, on conviendra bientôt, qu'elle ne dément en aucune façon ce caractere suave et riant, que ses dehors annoncent, même à une distance considérable.

Cette assurance et le désir, que nous avons, d'observer un certain ordre dans nos déscriptions, nous engage à diriger d'abord notre course vers l'Occident, et après y avoir atteint notre but, nous virerons de bord, pour cingler à l'Est, vers Capri et Amalfi, où nous rencontrerons une quantité d'objets également dignes de notre attention.

DIFFÉRENTES VOIES POUR ALLER DE NAPLES A ISCHIA.

La manière la plus sûre et la moins dispendieuse, de faire ce trajet, est celle de s'embarquer au *Molo Piccolo*, ou bien à *Santa Lucia*, sur une des grandes barques, qui y abordent prèsqne journellement de l'ile. Elles vont à voiles et à rames. L'équipage

est de six à huit hommes, tous gens de l'île et bons côtiers. Ils ne prennent jamais le large, et ne partent que quand le vent est favorable, sachant profiter de ceux qui, dans ces parages, soufflent régulièrement à certaines heures. En été, par exemple, le vent de terre commence à se lever vers minuit, et vous porte à Ischia en quatre ou cinq heures; mais si, durant la traversée, il vient à s'abattre, et que par conséquent il faille se servir des rames, on est quelque fois toute la nuit sur mer, couché sur la dure et à la belle étoile, ce qui pourtant n'a rien d'effrayant dans un climat aussi doux. Le retour est moins incommode: on n'y met qu'un couple d'heures en été, quittant l'île avec un vent frais du Nord-Ouest, (*maestrale*) qui s'élève régulièrement vers le midi, et tombe au déclin du jour.

Les personues peureuses ou sujettes au mal de mer, peuvent aller en voiture de Naples à Pouzzoles, et même jusqu'à *Miniscola*, si elles veulent faire le grand détour par l'*Arco felice*, les campagnes de Cumes, de *Fusaro* et de *Monte di Procida*. Ou bien on va par mer, de Pouzzoles à *Baies* ou à *Bauli*, ce qui est l'affaire d'une heure, et de-là par terre jusqu'à la même plage de Miniscola, vis-à-vis de l'île de Procida. Ici il faut absolument traverser le bras de mer, appelé le *Canal de Procida*, large de quatre à cinq milles; et le mieux qu'on puisse faire, est de se servir à cet effet des petites barques, qui vont et viennent continuellement, pour la commodité des Procidains, qui possèdent des vignes sur cette partie du Continent. Descendu à la *Marina grande* de Procida, on parcourt cette ile dans toute sa longueur de l'Est à l'Ouest. Après une petite heure de marche peu fatigante, la mer arrête encore une fois vos pas: vous vous trouvez dans le fond

d'une petite anse demi-circulaire, nommée *Chiajolella* (petite plage). Les pêcheurs, qui en habitent les bords, s'empressent de mettre une de leurs nacelles à-flot, et laissant de coté l'ilot de *Guévara*, ils vous conduisent en moins d'une heure au *Bourg d'Ischia*.

C'est ce que les Napolitains appellent aller à Ischia *par terre*, et on a l'avantage de voir, chemin faisant, une suite de lieux et d'objets dignes de figurer dans les annales de la Nature et des peuples.

Quant à nous, le plan que nous avons tracé, nous fait préférer la première voye, c'est-à-dire, celle de l'eau; en conseillant toutefois aux étrangers, de ne point en affronter les hasards *en hiver*.

En démarrant du Port de Naples, on ne tarde pas à jouir du coup d'oeil unique, que présente cette vaste Capitale bâtie en amphithéatre. Les coteaux qui en forment le fond, ne sont pas entièrement couverts de maisons; mais garnis sur le haut de plantations, que relèvent à leur tour des grouppes de grands édifices, dont ces collines sont couronnées. Celle de *St. Elme* l'est doublement, et par le fort qui domine sur la ville et son port, et par le Couvent de *St. Martin*, dont les murs crénelés, d'une blancheur éblouissante, terminent agréablement la vue, de quelque coté que l'on se trouve. Ils ressemblent à un superbe diadème posé sur ce sommet qu'ombragent de vieux oliviers.

La rade de Naples est le foyer de cette belle courbe, et les bastions du *Fort l'oeuf* et le haut précipice de *Pizzofalcone* sont comme les premiers dégrés de l'amphithéatre magnifique, à son extrémité occidentale. A mesure qu'on avance dans cette direction, la scène change continuellement, et montre bientôt la belle *Riviera di Chiaja*, ornée de promenandes publiques, et d'une rangée de palais

(*palazzata*), qui s'étend jusqu'au Pausilipe, tout le long de la base du *Voméro*, de cette côte élevée, soigneusement cultivée et couverte de maisons de campagne.

En contemplant de notre barque cette succession de tableaux mouvans, nous nous sommes insensiblement approchés du

MONT PAUSILIPE.

Aucun auteur n'a parlé de Naples, sans s'extasier sur les beautés toutes particulières de cette colline; et pourtant cette foule d'écrivains a laissé beaucoup à glaner. Nous nous contenterons volontiers de cette humble tâche, dont nous ne présumons pas pouvoir nous acquitter de manière à laisser rien à dire après nous.

Chacun sait, que le Pausilipe est cette hauteur, qui, partant du Vomero, avec lequel elle fait un angle obtus, s'avance du Nord au Sud dans la mer, sur une longueur d'à-peu-près une lieue, et forme un petit promontoire, qui divise le Golfe de Naples en deux parties inégales, dont la plus petite est ce qu'on appelle la Baye de Pouzzoles.

Le Pausilipe se présente à *Chiaja* comme une langue de terre, assés haute et fournie à sa racine, plus mince vers le milieu et plate au bout, à *Capo di Posilipo*, comme on le nomme et l'envisage dans la Capitale. Ceci n'est cependant qu'*en apparence*, comme nous verrons tantôt.

La côte orientale du Pausilipe, vers Naples, est doucement inclinée et couverte de jardins et de vignobles; tandis que sa pente opposée ou occidentale, à commencer de la *Grotte* jusqu'à la haute pointe de *Coroglio*, vis-à-vis de Nisida, n'est qu'*un* long précipice présque inaccessible et tapissé de

broussailles et de plantes sauvages. C'est tout le contraire de la chaine de hautes montagnes, qui sépare le Golfe de Naples d'avec celui de Salerne; elle forme du coté de Naples un plan plus ou moins incliné vers l'Ouest, avec de larges intervalles, qui sont autant de vallées délicieuses; mais du coté du Levant, sur le Golfe de Salerne, ces mêmes montagnes sont coupées à-pic et constituent une côte dangereuse et inhospitalière, à l'exception de deux ou trois endroits dont nous entretiendrons le lecteur en tems et lieu. Ainsi donc le Pausilipe et la chaine de montagnes de Sorrente embellissent à l'envi le Golfe de Naples, tournant de son coté leur face riante, et lui cachant le revers moins agréable.

Il ne paroit au Pausilipe aucun vestige d'anciens *cratères* ou de couches de lave refroidie. Cela n'empèche pas que cette colline ne soit entièrement composée de matières volcaniques, c'est-à-dire, de cendres et de *lapillo* (mélange de petits débris de laves et de pierre-ponce) à la surface, et d'une masse compacte de *tuf* au dedans. Cette masse jaunatre, traversée de couches horizontales, plus ou moins épaisses, de *lapillo*, et mêlée aussi de morceaux détachés de lave d'un plus grand volume, paroit à-nud en plusieurs endroits, et plus particulièrement à la base orientale du Pausilipe, où elle fait une terrasse plus ou moins haute, baignée par la mer. Ce long mur naturel s'abaisse dans la même proportion, comme le coteau cultivé auquel il sert de support, en sorte qu'à la pointe de cette langue de terre, du coté de Naples, la végétation la plus luxurieuse s'étend jusqu'au bord de la mer.

Le tuf volcanique, qui forme la masse des collines, tout autour de la Capitale, est très-tendre et facile à tailler, au moment où on le tire de la carrière: il s'endurcit à l'air et se distingue par son

peu de poid spécifique. Ces qualités le rendent fort-propre à toute sorte de bâtisse; aussi peut-on dire sans exagération, que l'immense ville de Naples est sortie toute-entière des entrailles des collines et des montagnes qui l'environnent. Celle du Pausilipe y a contribué pour sa bonne portion, et fournit encore aujourd'hui une grande quantité de pierres de construction. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à considérer le grand nombre d'excavations plus ou moins profondes, pratiquées, le long de la mer, dans le talus du mur naturel que nous avons décrit plus haut. Toutes ces cavernes ont été des carrières, sans en exempter la *Grande Grotte*, qui y doit au-moins sa première origine. On sait, que le Pausilipe est percé dans toute la largeur de sa base, prèsqu'au niveau de la mer et du quartier, également bas, de la ville, qui y aboutit, et porte le nom de *Piédigrotta*. Aucune Capitale de l'Europe ne peut se vanter d'avoir une porte semblable!

Anciennement l'entrée de cette *Grotta di Posilipo* étoit à micôte, comme le prouve d'abord le *Tombeau de Virgile*, érigé, suivant la coutume de son tems, sur la Grande Route; et puis l'exposition très-haute de la Niche, où l'on a trouvé l'Image miraculeuse de la *Ste. Vierge de Piédigrotta*, qu'on adore maintenant dans l'Eglise de ce nom.

Les dimensions de la *Grotte*, telle que nous la voyons à-present, sont généralement connues, mais ce que peut-être nos lecteurs ne savent pas encore, c'est que deux fois par an, au tems des équinoxes, le soleil, descendu derrière le Pausilipe, et prêt à se plonger dans la mer, au-de-là d'Ischia, illumine de ses derniers rayons la voute de la Grotte, et les darde, par cette ouverture, contre *une seule* maison de Naples, ou de la *Riviéra di Chiaja*; c'est le Palais du Prince Torrella, au coin de la Rue de

Ste. Marie *in Portico*, éloigné d'environ un mille du Pausilipe.

Vers le milieu de la Grotte, à main gauche en venant de Naples, on observe une petite Chapelle, où il regne une nuit perpétuelle, étant à-peine éclairée par quelques lampes, qu'entretient l'hermite dans ce sanctuaire souterrain. Du tems des Romains cet antre latéral étoit consacré aux mystères du Dieu *Mithras*, ainsi que l'a fait connoitre un bas-relief en marbre, qu'on y a trouvé il y a une cinquantaine d'années. Il portoit l'inscription suivante:

OMNIPOTENTI DEO MITHRAE
APPIVS CLAVDIVS TERRONIVS
DEXTER V. C. DICAT.

Nous nous reservons de parler plus au long de ces *Marbres* et *Cavernes Mithraïques*, à l'occasion de la *Grotta Matromania* à Capri.

Si, au lieu d'entrer dans la Grotte du Pausilipe, du coté de la ville, on tourne à gauche, on trouve, que sur une étendue d'à-peu-près deux milles la mer ne baigne pas immédiatement le pied du mur naturel, dont nous avons fait mention. On a profité de cet intervalle, pour y établir un large quai, qui est défendu par une suite de fortes jetées, et qu'on peut regarder comme une continuation de la *Riviéra de Chiaja*. Aussi le *Corso* de Naples, par le moyen de ce quai, s'étend-il jusqu'au Palais d'*ogn'Anna*, bien au-de-là de la pointe de Ste. Marie *del Parto*. C'est ce rivage artificiel, et la partie de la Colline située au-dessus, qui porte le nom de la *Mergellina*, que Sannazar, *le Virgile Chrétien*, appeloit un morceau du Ciel, tombé sur la Terre:

Les délices de ce séjour enchanteur ont été goutées des Grands et des Riches de tous les tems, et chantées par plusieurs poëtes célèbres, tant anciens que modernes.

Devant l'Eglise de Ste. Marie *de l'Enfantement* (*del Parto*) qui renferme les cendres et le noble Mausolée du Sannazar, il y a une plate-forme, du haut de laquelle, ainsi que du Tombeau de Virgile, qui n'est qu'à un demi mille de-là, mais dans un site plus élevé, on jouit d'une charmante vue de l'intérieur du Golfe et d'une partie de la ville de Naples.

Le *Palais d'ogn'Anna*, mot défiguré de *Donn'Anna*, a été bâti par Mad. Anne de Carafa, sur un terrain très-bien choisi et gagné même en partie sur la mer. L'architecture est d'un bon style, surtout à la façade principale qui regarde l'Orient et qui est assez bien conservée. Les fondemens aussi sont presqu'intactes, la mer n'ayant pas même révendiqué ici ce qu'on lui a enlevé il y a près de deux cens ans. Cet édifice n'a jamais été achevé, et présente aujourd'hui une belle ruine, habitée en partie par des pêcheurs et d'autres familles peu aisées des environs.

En sortant du Palais d'Anne par le portail du Midi, on peut encore faire quelques centaines de pas, le long du rivage, jusqu'à une maison, qui, reservée jadis à un usage réligieux, est destinée maintenant à loger des passagers qui, arrivant quelquefois du Levant ou d'autres lieux suspects, ont la permission de faire ici leur quarantaine. C'est là que finit aussi le petit chemin praticable pour les piétons: le reste des habitations, dont la côte du Pausilipe est bordée jusqu'au *Capo*, donne immédiate-

ment sur la mer. En rasant cette partie de la côte, on voit à fleur d'eau quelques restes de colonnes et de murailles antiques couvertes d'*ouvrage réticulaire* : on passe de même devant nombre de cavernes, dont les plus spacieuses servent de dépot aux barques canonnières et autres petits bâtimens de la Marine Royale de Naples. Ils se conservent parfaitement bien dans ces grottes, qui sont fraiches, sans être ni humides ni sujettes aux irruptions de la mer. Il y en a une, vers le *Capo di Posilipo*, qui peut contenir jusqu'à soixante grosses barques canonnières. Elle renfermoit à-peu-près ce nombre, quand les Français virent envahir pour la première fois la Capitale de Naples, en l'an 1798. Pour ne pas laisser tomber ces bâtimens entre les mains de l'ennemi, l'on y mit le feu. Qu'on s'imagine l'effet de cet embrasement dans le creux du rocher! La châleur fut telle à liquifier et à vitrifier les matières volcaniques dont il est composé. Encore à-présent tous les parois de cette grotte sont couverts d'un émail roux et luisant, et les mamelons de la même matière, suspendus à la voute, comme des stalactites, ajoutent encore à la singularité de l'aspect. Le territoire à coté et au-dessus de cette grotte appartient à une Dame Angloise, qui a fait bâtir sur le coteau une petite maison de plaisance avec un péristyle d'un bel effet, surtout du coté dû Golfe. Vers le haut, cette agréable *Villa* aboutit au grand chemin, qui a été nouvellement construit à la pente orientale du Pausilipe qu'il traverse en ligne oblique, depuis la Mergellina jusqu'au bord du précipice qui se trouve de l'autre coté de la colline, vers le haut Cap de *Coroglio*. On avoit fait le plan, de continuer le nouveau chemin sur la forte pente, dont nous venons de parler, en zigsac, jusqu'au pied du Cap *Coroglio*, et de le faire tomber ensuite dans la chaussée,

qui va actuellement de Naples à Pouzzoles, par la vallée des *Bagnoli*. Mais les dépeuses très-considérables qu'il faudroit faire, pour vaincre les obstacles que présente le terrein, ont fait abandonner ou différer l'exécution entière du premier projet. La nouvelle route, telle qu'elle est, offre aux habitans de la Capitale une promenade superbe, et en même tems un accès plus facile à leurs maisons de campagne, tant à celles qui existoient déja auparavant, qu'à celles qu'on voit s'élever chaque jour du même coté. Le chemin est taillé dans le tuf, et afin de le rendre praticable pour les voitures, il a fallu faire sauter les rochers et jetter des ponts sur les nombreux ravins, qui rendoient le terrain si inegal: aussi la montée, tout le long de la route, est-elle très-douce et très-unie.

Nous avons déja dit, que le Pausilipe, à le voir de Naples, paroit se perdre insensiblement dans la mer, et former sur celle-ci une pointe très-basse, qu'on appelle *Il Capo*, ou *La punta di Posilipo*; mais dès qu'on double ce petit cap, on ne tarde guères à être détrompé. On s'apperçoit aussitot, que ce qu'on avoit pris pour la dernière extrémité du Pausilipe, n'en est qu'une portion, et même la partie la moins considérable. On voit, qu'à commencer de cette pointe basse, l'extrémité du Pausilipe s'élève par dégré, sur une largeur d'environ deux milles, de l'Est à l'Ouest, jusqu'au haut promontoire de *Coroglio*, qui a quelque ressemblance avec le rocher de Pizzofalcone, et domine de même sur une petite ile, placée dans la mer à ses pieds.

La *Punta di Posilipo* est charmante. Le Comte de Thurn, officier commandant dans la Marine Royale de Naples, y a formé une espèce de *Parc Anglois*: les bosquets ne sont séparés de la mer que par un mur de défense, qui n'en empêche

point la vue. Le navigateur y distingue, en passant, de petits autels blancs à l'ombre des acacias, d'élégans temples à l'antique et d'autres morceaux d'architecture, environnés de masses d'arbres touffus, des maisons rurales, de superbes vignobles, le tout à portée de pistolet. Monsieur le Duc de Terranova, propriétaire actuel de cette belle *villa*, s'est d'abord occupé à faire renforcer la jetée, qui garantit sa nouvelle acquisition des irruptions de la mer. Le ressac est vraiment formidable sur ces pointes avancées, particulièrement lorsque le vent se range au Sud-Est (*Siroc*) ou bien au Sud-Ouest (*Libeccio*).

Le *Libeccio* est infiniment plus impétueux dans ces parages, que le Siroc; mais ce dernier vent exerce une influence tout-à-fait particulière sur la mer et sur l'atmosphère. Avant même que le Siroc commence à souffler sur les côtes, on en reconnoit l'approche à l'agitation, au mugissement des ondes, qui semblent se soulever et vouloir échapper tour-à-tour à la pression de ce « *plombeus auster* », ce vent aux ailes de plomb. Les flots roulent lourdement sur la plage et rejaillissent avec fracas des flancs des rochers qu'ils couvrent d'écume. Le souffle humide et chaud du Siroc ternit souvent la beauté du ciel Napolitain et ôte à l'air toute son élasticité: tant qu'il dure, le Principe, qui anime et vivifie toute la Nature, semble être amorti, tout languit et l'homme se sent accablé et saisi d'une lassitude qui engourdit même l'esprit. Le Siroc rend la navigation périlleuse, surtout le long des côtes, qui en bien des endroits ne sont pas abordables tant qu'il domine: son action est celle d'un ennemi caché et perfide, tandis que le *Libeccio* s'annonce brusquement et avec une fureur ouverte: mais si, comme le Siroc, il ne cause point ce relachement des ressorts et

des esprits animaux, il ne laisse pas d'être funeste au navigateur et au cultivateur, par son extrême violence. Tout doit alors plier ou se briser, et les arbres, dans des lieux exposés au Libeccio, croissent dans une direction oblique, que leur donne ce vent d'aval, dont on connoit bien la force tout le long des côtes occidentales de l'Italie, et surtout dans la *Rivière de Gènes*.

A-coté de la *Villa Terranova*, est le *Palazzo delle Cannonate*, maison de campagne située sur une éminence au bord de la mer et habitée jadis par le peintre *Philippe Hackert*, qui y faisoit ordinairement ce qu'on appelle en Italie la *villeggiatura*, lorsqu'il étoit au service de S. M. le Roi des deux Siciles. Ce Monarque estimoit et protégeoit le dit paysagiste, qui Lui devoit sa fortune. Hackert possédoit à un haut dégré une des grandes qualités qui caractérisent le vrai artiste, - une application constante. Ses ouvrages nombreux en font foi. A la maison de campagne *delle Cannonate* il rassembloit souvent ses amis autour de lui : on auroit dû croire, que dans cette compagnie choisie il se seroit reposé de son travail, mais l'amour de celui-ci l'emportoit, et souvent le diner se refroidissoit, parceque *Dom Filippo* vouloit encore achever une esquisse, une étude. En ville, après avoir passé la journée à son chevalet, il se mettoit, le soir, à faire des desseins au bistre. Un de ses amis lui ayant demandé un jour, pourquoi il employoit la nuit à une semblable occupation, Hackert lui répondit : » c'est pour pourvoir à la livrée de mes domestiques «. On sait que sa maison en ville étoit montée sur un grand pied, et fréquentée de tout ce qu'il y avoit d'étrangers et autres personnes de distinction à Naples. Les artistes surtout y étoient bien accueillis. On en trouvoit souvent, dans les soirées de Hackert, cinq ou

six autour d'une table, présidée par lui, s'amusant, tout en causant, à faire des croquis etc. chacun à sa fantaisie: la conversation n'en étoit que plus animée et plus instructive, et voilà ce que Hackert appeloit faire sa partie (*). Qu'on nous pardonne cette petite digression par égard pour le mérite de Hackert, pour la renommée qu'il sut acquérir pendant sa vie, et pour les chefs-d'oeuvre, dont son pinceau a enrichi nos galéries.

Il Palazzo delle Cannonate est aujourd'hui dans un état d'abandon prèsqu'absolu, malgré la beauté de son site. La vue dont on y jouit, est moins gracieuse mais bien plus imposante que celle qu'offre la *Marine* de la Capitale. Cette dernière, ainsi que tout l'intérieur du Golfe, se cache derrière la *Punta di Posilipo*, On a devant soi la haute mer, qui s'étend de l'Est à l'Ouest, et dont l'aspect, à la longue, deviendroit monotone, s'il n'étoit rélevé et varié d'un coté par le promontoire de Minerve avec l'ile de Capri, qui déja paroit plus haute ici qu'à Naples; de l'autre coté par le Cap de Misène, les iles de Procida et d'Ischia, qui développent toujours mieux leurs belles formes.

Nous arrivons maintenant à *Marepiano*, qui don-

(*) *Il existe encore à Naples un contemporain et ami de Hackert, de Tischbein, de Denis. C'est M. Chr: Kniep, paysagiste Allemand. Pour apprécier au juste l'application habituelle des maitres de ce temslà, il faut aller trouver Kniep dans son atelier à* Riviera di Chiaja, *il faut contempler les ouvrages de ce* Septuagénaire, *en crayon, en bistre et* sépia. *Il est impossible de rien voir de plus fini, de plus gracieux en ce genre, et Kniep travaille encore dix heures par jour, avec une assiduité, une ardeur, dont peu d'artistes modernes sont animés.*

ne son nom à la plus agréable et la plus intéressante partie de cette côte, y compris la *Scuola di Virgilio*. Elle est couverte, vers le haut, d'une végétation luxurieuse, et montre, au bas, des bancs de tuf nuds, qui se jettent bien avant dans la mer, et forment une quantité de pointes plus ou moins basses, plus ou moins longues, qui renferment autant de petites cales et anses charmantes. Les sinuosités et les pointes du rivage sont couvertes de ruines d'anciens édifices. La mer, en avant de cette côte, est pleine de bas-fonds, d'écueils et de rochers.

A la *Punta di Posilipo*, du coté de Naples, il y avoit, selon Plutarque et Pline l'ainé, une magnifique *Villa* de *Luculle*, qui paroissoit de loin comme suspendue entre le ciel et la mer. - Dans l'endroit, où nous voyons maintenant la petite Eglise de *Sta. Maria del Faro*, ou *della Fortuna*, étoit anciennement un *Temple de la Fortune* et la *Villa* de *Védius Pollion*. - Ce qu'on appelle aujourd'hui la *Scuola di Virgilio*, étoit très-probablement un *Temple de Vénus Eupléa*, environné de bains, et de maisons de campagne, auxquelles se rattachoit, un peu plus loin, vers Nisida, une seconde *villa* de Luculle, dont nous parlerons dans la suite.

La plus considérable de ces *villes*, étoit sans contredit celle de *V. Pollion*: il y étaloit toute la splendeur et tout le luxe qu'on connoit aux riches Romains sous les premiers Empereurs. C'est cette *villa*, qui portoit d'abord exclusivement le beau nom: *Pausilippum* (trève au chagrin). Il fut donné plus tard à toute la Colline, appelée auparavant *Amméus*. Les écrivains Romains font souvent mention des fêtes brillantes que Pollion donnoit en ces lieux, et des grands viviers, dont on voit encore les restes. Ils étoient alors remplis des poissons les plus rares et les plus délicats, surtout de *murènes*, qui se repaissoient

de chair humaine. Chacun connoît l'anecdote de l'esclave, qui, à l'occasion d'un banquet auquel assistoit César Auguste, ayant eu le malheur de rompre un vase très-précieux, alloit être jeté dans un de ces viviers par ordre de son maître, quand l'Empereur intercéda et donna une forte leçon à Pollion. Ce qui fait plus d'honneur à la mémoire de ce dernier, c'est la protection qu'il accorda au génie naissant de *Virgile*, l'amitié constante qu'il eut ensuite pour ce *Prince des poëtes Latins*, et les loisirs qu'il lui prépara, particulièrement pendant son séjour à Naples. C'est à Naples et sur le Pausilipe, que Virgile composa, en sept ans, ses Géorgiques, comme il nous le dit lui-même à la fin de ce poëme didactique, L. IV. vers 563 et 564. Long-tems après sa mort, *Silius Italicus* possédoit sur le Pausilipe - » *Cineres laresque Maronis* » l'habitation et le tombeau de Virgile, ainsi que nous l'apprend Martial, dans une de ses épigrammes. Si cette maison de campagne n'étoit pas précisement à l'extrémité du Pausilipe, Virgile alloit dumoins faire fréquemment quelque séjour dans celle qu'y avoit son ami Pollion et qui étoit toujours ouverte pour ce poëte. Le Golfe de Naples, vû de ce point, a sûrement fourni à celui-ci l'idée du port de Libie, qu'il décrit dans son Enéide L. I. vers 159 - 164. C'est aussi dans cette retraite si tranquille, et si propice à sa Muse, que Virgile, tourné du coté de Cumes, qui n'étoit qu'à six milles de là, en ligne droite vers le N. O., chauta la IV Eclogue intitulée » *Pollio*. « Qui ne connoit cette *Ode Sybilline*, si bien rendue, si ingénieusement appliquée par Alex: Pope, - sans en admirer les beautés sublimes? La délicatesse de son esprit et de son corps valurent au chantre Latin, de la part de ses contemporains, le surnom » *Parthenias* « (le virginal) et cette douce pureté de son cara-

ctère s'exprime partout dans ses poësies harmonieuses. Ce qui prouve principalement l'excellent coeur de Virgile, c'est que tous les poëtes de son tems lui étoient sincèrement attachés et reconnoissoient sans envie la supériorité de son génie. Le peuple se plut à lui rendre hommage en plein théatre. Auguste lui témoigna une estime et une bienveillance particulière; il aimoit à converser avec lui, à l'entendre réciter ses vers. Virgile s'étoit rendu en Grèce pour y achever son Enéide: Auguste, à son retour de l'Orient, l'engagea à l'accompagner à Rome. Tout valétudinaire qu'il étoit, Virgile s'embarqua avec l'Empereur à Mégare; mais le voyage par mer ne fit qu'irriter et empirer son mal, auquel il dut enfin succomber en abordant à Brindes (*Brundusium*). Avant de rendre le dernier soupir, il composa le distique si connu, et qui commence: *Mantua me genuit etc.* faisant ainsi sa propre épitaphe. Conformement à ses désirs, Auguste fit transférer les cendres du poëte à Naples, et il est même plus que probable, qu'il lui avoit fait ériger un monument dans la *villa* de Pollion, qui étoit d'une grande étendue, et dont Auguste avoit hérité. L'on prétend, qu'une urne cinéraire, placée sur un piédestal que supportoient neuf petites colonnes de marbre, ait subsisté sur le Pausilipe jusqu'au XVI siècle. Le nom de » *Virgilio* « est dans la bouche de tous les pêcheurs et paysans du Pausilipe, qui, sans connoitre ce poëte Latin, conservent la Tradition, que Virgile, grand magicien, fendoit les rochers par des paroles mystérieuses, et qu'il enseignoit son art occulte dans un vieux palais enchanté, situé à l'extrémité du Pausilipe. A cette tradition nous devons probablement la dénomination de *la Scuola di Virgilio*, sous laquelle de certaines ruines qu'on montre à l'étranger en ce lieu, sont connues.

C'est donc sur ces rivages enchanteurs et rians, que Luculle, Pollion et tant d'autres Romains, prodiguoient à l'envi leurs trésors, en y élevant une suite de Temples, de bains, de maisons de plaisance, construites en partie dans l'eau. Au moyen de voutes et d'arches hardies, dont on voit encore les ruines, Pollion et Luculle avoient fait réunir à leurs possessions sur Terre-ferme, quelques rochers et ilôts situés le long de la côte, principalement *Eupléa*, qui n'en est séparée que par un canal étroit, dont l'Eglise de *Ste. Marie au Phare* a tiré son nom, et qu'on passe en allant par mer de Naples à Pouzzoles. La mer s'est ouvert, à-travers la base de cet ilôt d'Eupléa, des passages qui l'ont fait appeler » *Gajola* « (la cage). Peut-être aussi que c'étoit jadis l'extrémité d'une petite péninsule, sous laquelle un de ces Romains avoit fait creuser une galérie, qui s'ouvrit ensuite par la chute de la voute. Sur la cime aplatie de cet ilôt on trouve des vestiges d'anciens édifices; on y voit en outre des ouvrages de fortification modernes, mais abandonnés, et quelques maisonnettes également désertes, avec une bonne citerne, dont se servent souvent les équipages des bâtimens qui sont obligés de faire la quarantaine à Nisida.

Vis-à-vis de Gajola, au bout d'une langue de terre tenant au Mont Pausilipe, un religieux de l'ordre de St. François, a établi son humble demeure sur les débris des grands édifices qui s'y trouvoient dans l'antiquité. Il vit d'aumones, et il les recueille en avançant sur la mer une gaule avec une ligne, au bout de laquelle, au lieu de l'hameçon, il attache un petit sachet, où les pêcheurs qui passent le canal dans leurs nacelles, ne manquent pas de déposer leur offrande. Des deux cotés de la petite Chapelle, le moine a placé plusieurs statues de

son Saint, dans l'habit de l'ordre, le tout peint en couleurs naturelles..... Combien d'idées une vue pareille ne fait-elle naitre en ces lieux?

Les Romains, jadis les hôtes présomptueux de ces rivages, se plaisoient à pousser leurs batisses aussi loin dans la mer que le comportoient les circonstances locales. C'étoit s'engager dans une lutte perpétuelle et inégale contre le plus indomptable des élémens. Il suffisoit de suspendre tant soit peu les travaux et les réparations, pour être sûr d'en perdre bientôt tout le fruit, par l'action des ondes. Mais ici il y avoit encore bien d'autres causes de destruction. On sait que ce pays étoit anciennement beaucoup plus sujet aux effets des feux souterrains et aux tremblemens de terre, qu'il ne l'est de nos jours. Indépendamment de tout cela, l'Italie s'étant trouvée pendant bien des siècles en butte aux incursions des Barbares du Nord et du Sud, la Campanie devint aussi le théatre de leurs ravages. On ne sauroit avoir une trop haute opinion de la solidité des constructions Romaines; mais elles eussent été d'airain qu'elles n'auroient pas pu résister à des attaques aussi rudes et aussi souvent répétées. En effet l'on ne voit tout le long de l'extrémité du Pausilipe, que des restes à-peine reconnoissables de murailles de briques, partie nues, partie rêvêtues d'*opus reticulatum*. Mais ces ruines en rendent le paysage encore plus pittoresque. Dans les environs de l'Église de Ste. Marie du Phare ou de la Fortune, située très-agréablement sur une petite éminence de la côte, dans l'enceinte de l'ancienne *villa* de Pollion, on a déterré, à plusieurs reprises, une quantité de colonnes brisées, de basreliefs et de statues mutilées, entre autres le buste du fils cadet de Pollion, de ce même *Asinius Gallus Saloninus*, dont Virgile voulut célébrer la naissance par la fameuse églogue

dont nous avons fait mention. Toutes ces antiquités ont été dispersées et aliénées, à l'exception d'un tronc de colonne et de deux socles, qu'on voit encore au pied de cette éminence, vers le rivage, avec quelques inscriptions en mauvais latin et d'un style insipide et boursoufflé.

Il n'y a, dans ces lieux, que les anciens ouvrages de l'homme, qui aient été frappés d'anéantissement par le cours des siècles : la Nature a continué à y être toujours la même, riche et riante. Les coteaux sont bien cultivés, les rivages peuplés et très-fréquentés. Dans ces eaux claires, entre les bancs de rochers, sous les écueils rongés, l'on prend les meilleurs *frutti di mare*, fruits de mer, c'est ainsi que le Napolitain appelle la nombreuse famille des crustacées et des coquilles. Il y a aussi une grande abondance de poisson, et lorsque la mer est calme, on voit, le long de la côte, beaucoup de pauvres pêcheurs, s'avancer à pied-nud sur les rochers et bas-fonds, et rester des heures entières dans l'eau, qui n'y est que de quelques pouces de hauteur. Là, la gaule à la main, occupés du soin de gagner leur chétive subsistance, ils ressemblent, par leur immobilité, à des statues plantées dans l'eau. Cet aspect a souvent rappelé à notre mémoire les beaux vers de Pope, décrivant, dans son *Windsor-forest*, la pêche à la ligne :

Where cooling vapours breathe along the shore
The patient fisher takes his silent stand,
Intent, his angle trembling in his hand:
With looks unmov'd, he tempts the scaly breed,
And eyes the dancing cork and bending reed.

Après avoir passé la *Gajola* et la *Scuola di Virgilio*, la scène change tout-à-coup ; car on arrive

vis-à-vis du Cap *Coroglio*, l'extrémité la plus haute et la plus occidentale du Pausilipe. La côte, composée d'une masse de tuf, est escarpée et très-inégale. Quelques pointes plus basses ont résisté aux attaques continuelles des flots, soulevés par les vents et les orages : elles s'avancent sous diverses formes dans la mer, mais celle-ci en revanche a rongé et miné en plusieurs endroits la falaise et la masse du tuf, à une hauteur et profondeur considérables. Dans quelques unes de ces vastes excavations on peut entrer avec les petites barques de pêcheur, et l'on se trouve à-flot dans le sein de la montagne ; mais tandis que la mer, au dehors, ressemble à un miroir, elle est toujours agitée dans ces grottes, hérissées de rochers, dont les cavités absorbent et repoussent tour-à-tour les ondes, avec le fracas du tonnerre, qui se propage sourdement dans les tortuosités cachées de ces antres. Aussi le plus spacieux d'entre eux s'appelle-t-il: la *Grotta del Truono*. Nous en verrons un autre du même nom, mais plus remarquable encore, à l'île de Capri.

Cette partie de la côte, peu inclinée, exposée d'ailleurs à toute l'impétuosité des vents d'aval, n'est guère favorable à la végétation. A-peine quelques figuiers d'Inde (*cactus opuntia*) croissent-ils par-ci par-là dans les crévasses des rochers, tandis que l'aloé (*agave americana*) déploye ses longues feuilles recourbées, sur les angles saillans de la côte, ces plantes se plaisant dans un sol pierreux et exposé au soleil. Nulle part, dans les environs de Naples, l'*Agave* n'arrive aussi promtement à sa fleuraison que sur ce promontoire. Du centre d'un vaste pennache de feuilles, s'élève une tige droite et lisse, qui, pour l'ensemble de la forme, ressemble assés à un jeune sapin dépouillé; mais dont l'intérieur est un tissu fibreux et sans consistance. Au bout des bran-

ches également lisses s'épanouissent les fleurs, en guise de houppes dressées. Ces tiges verticales, longues de huit jusqu'à dix huit pieds, et surmontées d'une couronne coniforme de branches nues, sont semblables de loin à une espèce de candélabre antique, à bras, et frappent souvent d'étonnement l'étranger, qui, passant dans sa petite barque, les voit à une certaine hauteur, au bord des précipices ou sur la déclivité de la côte. En Sicile on fait macérer les feuilles de l'*agave*, appelée *semprevivа* (toujours verte) et on en détache les fibres, qui font un fil aussi fin que fort, que l'on employe à divers usages, comme pour coudre la soye, et dont on fait aussi des cordes.

Il n'y a que la sommité du Cap *Coroglio*, qui soit parée de verdure : on y voit des arbres et des ceps de vigne appartenant aux plantations, qui, à commencer de là, s'étendent vers l'Orient, sur le dos du Mont Pausilipe, du coté d'où nous sommes venus.

NISIDA.

Vis-à-vis du Cap *Coroglio*, à moins d'un mille de distance vers l'Ouest, est l'ile de Nisida.

Au milieu du bras de mer, qui la sépare du Continent, il y a un rocher peu élevé, mais large, applati et couvert de spacieux bâtimens, qui servent de dépôt aux marchandises et même aux passagers venus de lieux sujets à la peste et à la fièvre jaune. C'est là que pour un certain tems, ils sont renfermés et gardés à-vue, ce qu'on appelle : faire la quarantaine au *Lazaret*. Quant aux équipages, ils la font à bord de leurs vaisseaux-mèmes, ancrés sous l'ile de Nisida. Le rocher qui sert de lazaret, s'appelle *Coppino* (petite coupe) ; il est creux comme la *Gajola*, et de petits canots peuvent passer

par dessous, d'un bout à l'autre. Sa masse est d'ailleurs de la même espèce que celle du *Capo Coroglio* et de *Nisida*, c'est-à-dire, d'un tuf compacte.

Le nom de *Nisida* vient du mot mot Grec *Nysis*, qui signifie ilot; aussi en fait-on très-commodement le tour, par mer, dans une demi-heure. Quelques écrivains prétendent, qu'anciennement cette ile étoit unie à la Terre-ferme, et qu'elle en a été détachée par les irruptions de la mer, ou par l'effet des feux souterrains; mais ce qui paroit contredire cette assertion, c'est que les bords orientaux de l'ile, en face du Cap *Coroglio*, loin d'être escarpés et déchirés comme lui, sont justement la partie la plus accessible de l'ilot, et que de ce point, il s'élève sur un plan doucement incliné jusqu'à son sommet, qui regarde l'Occident. Nisida est d'une forme présque circulaire, et se présente, de quelque coté qu'on l'envisage, comme une motte de terre au milieu des ondes. Du tems des Romains, cette ile, au dire de Cicéron, qui y eut une entrevue avec Marc Brutus, un des meurtriers de Jules César, faisoit partie de la grande *villa* de Luculle. C'est encore dans cette ile, que Porcie, femme de Brutus, voyant que les choses commençoient à prendre une tournure défavorable, se tua elle-même, en avalant des charbons ardens. Plus tard Nisida eut le nom de *Castrum Lucullanum* en commun avec tout le rivage du continent, en face de l'ile, et du coté de Pouzzoles. Constantin le Grand assigna l'usufruit de l'ile à un ordre de Réligieux: elle obtint alors le nom de *S. Salvadore*.

A-peine y découvre-t-on maintenant quelque trace foible et défigurée d'édifices antiques. Le château, de forme ronde, qui est à la sommité, a été construit dans le moyen age, et habité successivement par les Ducs d'Amalfi, les Piccolomini et autres familles nobles du Royaume de Naples, qui possédoient l'ile à ti-

tre d'investiture. Dévolue enfin à la Couronne, elle fut affermée avec le droit usufructuaire, comme elle l'est encore à-présent. Le fermier y tient un économe, qui avec sa famille et ses laboureurs forme toute la population stable de Nisida, et occupe la seule maison rurale qui y existe, sur la pente orientale, dont nous avons déja fait mention. Au dessous de cette maison, sur le bord de la mer, il y a quelques édifices publics, arrangés pour le service de la Douane et du Lazaret mentionné ci-dessus. A-coté de cet établissement est le petit mole construit pour la sureté des vaisseaux qui doivent y faire leur quarantaine, après avoir déposé leurs chargemens au lazaret de *Chioppino*. Ce mole devoit être alongé du coté du Nord: les fondemens en sont déja jetés, et il est à désirer qu'on s'occupe promtement à terminer les ouvrages de ce port, qui, tel qu'il est, n'offre pas aux navires tout l'abri dont ils auroient besoin, principalement au tems des équinoxes. L'établissement dont nous venons de parler, donne sur un beau quai, et est séparé par un mur d'avec l'intérieur de l'ile. Pour y monter, il faut se faire ouvrir une porte, sur laquelle on lit le suivant distique gravé en marbre:

Navita siste ratem, temonem hic, velaque fige,
Meta laborum haec est, laeta quies animo.

» Arrète ton navire, homme de mer; attache le
» gouvernail et cargue les voiles. C'est ici le terme
» de tes travaux et le lieu d'un doux relache! «

Sous la déclivité opposée de l'ile, vers l'Ouest, est le *Porto Pavone*, petit bassin appelé ainsi, à cause de sa forme, qui ressemble à une queue de paon étendue. Apparemment que c'est le *cratère* d'un volcan éteint, dont le flanc occidental a dû céder aux anciennes

irruptions de la mer. Au reste ce petit port, par son exposition, n'est pas tenable même pour les plus petits bâtimens, et ses bords, qui s'élèvent en amphithéatre jusqu'à la sommité de l'ile, sont prèsqu'entièrement incultes et couverts d'herbes et de broussailles. Du coté du Nord et du Sud l'ile est fermée par des précipices inabordables. La pente orientale et la plaine qui s'étend sur le soumet de l'ile, forment une belle et grande métairie: celle-ci produit du vin et de l'huile d'excellente qualité, beaucoup de figues et d'autres fruits. L'olivier y croit dans les endroits qui sont à l'abri des vents: parmi d'autres arbres nous y avons remarqué le grenadier, l'azerolier, le jujubier; ce dernier en plus grand nombre qu'il ne se trouve comparativement sur la Terre-ferme. Le feuillage du jujubier ressemble à celui du grenadier; mais il est plus fourni, plus large et lisse à la surface supérieure, d'un beau verd foncé et veiné de blanc. Là comme à Naples, on ne fait aucun cas des jujubes, qui cependant sont un des bons remèdes pectoraux et connues ailleurs dans le commerce.

Les oiseaux de passage sont le seul gibier de l'ile de Nisida, à-moins qu'on ne veuille y comprendre les lapins, qui s'y trouvent en grand nombre et ont miné la surface en bien des endroits. Pour y chasser, il faut avoir un permis qui n'est point difficile à obtenir. On trouve dans l'ile beaucoup de serpens, quelquefois de la longueur de cinq à six pieds; mais ils ne sont pas vénimeux, et loin de causer aucun dommage, ils sont au-contraire utiles, en diminuant la quantité d'oiseaux et de souris, qui y font des dégats considérables.

Les légumes et les plantes potagères de l'ile sont excellentes, et les anciens auteurs en ont souvent vanté la qualité et la variété.

Nisida est dépourvue de sources d'eau vive; mais on sait y suppléer par les citernes, qui s'y trouvent en assés grand nombre pour l'usage de la poignée d'hommes qui l'habite.

Le Stace et Lucain, le Sannazar et Pontain ont chanté l'ile de Nisida: les deux premiers, dans leurs poëmes, parlent des exhalaisons pestiférées, dont l'ile étoit incommodée du tems de ces anciens écrivains. Peut-être ont-ils voulu faire allusion aux terreins bas et marécageux, qui s'étendent le long de la plage, à l'Ouest du Pausilipe, et vis-à-vis de Nisida, et qui jusqu'à nos jours rendoient l'air extrêmement mal sain surtout dans la saison des grandes chaleurs. Plusieurs expédiens ont été dernièrement mis en oeuvre pour remédier à cet inconvénient grâve, et c'est à quoi l'on a parfaitement réussi. Il n'y a que le *Lac d'Agnano*, dont les vapeurs infectes, rendues encore plus meurtrières par la macération du lin et du chanvre, affligent constamment en été les habitans des vallées et même des collines à l'entour: ceux de l'île de Nisida se ressentent aussi de ce fléau, quand le vent du Nord souffle quelques jours de suite dans cette saison, et pousse les exhalaisons empoisonnées du Lac vers l'ilôt, qui n'en est éloigné que d'une lieue et demie, du coté du Midi. Mais cela n'arrive pas souvent et jamais pour plus d'un couple de semaines. Au surplus il n'y a que la partie basse de Nisida, et particulièrement l'établissement de la Douane qui en souffre: au sommet de l'île on respire tout le long de l'année un air pur et frais.

LA BAJE DE POUZZOLES.

De Nisida nous faisons voile pour le *Cap de Misène*, traversant la baie de Pouzzoles dans toute sa

largeur, qui, en cet endroit, n'est guère moins de cinq milles. Cette baie, qui n'est qu'une continuation du grand Golfe de Naples, baigne une des plus intéressantes parties de la *Campania felix*. La ville de Pouzzoles, qui donne le nom à cette baie, se présente très-avantageusement sur sa côte orientale, et au pied du Volcan prèsqu'éteint, appelé par les anciens Romains *Forum Vulcani*, et par les modernes Napolitains la *Solfatara* (terre au soufre). L'autre montagne, qui s'élève à une hauteur bien plus considérable derrière la ville, est le *Monte Barbaro*, nom que lui a valu, moins le séjour qu'y ont fait les Sarrasins dans le moyen age, que la désolation causée par des explosions volcaniques. En effet ce grand volcan éteint, ébranlé jusqu'aux fondemens par d'épouvantables tremblemens de terre, n'est redevenu susceptible de cultivation qu'en peu d'endroits. A coté du Mont Barbaro, et précisement dans le fond de la baie, on voit figurer le beau cone régulier du *Monte Nuovo*, formé en deux fois vingt quatre heures par une éruption volcanique ; la dernière qui ait eu lieu de ce coté-là, il y a 284 ans. Vis-à-vis de Pouzzoles est le *Chateau de Baïes*, sur le haut d'un des charmans coteaux, qui s'étendent jusqu'aux environs de Misène.

Dans cette vaste enceinte étoient situés les champs Phlégréens et les champs Elysées de la Fable. A combien de titres ce pays ne mérite-il la dénomination de *Terre classique* ! La fantaisie des Poëtes, vivement éprise des merveilles physiques, qui distinguent cette contrée', s'est plue à l'embellir de toute sa magie; et à compter de la *chute des Géans*, ces rivages sont devenus le théatre des événemens les plus fameux de la Mythologie. Dédale, Hercule, Ulisse, Enée, Misène, y ont été introduits par Homère et Virgile, et il existe encore aujourd'hui

quelques uns des monumens du séjour que ces personnages épiques ont fait dans ce lieu, où la Sibylle prédisoit l'avenir et ouvroit la porte du *Tartare* aux héros aimés de Jupiter.

Les souvenirs historiques de ces beaux rivages ne sont guère moins nombreux ni moins intéressans. Les ruines, qu'illustrent encore les noms imposans des *Cicérons*, des *Césars*, des *Dieux* de l'ancienne Rome; la magnificence et la grandeur, dont elles portent l'empreinte, et qui forme le contraste le plus frappant avec l'état de décadence, dans lequel ces monumens sont tombés; la solitude et le silence qui regnent actuellement dans les mêmes lieux, qui furent un jour le rendés-vous et les délices des maitres du monde, et le centre de leurs plaisirs les plus raffinés; tout cela nous attache encore davantage à cette terre antique, - terre, où le pied heurte à chaque instant contre une pierre illustre, et où le Tems a prouvé victorieusement sa force irrésistible, sur les Temples, sur les Palais qu'il a ensévelis, comme sur les sépultures qu'il a ouvertes!

L'admiration est à son comble, à la vue d'une Nature plus merveilleuse encore que tous les rèves et toutes les oeuvres des hommes. A-coté de ses beautés les plus séduisantes, la Nature montre l'horreur majestueuse d'un sol tourmenté sans cesse par les feux souterrains, qui s'échappent de mille ouvertures de la surface; et celle de foyers éteints et changés en lacs; de lacs absorbés par des Volcans; de montagnes écroulées et de plaines soulevées tout-à-coup et transformées en montagnes.... Si comme s'exprime Mde. de Stael, à Naples tout est Poësie, il faut convenir, que les environs de Pouzzoles, de Baïes et de Cumes, sont la plus poétique comme la plus classique des Terres.

LE CAP DE MISÈNE ET SES ENVIRONS.

En nous livrant à de pareilles contemplations, nous sommes arrivés, sans nous en appercevoir, au Promontoire de Misène. Il va beaucoup plus en avant dans la mer que celui du Pausilipe. Le Cap de Misène, qui, avec les iles de *Procida* et d'*Ischia*, sépare le Golfe de Naples de celui de Gaëte, ne tient lui-même au Continent que par une langue de terre basse, étroite et sablonneuse, qui s'étend à l'Ouest, sur la longueur d'un mille et demi, jusqu'au pied d'un autre Promontoire, plus considérable, qu'on appelle *monte di Procida*, mais qu'il ne faut pas confondre avec l'ile de ce nom. D'un autre coté les ramifications des collines de *Baïes*, s'étendant du Nord au Midi et à l'Occident, forment avec le Cap de Misène et son isthme, le triple port de *Misène*, de *Jules*, et de la *mer-morte*. Il n'y a cependant que les deux premiers, qui aient assés de fond pour recevoir les barques d'Ischia, de Procida et autres, qu'on voit souvent y chercher un abri contre les tempètes et les vents dont nous avons déja parlé. En rasant la côte, singulièrement coupée, vers *Bauli* et *Baïes*, on s'apperçoit à chaque coup de rame, que là comme à Pouzzoles, la mer ne s'est pas contentée d'arracher aux hommes ce que ceux-ci, pour un certain tems, avoient usurpé de son domaine et converti en bâtisses solides; mais qu'elle a voulu à son tour empiéter sur le terrain voisin, dont elle retient une bonne portion jusqu'à ce jour. L'autre grand mal, peut-ètre le plus grand de tous ceux qui aient affligé les habitans de ces côtes, après l'invasion des barbares, a été la fréquence des tremblemens de terre, qui dans bien des endroits, en ont tout-à-fait changé la face.

Le Cap de Misène ressemble de loin à un vaste Mausolée érigé au bord de la mer. Cette forme a probablement engagé Virgile à choisir ce lieu pour la sépulture de Misène, compagnon d'Enée:

At pius Aeneas ingenti mole sepulcrum
Imponit, suaque arma viro, remumque, tubamque,
Monte sub äerio: qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, aeternumque tenet per secula nomen.
Aeneidos L. VI v: 232 et seg.

La déclivité septentrionale du Promontoire est dans un état de cultivation très-avancée, même jusqu'au sommet applati, où l'on distingue quelques masures, au milieu des ceps de vigne et des figuiers. Ce sont les ruines d'un petit fort ou d'un fanal, qui doit y avoir été construit dans le moyen age. Sur la pente méridionale, entre cette cime et une autre plus basse, garnie d'une tour qui est assés bien conservée, il y avoit autrefois une belle plantation d'oliviers, qui, à quelques arbres près, a été détruite à l'époque de la dernière guerre; il y existe néanmoins une petite métairie dans une espèce d'enfoncement, en arrière de la tour. C'est une charmante petite plaine d'environ un mille de circonférence, protégée contre les vents du Nord par la haute cime du Cap, et bordée de trois cotés d'un parapet de rochers donnant sur la mer qui en baigne la base, à plusieurs centaines de pieds au-dessous de ce verger isolé. Par une galérie creusée dans le roc, on descend à la batterie établie présqu'àfleur d'eau, sur l'extrémité plus basse et méridionale du Promontoire. Sous cette dernière pointe il y a un canal naturel, praticable, lorsque la mer est bien calme, pour de petites nacelles, que la cu-

riosité seule peut y conduire. Mais pour peu que la mer soit houleuse, aucun navire n'ose s'approcher du Promontoire : les vagues se brisent alors avec fureur contre ses hauts rochers perpendiculaires et inondent la pointe méridionale, qui résiste depuis tant de siècles à leurs attaques. Du haut du Cap de Misène on jouit d'une vue superbe, d'un coté sur les iles, de l'autre sur la baie de Pouzzoles, dont les bords présentent une grande variété de formes, et sont un vrai jeu de la Nature, *lusus naturae*, qui excite notre étonnement, même en Italie, - pays si riche, si abondant en objets nouveaux.

Le Cap de Misène est une masse de tuf volcanique de la même espèce qui a été décrite ailleurs. La base de ce vaste rocher, du coté de la terre, est couverte de ruines d'anciens édifices, et son intérieur est miné en tout sens, par la main de l'homme. Indépendamment de la fameuse Grotte de *Dragonara*, distribuée en plusieurs compartimens, l'on y remarque beaucoup d'autres cavernes et galéries moins larges, qui sont à-peu-près toutes sur le même plan, peu au-dessus du niveau de la mer, et qui vont bien avant dans le mont. Il n'est pas douteux, qu'il y eut anciennement, sous le Cap de Misène, de grands reservoirs d'eau, pour l'usage des bains et de la flotte Romaine: au surplus on prétend, que Néron avoit eu l'idée de conduire et de réunir dans ces mêmes excavations toutes les eaux thermo-minérales, qui se trouvoient et en partie se trouvent encore du coté de Baies et de Pouzzoles. Ceci nous paroit un conte peu digne de la gravité historique. Les Romains, du tems de cet Empereur, connoissoient trop bien les régles de l'hydraulique et la nature de ces eaux thermales, pour s'occuper sérieusement de l'exécution d'un plan aussi chimérique et

aussi mal conçu. Si Néron eut réellement voulu établir des bains thermo-minéraux à Misène, il n'auroit pas eu besoin d'aller les chercher aussi loin, puisqu'en avant du Cap même, il y a, au milieu des ondes salées, une source d'eau très-chaude, qu'on voit bouillonner quand la mer est calme. Les pêcheurs et les mariniers de ces côtes soutiennent, que c'est un tournant d'eau, qui attire et engloutit les barques qui s'en approchent ou s'y arrêtent trop: il se pourroit que la grande chaleur de cette source, faisant fondre la poix des jointures des barques, et ouvrant ainsi des voies d'eau, les exposât au risque de couler à-fond.

Au lieu des eaux chaudes, nous fumes bien aises de trouver dans la Grotte de *Dragonara* deux puits d'une eau très-fraiche et potable. Nous la primes d'abord pour de l'eau de pluie filtrée à travers le tuf, mais les gens du pays nous assurèrent, que c'étoit de l'eau vive qui venoit du haut de la montagne dans des conduits souterrains, de structure ancienne et très-solide. D'ailleurs ces puits, quoique peu profonds, sont intarissables, malgré la consommation que les paysans et les pêcheurs des environs font continuellement de cette eau, qu'ils trouvent préférable, sous tous les rapports, à celle de leurs citernes.

Entre le Promontoire et le port de Misène sont les habitations d'une cinquantaine de pauvres familles, avec une petite église Succursale. Quelques-unes de leurs maisonnettes sont collées, à une certaine hauteur, contre des murailles et voutes antiques, comme des nids d'hirondelles . . . Voilà ce qui a pris la place des théatres, des palais, des établissemens de Marine, que les Romains y possédoient. Leurs bâtisses somptueuses, à partir de ce lieu jusqu'au-de-là de la ville de Pouzzoles,

couvroient les bords de la baie, qui, sous ce rapport, devoit présenter alors à-peu-près le même coup-d'oeil étonnant, qu'offre aujourd'hui le Golfe de Naples, de la pointe du Pausilipe jusqu'à la *Torre dell' Annunciata*.

Autour de l'ancien port de Misène se forma une ville, qui bientôt ne pouvoit plus contenir la population nombreuse, qu'y attiroit le séjour de la Flotte et de la Noblesse Romaine : une seconde ville, ou, si l'on veut, une continuation de la première, fut peu-à-peu élevée sur la rive septentrionale de *Mare-Morto*, et finit par s'étendre jusqu'au voisinage du Lac *Fusaro* (*Acherusia palus*). Le chemin très-praticable, qui conduit encore à-présent du premier Lac au dernier, est bordé des deux cotés d'une quantité de *columbarii*, sépulcres, que les anciens Romains étoient accoutumés à placer le long des avenues de leurs cités. Ces tombeaux, en partie très-bien conservés, sont maintenant des habitations pour les laboureurs du pays. Les morts ont dû faire place aux vivans. Tout est animé et bruyant aujourd'hui dans cet ancien cimétière. Les *colombarii* ressemblent à de grandes ruches d'abeilles : des essaims d'enfans vont, viennent et s'amusent à leurs jeux folâtres, sans faire attention à l'étranger, qui, en parcourant silencieusement ces lieux jadis si fameux, est arrêté à chaque pas par les tristes débris de leur ancienne splendeur. Nous nous sommes informés, si le Lac *Fusaro* et celui qu'on appelle *Mare-Morto*, ne nuisoient pas à la salubrité de l'air : les paysans des environs nous ont répondu que non; parceque ces Lacs communiquent avec la mer, et qu'au surplus on a soin de les nétoyer du limon, et d'en enlever les substances animales ou végétales, qui sans cela pourroient s'y accumuler. Aussi ces Lacs contiennent-ils une abondance d'excellent poisson et d'huitres, qui ne sentent nulle-

ment la bourbe. Le *Fusaro*, la Mer-morte, et le grand Lac de *Licola* ou de *Patria*, sont des biens Domaniaux: la pêche en est affermée et rapporte à la Couronne une somme considérable. Ils sont aussi couverts d'oiseaux aquatiques, et le Monarque y a de jolies petites maisons de chasse. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les oiseaux de passage paroissent éviter le Cap de Misène, tandis que les autres pointes et les iles du Golfe de Naples en fourmillent dans les deux saisons du printems et de l'automne.

Qu'il nous soit permis, avant de quitter la Terre-ferme, de rendre un leger hommage aux Manes de Pline l'ancien! Ce grand homme se trouvoit à Misène, l'an 79 de notre ère, au moment de la fameuse éruption du Vésuve, la première dont les Annales Romaines fassent mention. Il résolut sur-le-champ d'aller contempler de près ce phénomène effrayant et nouveau. Personne ne put le retenir à Misène: il s'embarqua et bravant tous les dangers, il devint la victime de sa passion pour les recherches physiques et l'histoire naturelle, dont il nous a laissé un monument si glorieux dans ses oeuvres. Il est pourtant étonnant, que nullepart il n'y parle du Vésuve comme d'un ancien volcan, tandis que Strabon et Diodore, qui précédèrent le Pline dans la déscription de ces lieux, disent expressément, que » *celui nommé Vésuve, porte les vestiges du feu, qu'il doit avoir anciennement vomi, comme le fait actuellement l'Aetna en Sicile* «. D'ailleurs on avoit bien, *avant* l'age de Pline, une idée de l'origine volcanique du territoire de Pouzzoles et de Baïes, ainsi que le prouvent les dénominations de *Forum Vulcani*, *Campi Phlaegrei* et autres semblables, de même que les traditions de l'ancienne lutte des Géans contre les Dieux, - tradition, dont nous aurons bientôt à faire une application plus étendue. Les anciens

poëtes Grecs et Latins, jusqu'au tems de Martial et de *Silius Italicus*, n'ont pas manqué de faire figures dans leurs ouvrages, les flammes et les exhalaisons sulfureuses qui s'échappoient en tout tems de ce sol dangereux.



L' JLE DE PROCIDA.

Après avoir doublé le Cap de Misène, on entre dans le *Canal de Procida*, large de trois à quatre milles sur autant de long, et formé par l'ile de ce nom et par les côtes de Misène et de *Monte di Procida* sur le continent. Ce canal est assés profond pour que des frégates et même des vaisseaux de quatre vingt canons puissent, à l'aide des pilotes du pays, passer en toute sureté au milieu.

L'ile de *Procida* est éloignée de sept milles de Pouzzoles et de quatorze milles de Naples. Elle n'a que sept milles de circonférence, en y comprenant toutes les pointes et les sinuosités, qui lui donnent une forme tout-à-fait particulière, mais agréable par la variété des aspects du coté de la mer. Les deux extrémités opposées, de l'Est et de l'Ouest, sont les points les plus élevés de l'ile, formant des précipices de quelques centaines de pieds de hauteur sur la mer. L'intérieur de l'ile est plat et uni, et n'est en effet qu'un grand potager, verger, vignoble, village, ou comme on voudra l'appeler; car c'est un composé charmant de tout cela. L'ile compte quatre mille habitans, et peut conséquemment passer pour un des districts les mieux peuplés comme un des mieux cultivés de l'Europe.

La masse fondamentale de Procida est du même tuf que nous connoissons déja, mais qui n'y paroit à-nud qu'aux bords de la mer, étant couvert par tout ailleurs d'un mélange de terre végétale, de cendres volcaniques et d'autres matières subtiles de la même nature, - mélange qui fait un sol extrèmement productif.

Malgré cette fertilité du terrain de l'ile et de celui du *Monte di Procida*, qui, quoique situé à la Terre-ferme, appartient tout entier à nos insulai-

res, et leur fournit une quantité d'excellent vin, ils auroient de la peine à faire subsister leurs nombreuses familles, si, en grande partie, ils ne s'adonnoient, par gout et par nécessité, à la pêche et au cabotage.

Il fut un tems, où les Procidains armoient pour cet effet un bon nombre de goelettes et de tartanes, et en outre beaucoup de bâtimens plus petits, pour aller pêcher *le corail* sur les côtes d'Afrique. Aujourd'hui les riches habitans de la *Torre del Greco*, bourg situé au pied du Vésuve, se sont emparés de cette dernière branche d'industrie; mais les équipages des barques qu'ils envoyent chaque année, sont encore composés de Procidains, qui ont plus d'expérience et de persévérance dans ce métier, un des plus hazardeux et des plus pénibles qu'on puisse faire. Il s'agit de rester six mois sur une côte inhospitalière et souvent ennemie, -privé de toutes les commodités et par fois des premiers besoins de la vie, - livré sous un ciel brulant, à une occupation très-fatigante et peu lucrative; car c'est l'armateur qui en fait tout le profit sans sortir de chés lui. Le pauvre matelot-pêcheur, pour prix de son travail, ne rapporte ordinairement à la maison que cinq ou six Louis-d'or et quelquefois le germe de maladies longues et mortelles. Il gagnoit le double de cette somme, il y a dix à quinze ans; mais aussi couroit-il le risque de tomber entre les mains des féroces corsaires de la Barbarie, et d'être vendu comme esclave. Le danger ne subsiste plus, depuis que le vaillant Amiral Exmouth, au nom de Ferdinand I, père de ses peuples, a conclu avec les Etats Africains un traité, qui garantit la sureté du pavillon du Royaume des deux Siciles. Auparavant des centaines de pauvres Napolitains furent en proie à cette calamité affreuse. Les gens de mer de Procida et de Pouzzoles, par la raison indiquée.

en furent frappés le plus souvent; ce qui donna lieu à une institution qui fait honneur à l'humanité. Cette institution s'appeloit » *colonna del riscatto* « ; c'étoient des associations entre les familles, riches et pauvres, des mariniers d'un même pays, pour pourvoir à la rançon de ceux d'entre eux qui auroient eu le malheur d'être pris par les Barbaresques. Quelquefois les fonds de la société ne suffissoient pas pour effectuer la rançon aussi promtement que les parens devoient le désirer; en des cas pareils on a vu des exemples d'un dévouement héroique: on a vu des fils, des frères, des hommes à la fleur de l'age, quitter leurs foyers, pour passer en Afrique et se constituer volontairement prisonniers, à la place d'un ami ou d'un parent moins vigoureux.

Le traffic des Procidains par mer a dû nécessairement souffrir par les longues guerres de nos tems; cependant leurs *Polaques*, leurs félouques vont encore porter à l'étranger la surabondance de leurs vins et de ceux de leurs voisins, et charger diverses marchandises en retour. Tout-dernièrement nous avons vu partir de l'ile plusieurs gros bâtimens, pour l'embouchure du Tibre, où ils devoient prendre à bord quantité de charbon déstiné pour les iles Joniennes. Le voisinage de la Capitale offre d'ailleurs aux Procidains un débouché sûr et avantageux, tant pour les productions de leur sol, que pour la quantité de poisson qu'ils prennent non seulement dans leurs eaux, mais aussi dans le Golfe de Gaëte et plus loin encore. La pêche du *thon* les occupe aussi beaucoup. Ce poisson pèse par fois jusqu'à six et sept *Cantares* Napolitains. Sa chair est rouge, forte et de la consistance du boeuf; mais elle a un gout d'huile, qui ne plait pas à tout le monde. Aussi tire-t-on de ce poisson beaucoup d'huile, qui ne diffère

en rien de celle de baleine. Les chairs du thon conservées en saumure, et ses oeufs, préparés comme le *caviar*, font un article de commerce du pays. Une combrière, c. à. d. tout l'attirail nécessaire pour la pêche du *Thon*, ne coute guère moins de cinq à six mille *Ducats* de Naples. C'est une machine extrèmement compliquée, qui reste dans l'eau, et toujours à la même place, du mois de May, époque à laquelle le thon commence à paroitre dans ces parages, jusqu'à la fin de l'automne. Elle consiste en une quantité de chambres ouvertes: le poisson passe de l'une à l'autre, jusqu'à ce qu'il arrive à la *chambre de la mort*, d'où il ne peut plus sortir ni se dégager. Comme le thon voyage par troupes, on prend souvent cent pièces à la fois. Qu'on se figure le carnage que font les pêcheurs armés de lances et de harpons, parmi une telle quantité de monstres marins, qui se débattent et font écumer la mer, teinte de leur sang. En même tems les pêcheurs font un grand bruit, criant de toutes leurs forces, pour intimider le poisson et l'empêcher de se sauver en franchissant les filets. Aussi n'en échappe-t-il ordinairement aucun, et les pêcheurs, chargés de leur énorme dépouille, sont reçus à terre en vainqueurs. Toute la commune célèbre le jour d'une prise pareille comme une fête générale. Sur les côtes de la Sicile la pêche du Thon est encore plus considérable. Au reste on prend aussi dans les thonaires une infinité d'autre poisson de toute espèce.

En parlant de la pêche en général que font les Procidains, nous en citerons encore une ou deux d'un genre particulier, et à la vérité peu en usage, parcequ' elles ne donnent qu'un petit gain. La première est la pêche de la pierre-ponce: on sait que celle qui a été purifiée par les ondes de la mer, en surnageant, est bien plus legère et par conséquent plus estimée

que celle qu'on déterre dans le voisinage des volcans éteints. - La seconde est celle du pétrole, *oleum petrae*. Il y a au fond de la mer, non loin de Procida, ainsi qu'en avant de la *Tour du Grec*, quelques sources de cette sorte d'huile, qui étant d'un poid spécifique beaucoup moindre, monte et se répand à la superficie de la mer. Quand celle-ci est calme, les pécheurs vont l'écrémer en ces lieux, et savent recueillir l'huile avec des éponges. En navigant sur le Golfe de Naples, particuliérement entre Castellammare et la Capitale, nous avons souvent senti la forte odeur de cette espèce de naphte, principalement en été.

Autrefois il y avoit beaucoup de *faisans* dans l'ile; mais on en a laissé la race s'éteindre, parcequ'elle se multiplioit trop et endommageoit les champs. Celle des lapins, par la même raison, se réduit à peu de chose: parcontre des volées immenses d'oiseaux de passage descendent à l'ile deux fois par an, mais surtout au printems à leur retour des pays plus méridionaux.

A Procida, comme à Pouzzoles, on est agréablement surpris de voir, au milieu de l'hiver, des champs entiers de petits poix et de fèves, *en fleur*: tout y est plus précoce qu'à Naples; les premiers artichauts, fenouils et autres herbes potagères viennent de ce coté-là, et se distinguent, ainsi que les figues et les raisins, par un gout plus exquis. On rencontre aussi à Procida quelques palmiers, ou pour mieux dire, dattiers (*Phoenix dactilifera*) espèce d'arbres assés rare à Naples. Nous n'en connoissons qu'à-peu-près une douzaine dans tous les environs du Golfe. Cet arbre n'y est que de pur ornement: en quelques endroits de la Calabre et de la Sicile, il porte du fruit, mais en petite quantité.

Il Castello Reale, le Chateau de Procida, se pré-

sente magnifiquement du coté de la mer, mais l'intérieur n'a rien de remarquable, et sert, ainsi que le Chateau Royal, ou corps-de-logis, de caserne à une poignée d'invalides. Les fortifications sont anciennes et de peu d'importance: elles dominent l'île et le canal. Immédiatement au-dessous de ce fort, on voit, tout autour d'une petite anse, à l'Ouest, des centaines de maisonnettes, entassées les unes sur les autres, et habitées prèsqu'exclusivement par les pêcheurs de l'île. Indépendamment de ce bourg, appelé *Corricella*, il y en a un autre, du coté opposé, sur le Canal de Procida: c'est là que se trouve la plus grande partie des gens de mer qui font le cabotage dont nous avons parlé. Les habitations des cultivateurs sont dispersées sur toute l'étendue de l'île, et en la parcourant, dans quelque direction que ce soit, on est continuellement entre deux rangées de maisons, en partie très-propres et bien bâties. Du haut du *Castello* on jouit d'un coup d'oeil superbe que présentent les iles et côtes voisines ainsi que l'intérieur du Golfe de Naples.

Les Procidains sont d'un caractère très-vif et très-gai; mais l'espèce de commerce, auquel la plupart d'entre eux sont obligés de se livrer, les a rendus rusés. Au reste ils sont malgré cela peu quérelleurs entre eux, et reserrés comme ils le sont dans leur ile, ils vivent assés paisiblement ensemble. Les individus des deux sexes sont en général bien faits, et ont des traits réguliers et expressifs, mais ils sont tous très-halés. Les femmes se distinguent par une physionomie, qui à quelque chose d'Africain mêlé au bel idéal Grec; et par une espèce de redingote, qu'elles portent sur l'habillement ordinaire de leur sexe. Ce surtout est d'une étoffe de laine ou de soye, ouvert par devant, galonné en or ou du moins en velours, et ordinaire-

ment doublé en soye, de couleur vive, qu'elles aiment infiniment.

Sans vouloir agiter ici la question oiseuse, quels ont été les premiers habitans de *Procida*, nous nous bornerons à alléguer un fait bien constaté par l'histoire : c'est que des colonies Grècques, sorties de *Chalcis et d'Eretria*, deux cités de l'ile d'*Eubée*, à la quelle la Sicile et la *Grande Grèce* devoient aussi en partie leur civilisation, sont venues fixer leur demeure dans l'ile de Procida, en même tems que celle d'Ischia et les côtes de Cumes furent occupées par une autre colonie de la même peuplade. Quelques siècles après, les Siracusains, venus au secours de leurs alliés, les Grecs de Cumes, formèrent aussi des établissemens à Ischia et à Procida ; mais ils ne restèrent pas long-tems dans la première de ces iles, à cause des tremblemens de terre et des explosions volcaniques, qui ne cessoient de l'affliger ; et il est assez probable, que les Siracusains établis à Procida, suivirent, pour la plupart, leurs compatriotes à leur retour d'Ischia en Sicile. Plus tard Procida fut repeuplée et dominée par les anciens Napolitains, également d'extraction Grècque, et l'ile partagea désormais le même sort et subit les mêmes vicissitudes que la *Campanie*. Du tems du *Bas Empire*, Procida souffroit moins par les incursions des peuples du Nord que par les descentes qu'y faisoient les Sarrasins. Ceux-ci vinrent augmenter les troubles qui déchiroient cette partie de l'Italie. Ennemis dangereux, ils dévastèrent les iles et les côtes du Golfe de Naples ; amis et alliés perfides, ils gardèrent à eux quelques points importans, comme Salerne, Nocère, etc. et s'emparèrent aussi de la ville de Misène qu'ils détruisirent.

Les historiens ne s'accordent pas sur la part, que

Jean de Procida, grand Seigneur féodal de cette île, prenoit à la terrible conjuration, qui fut ourdie et exécutée l'an 1282 contre les Français en Sicile. Mais il est évident, que Pierre d'Arragon, qui en conséquence de cet événement, connu sous le nom des *vêpres Siciliennes*, remplaçoit Charles d'Anjou sur le Trône de la Sicile, dût avoir de fortes obligations à Jean de Procida, puisqu'il le combla de dons et d'honneurs, et lui conféra, entre autres, le titre de Grand-Chancelier du Royaume de Valence.

Sous les Vice-Rois Espagnols l'île de Procida fut souvent infestée par les pirates de la Barbarie, entre autres aussi par le fameux Barberousse, qui la saccagea à son retour de Sorrente, où il avoit été commettre les mêmes horreurs. Ces écumeurs de mer étoient continuellement incités par les *Renégats*, natifs de ces lieux, à outrager la Terre Chrétienne, et particulièrement les îles des Golfes de Naples et de Gaëte; mais aujourd'hui ils n'osent plus s'en approcher.

Strabon, Pline, et la plupart des historiens et naturalistes qui ont écrit après eux, ont voulu soutenir, qu'anciennement l'île de Procida étoit en contact immédiat avec celle d'Ischia d'un coté, et avec les Caps de Misène et de Procida (sur Terre-ferme) de l'autre, et qu'elle en a été détachée par l'action des deux élémens du feu et de l'eau. Un examen attentif et exacte des lieux auroit pû suffire pour démentir il y a long-tems des assertions aussi vagues et hasardées. En essayant de les confuter ici par des raisons irréfragables, nous croyons faire plaisir à l'ami de la vérité, comme à l'amateur des sciences physiques, d'autant plus que cette discussion est intimement liée avec notre sujet.

L'aspect des parties opposées des côtes d'Ischia et de Procida, et de celles de Procida et de la Terre-ferme, n'est point tel à justifier la supposition gra-

tuite, qu'un grand terrain intermédiaire a un jour rempli l'espace occupé à-présent par la mer. Ces côtes ne portent nullepart l'empreinte d'un déchirement aussi violent, qu'auroit nécessairement dû le causer une irruption assés forte pour opérer tout-à-coup une semblable séparation. Envain l'on chercheroit à nous objecter, que le Tems, qui change tout, a pu défigurer la face de ces lieux au point de ne plus pouvoir juger de l'état, dans lequel ils étaient, immédiatement après la catastrophe; car leur disposition actuelle nous fait connoitre d'une manière précise, que si jamais le Tems a produit sur eux quelque altération, elle n'a été que peu considérable et même nulle, du moins en comparaison du grand bouleversement que personne n'hésite d'admettre sous le titre du *Déluge*. Au surplus, ce n'est pas vis-à-vis de Procida, qu'il faut chercher les côtes les plus escarpées et les plus coupées d'Ischia. La base, la masse du terrain de cette dernière ile, consiste, dans cette direction, en lave très-dure et vomie par des Volcans, qui devoient être situés plus en arrière, vers l'intérieur de l'ile. En effet ces Volcans éteints y existent encore en entier et conservent parfaitement leur forme conique. De l'autre coté du *Canal d'Ischia*, l'on rencontre d'abord la petite ile de Guévara, dont nous parlerons ci-après; ensuite le haut rocher de Ste. Marguérite, tenant à l'ile de Procida par une petite langue de terre; et enfin cette dernière ile elle-même. Toute sa côte méridionale et occidentale se présente à l'oeil sous la forme d'une suite de cônes tronqués, dont la périphérie est plus ou moins grande, plus ou moins intacte. L'intérieur du ces cônes, en partie rongé et rempli par la mer, se compose de couches, plus ou moins épaisses, de *lapillo*, de tuf et de cendres volcaniques. Le périmètre de ces cou-

ches montre une section parfaite du cône, auquel elles appartiennent, et là où une partie du cône a été enlevée, la direction et la courbe de ce qui en reste, n'est point de nature à faire conjecturer, que la portion disparue ait pu appartenir à des cônes plus grands, différemment disposés ou placés à une plus grande distance. A Procida les couches de tuf et d'autres matières volcaniques, sur les points les plus rapprochés d'Ischia, sont bien différentes des lits de lave qui bordent les côtes de cette dernière ile, vis-à-vis de Procida : elles sont d'ailleurs peu horizontales, mais plus ou moins inclinées vers le niveau de la mer. Toutes ces observations prouvent assés, que ce n'est point aux volcans d'Ischia, mais à ceux qui existoient sur son propre sol, que l'ile de Procida dût sa formation graduelle, et que selon toutes les apparerces elle n'a jamais été unie à Ischia. On en peut dire tout autant de l'union qu'on prétend avoir anciennement existé entre Procida et la côte continentale. Le canal au milieu est très-profond, nullement encombré des immenses tas de débris, que des montagnes écroulées auroient laissés après elles, ni retréci par la base de celles qui auroient dû servir de points d'appui aux masses emportées et disparues.

Loin donc de supposer que tous ces lieux aient été d'abord unis, et ensuite séparés par une force, une impulsion quelconque, on pourroit au contraire être tenté de croire, qu'originairement ils ont été à une plus grande distance les uns des autres ; que par des éruptions successives, ils ont acquis un volume et une étendue plus grande et se sont ainsi rapprochés au point où nous les voyons aujourd'hui. Il s'en suivroit donc, que si l'embrasement dans les entrailles de la terre n'eut pas cessé, soit faute de matières combustibles, soit par

d'autres causes inconnues, et que par conséquent les éruptions eussent continué de ce coté du Golfe, les lieux qui, comme nous voyons, sont restés séparés et isolés, auroient à la longue pu former *un entier*, un corps cohérent, comme il est arrivé en bien d'autres endroits, et particulièrement sur les rivages de la Terre-de-Labour. On peut affirmer, que les secousses, les ébranlemens occasionnés par les Volcans, étant communément les précurseurs de quelque nouvelle éruption, préparent et annoncent de nouveaux accroissemens de terrain. Ce que nous avançons, est un fait, et nous dirons même, un résultat nécessaire de la nature des choses, qui sera confirmé par ce que nous aurons à observer sur ce chapitre après être arrivés à Ischia.

Si nous nions l'union qu'on dit avoir subsisté entre les iles de Procida et d'Ischia, nous ne sommes pas éloignés d'admettre celle qui paroit avoir eu lieu autrefois entre Procida et Guévara, où nous allons maintenant passer.

GUÉVARA.

Ou *Vivara*, ilot situé à l'Ouest de Procida, dont il n'est séparé que par un bras de mer de cent pas de large sur autant de long, rempli d'un ressif qui laisse à-peine un passage aux plus petites barques. De ce point de contact jusqu'à son extrémité méridionale, éloignée d'une demi-lieue de Procida, ces deux iles forment ensemble une espèce de bassin, qui pourroit bien avoir été anciennement le cratère d'un volcan: les bords opposés sont également escarpés, et montrent à-nud les mêmes couches de tuf. La mer occupe aujourd'hui l'intérieur du bassin, et lorsqu'elle est calme, une frégate peut y donner fond en toute sureté. La côte

occidentale de Guévara, en face d'Ischia, est legèrement courbée en-dehors et la sommité de l'ilot présente une plaine pareille à celle de Nisida, mais un peu plus alongée. La circonférence de ces deux petites iles est aussi à-peu-près la même : Guévara seroit également susceptible de cultivation; elle étoit effectivement cultivée, il y a un demi siècle, avant de devenir un lieu de chasse. A cette époque on y bâtit une muette, on peupla l'ilot de chevreuils et de lapins. Il ne reste plus aujourd'hui un seul des premiers ; mais la race des lapins s' y est rapidement propagée, en sorte que Guévara, minée en tout sens par ces petits animaux, n' est proprement qu' une grande garenne. Le sindic de Procida, en sa qualité de préposé, accorde facilement le plaisir de la chasse aux amateurs qui s'adressent à lui, et quant aux broussailles, qui couvrent l'ilot, et qui en sont la seule production, c' est le patrimoine de la classe pauvre des habitans de Procida, qui y vont faire leur provision de bois. Au reste Guévara n' a point d'habitans fixes, à moins qu'on ne veuille appeler ainsi le couple de soldats invalides, qui en sont les gardiens, ce qui ne les fatigue pas beaucoup, l'ilot n'étant accessible que du coté du petit détroit. Il est presque superflu d'ajouter, que Guévara est absolument de la même masse de tuf et d'autres substances volcaniques, que l'ile de Procida et le Cap de Misène.

L'ILE D'ISCHIA.

Depuis le moment, où nous avons doublé la *Punta di Posilipo*, nous avons constamment eu en perspective, vers l'Ouest, l'ile d' Ischia, qui, à cause des iles et des promontoires intermédiaires, nous paroissoit plutot tenir à la terre-ferme, que d'en être séparée. Ce n'est qu'au sortir du Canal de Procida, ou à l'entrée de celui d'Ischia, que l'ile de ce dernier nom se présente enfin dans toute sa pompe naturelle, au milieu des ondes. De loin et de près, du coté de la mer et de celui du Continent, l' ile d'Ischia embellit éminemment la vue; mais il faut avouer, qu'elle est plus interéssante et plus pittoresque du coté de Naples, que partout ailleurs. Sur notre gauche vers le Midi, des collines, des montagnes arrondies et cultivées s' élèvent graduellement les unes sur les autres, jusqu'au Pic de l'Epomée, qui s' élance hardiment dans les airs. Vers le Nord l'aspect de l'ile n'est pas moins beau, mais tout-à-fait différent, en ce que l'Epomée, coupé presque verticalement jusqu'au-dessous de sa double pointe, forme ensuite une vaste courbe rentrante, qui se perd dans un plan incliné vers le petit *Monte di Vico*, au bout septentrional de l'ile. A mesure que nous approchons, l' Epomée recule, le Château d'Ischia et les charmans petits promontoires s'avancent et s'élèvent à l'horizon, les sinuosités de la côte se développent, et les regards errent avec plaisir sur ces coteaux couronnés de bosquets, couverts de vignobles, parsemés de maisonnettes blanches, qui forment des grouppes, des hameaux, de petits bourgs situés partie au milieu des terres, partie aux bords de la mer. De cette variété des sites, de cet assemblage d'objets, qui forment des

contrastes admirables entre eux, il résulte une suite de tableaux, les plus gracieux et les plus attrayans, qu'on puisse imaginer.

Ischia est non seulement la plus belle, mais aussi la plus grande des iles situées dans les Golfes contigus de Naples et de Gaëte. C'est en un mot le point central d'un paradis terrestre.

Cette ile est située sous le 40 d. 50 m. de latitude septentr: à 18 milles à l'Ouest de la Capitale; à six milles de la côte de Cumes, et à trois de Guévara et Procida. De l'ile d'Ischia on voit du Sud à l'Est celle de Capri avec la côte de Sorrente, éloignée d'environ trente milles. Du Nord à l'Ouest sont les iles de *Vandotena* à vingt et *Ponza* à quarante milles. Enfin les Apennins bornent l'horizon d'Ischia au Nord et N. E., tandis que du Sud à l'Ouest l'oeil suit sans interruption la longue ligne de la mer.

En comptant toutes les pointes et les sinuosités du rivage, l'ile a dixhuit milles de tour réduit à quinze si on les néglige, sa longueur de l'Est à l'Ouest n'étant que de cinq milles sur trois de large du Nord au Sud. A-peu-près un quart de la surface de l'ile est encore inculte, mais cette portion se diminue chaque jour, par suite des progrès que fait le défrichement dans tous les endroits qui en sont susceptibles.

Les bourgs d'*Ischia*, de *Lacco* et de *Foria*, sont situés sur le bord de la mer: les autres villages en sont plus au moins éloignés. *Casamice* est sur la pente septentrionale, *Panza* sur la déclivité occidentale du mont Epomée: sur son dos, qui forme un vaste plan incliné et convexe, du Nord au Sud, se trouvent placés les villages de *Serrara*, *Fontana*, *Moropano*, *Barano*, *Testaccio*, *Pieo*, *Campagnano*: en outre il y a plusieurs hameaux, et nombre de chapelles isolées, d'habitations rurales et de maisons

de campagne, dispersées sur toute l'étendue de l'île.

Ses rivages, dans toute la direction de l'Est au Nord et du Nord à l'Ouest, sont très-abordables: les cales de *Città d'Ischia*, de *Casamice* et de *Laceo*, offrent, chacune, plusieurs points de débarquement commodes. Nous donnerons cependant la préférence au quai de la *Città*, par la raison, que c'est de là, que nous comptons commencer le tour de l'île. Mais avant tout nous croyons devoir nous occuper de l'histoire physique et politique d'Ischia.

DÉSCRIPTION GÉNÉRALE DE L'ILE ET DE SA FORMATION.

L'île d'Ischia, comme toutes les côtes, auxquelles nous avons touché depuis notre départ de Naples, doit son origine au feu, qui tourmente les entrailles de notre globe, et qui, dans les lieux dont nous parlons, doit avoir été infiniment plus violent et plus général, dans les agês dont l'histoire n'a conservé aucune trace. Les anciennes traditions payennes, les contes fabuleux de la lutte des Géans contre les Dieux et de son issue, ne sont qu'une allégorie, une allusion aux phénomènes Volcaniques, à la Force vraiment gigantesque, qui entasse montagnes sur montagnes et qui bouleverse des districts entiers, mais qui par ses dévastations même, prépare les élémens de nouvelles créations.

Les historiens de tous les tems, en parlant de l'île d'Ischia, attribuent unanimement sa formation aux explosions volcaniques, dont elle porte partout la vive empreinte. Mais il ne s'en suit pas nécessairement, que cette île est sortie brusquement et tout-d'un coup du sein des ondes. Ses dehors font au contraire voir bien clairement, que des éruptions sans nombre ont dû concourir à sa formation; car

indépendamment de celles qui paroissent à la surface, si distinctement qu'on pourroit presque les compter, combien d'autres éruptions n'ont dû précéder, pour servir de base aux masses énormes, accumulées par des explosions subséquentes? L'imagination la plus vive succombe presque à l'idée, que des montagnes entières de substances diverses aient pu, par la seule action du feu, se soulever du fond de la mer et s'amonceler au point de former la grande masse de l'île, telle que nous la voyons. Le Mont Epomée semble avoir été la pierre fondamentale, ou du moins le point d'appui de tout cet édifice colossal. En montant sur le Pic de St. Nicolas et tournant du coté du midi et au Sud-Est, on peut compter distinctement jusqu'à douze montagnes plus petites, grouppées autour de l'Epomée et adossées en partie à ses flancs: c'étoit autant de Volcans séparés dont les éruptions ont contribué à donner plus d'étendue à l'île. Ces Volcans secondaires ont conservé en entier leur forme caractéristique; tandis qu'à l'Epomée elle n'est reconnoissable que sur une partie de sa périphérie qui regarde le Nord-Ouest: dans toutes les autres directions on voit clairement, que les petites montagnes dont nous venons de parler, ont écrasé ou couvert la figure conique de l' Epomée. Tout cela nous prouve, que la formation de l'île date de l'époque à laquelle le Mont Epomée s'est élevé au-dessus de la mer. D'autres Volcans éclatèrent ensuite à une certaine distance, puis d'autres encore, au milieu ou à-coté, et voilà comment les matières vomies par les foyers grands et petits et répandues en tout sens, ont fini par produire cet amas prodigieux, qu'on appelle l'île d'Ischia.

L'Epomée, le plus ancien des Volcans de l'île, porte tous les signes de la décrépitude. Il suffit de savoir, que même les laves, dont il est en

partie composé, et qui sont la substance la plus dure, la moins sujette à l'altération, s'y trouvent, par l'effet du tems, dans un tel état de décomposition, qu'on a de la peine à les reconnoitre, ce qui est tout le contraire des autres montagnes inférieures de l'ile, quels que soient d'ailleurs les changemens qu'elles puissent avoir subis.

De toutes les éruptions qui ont concouru à la formation de l'ile, celles qui ont eu lieu du coté du Midi, et en partie vers l'Orient, ont assurément été les plus fortes et les plus terribles; car il paroit que presque à chacune de ces explosions il s'est ouvert un nouveau volcan distinct de l'Epomée. Aussi la masse principale et la plus grande étendue du terrain de l'ile se trouve-t-elle de ce coté-là. A la partie opposée, vers *Casamice*, *Lacco* et *Foria*, le territoire est bien moins considérable, et les rivages ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus du niveau de la mer. Cette lisière, si nous osons l'appeler ainsi, doit son existence au seul Epomée, dont les éruptions ont cependant servi moins à élargir sa base, qu'à accroitre sa masse supérieure, et à l'élever au-dessus de toutes les autres montagnes de l'ile. Là comme dans tous les lieux, où il n'y a eu qu'un seul foyer, source et centre de toutes les éruptions, celles-ci n'ont fait qu'augmenter constamment son propre volume; tandis que dans les endroits, où, sur un espace donné, la matière volcanisée s'est divisée entre plusieurs foyers limitrophes, aucun de ceux-ci n'a pu former un volcan bien considérable, mais les matières vomies et répandues au large, ont produit un accroissement de terrain tout autour des bouches de ces petits volcans.

D'après ce que nous venons d'exposer, on comprendra facilement, pourquoi les côtes méridionales de l'ile sont si escarpées et semblables à un haut

rempart qui la cerne de ce coté. Les matériaux, dont ce mur est composé, ont été jetés par des volcans sortis de ces lieux mêmes : par conséquent le terrain a dû rester à-peu-près à la même élévation, qu'avoient atteint les sommités de ces volcans. Les côtes dont nous parlons, sont à la vérité coupées à-pic, et privées de la pente qu'elles devroient avoir comme faisant partie de la périphérie cônique; mais cette altération n'est qu'accidentelle et produite par la seule action des ondes. En faisant le tour de l'ile, par mer, des environs de *Citara* au-de-là de *Foria*, jusqu'à la petite presqu'ile de *St. Ange*, et ensuite du Cap de *Cavallo* jusqu'à la pointe de *Bisaccia*, vers le *Château d'Ischia*, on s'apperçoit, que toute cette côte est sans cesse exposée à l'irruption de la mer, renforcée encore par l'impétuosité des vents de Siroc et de *Libeccio*. Les vagues de la Méditerranée, venant en droite ligne des rives lointaines de l'Afrique à la côte méridionale de l'ile d'Ischia, la battent avec fureur, comme si elles vouloient détruire l'ouvrage du feu. Cette action violente entraine un éboulement continuel, qui a fait disparoitre peu-à-peu une portion de ces cônes volcaniques donnant sur la mer. Ces lieux ont par conséquent dû changer de face à la longue, et selon la différence des substances dont ils se composent. Dans quelques endroits de la côte méridionale de l'ile, ce sont des quartiers de rocher entassés les uns sur les autres, ou bien d'énormes bancs de lave d'un seul jet, qui ont dû céder à l'agression des ondes, et dont les débris paroissent encore au pied de cette même côte, sous la forme d'écueils et de rochers, dont la mer est remplie. Mais sur bien d' autres points du même coté, l'amas volcanique présente des couches régulières de cendres, de *lapillo*, et d'autres matières incohérentes, rangées les unes sur les autres. Ces

endroits sont d'un aspect tout-à-fait différent. Les matières y étant plus déliées, ont naturellement croulé peu-à-peu, et les flots, empiétant sur les cônes volcaniques, en ont enlevé une portion, dont les décombres mobiles se sont presque tous éparpillés et perdus au fond de la mer. Il en est donc résulté une section très-régulière, qui forme maintenant le profil de ces collines sur la mer, et nous met à-même de connoitre parfaitement le tissu interne et la disposition de ces amas immenses.

Ce qui fait voir que les changemens dont nous venons de parler, n'ont été causés que par les ondes, c'est que ces cônes sont intactes du coté de la terre, et que ceux qui se trouvent plus en arrière, vers l'intérieur de l'ile, ont gardé en entier leur forme caractéristique. Si néanmoins il y a eu quelques altérations sensibles, ce ne sont jamais des coupes perpendiculaires, du haut en bas. La section verticale qu'on observe sur les cônes de *Procida*, sur la côte de Cumes, également d'origine volcanique, ainsi que sur le Cap de Misène et sur les éminences circonvoisines, du coté baigné par les ondes, doit faire présupposer une cause qui a agi perpétuellement dans le même sens, et à laquelle nous ne pouvons reconnoître que l'action de la mer.

En parlant de la formation de l'ile, nous avons remarqué que le Mont Epomée, à en juger par les apparences, a été le premier volcan de l'ile : il n'est pas douteux qu'il en est aussi le dernier. En plus d'un endroit, le terrain de l'ile n'a cessé d'être plus ou moins échauffé au-dedans, ce qui est un signe non équivoque d'une fermentation cachée ; nullepart cependant l'échauffement n'est aussi sensible qu'autour de la base de l'Epomée, et ce n'est pas le seul indice des élémens de conflagration que cette montagne a renfermés dans son sein jusqu'à une époque compa-

rativement récente. Les dernières explosions volcaniques ont toutes eu lieu dans la partie de l'ile, qui s'étend du Nord à l'Est et à l'Ouest, c'est-à-dire sur le sol anciennement produit par les éruptious de l'Epomée, si nous en exceptons cependant le *Mont de Vic*, petit volcan éteint, situé dans le Territoire de *Lacco*, sur la mer, et tout-à-fait hors de l'enceinte de l'Epomée.

Malgré la quantité d'éruptions volcaniques qui ont contribué à la formation de l'ile; si nous ne voulons juger que par l'état actuel des matières vomies, nous pouvons reconnoitre la trace de quatre éruptions seulement, qui doivent s'être succédées à de longs intervalles, mais qui toutes ont eu lieu sur quelque partie de l'Epomée. On ne sauroit les appeller *récentes*, que dans les Annales de la Nature, dont les périodes sont d'une longueur tout-à-fait extraordinaire et surprenante.

La première de ces quatre éruptions, et la plus ancienne que nous connoissions à l'ile, a eu lieu sur un des bords supérieurs de l'Epomée, c'est-à-dire à *Monte Corvo*, au-dessus de *Foria*. La figure ordinaire des bouches ou cratères volcaniques y est encore assés visible, dans l'endroit d'où la lave a commencé à couler, et d'où l'on en peut suivre le courant jusqu'à son extrémité, près de *Punza*, à l'aide des restes de scories, qu'on distingue parfaitement sur le flanc de la montagne, quoiqu'elles aient trois ou quatre mille ans : quant à la lave même, il n'en existe presque plus rien, ayant été décomposée et assimilée au sol adjacent. Ce n'est qu'à compter de l'époque de cette éruption qu'on pourra observer un certain ordre dans la rélation des événemens physiques et autres qui se rapportent à l'ile d'Ischia : *avant* elle tout est enséveli dans le Chaos et l'obscurité la plus absolue.

La seconde de ces éruptions, arrivée du coté opposée, à la partie inférieure de l'Epomée et dans l'emplacement occupé maintenant par le *Monte Rotaro*, étoit d'un genre tout-à-fait différent. La terre s'ouvrit et vomit une quantité incroyable de grosses pierres calcinées ou autrement détériorées par le feu, ainsi que des cendres et d'autres matières pareilles, qui, lancées aux nues et retombées autour du gouffre, devoient finir par le combler et par former cet amas très-considérable, qui porte le nom de *Monte Rotaro*. On l'appelle aussi *Cretaro*, mot corrompu de *Cratère*; aussi y en a-t-il un, très-bien conservé, d'environ deux tiers de mille de circuit, à sa cime orientale. La forme de ce monticule est celle d'un cône tronqué: elle est intacte et ressemble, aussi pour la circonférence, au *Monte Nuovo* de Pouzzoles. La plus grande analogie doit avoir régné dans la formation de ces deux montagnes, et quiconque a lu l'histoire de l'explosion qui affligea le territoire de cette dernière ville l'an 1538 de notre ère, pourra se former une idée très-exacte des circonstances, qui doivent avoir accompagné l'éruption du Mont-*Rotaro* à Ischia (*). Elles étoient si épouvantables, que les Grecs Eubéens, établis dans l'ile, la quittèrent à la hâte, et n'y retournèrent plus. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au bout de vingt six siècles et de-

(*) *Entre autres rélations arrivées jusqu'à nos jours du premier de ces phénomènes, nous en pouvons citer deux, écrites par des témoins oculaires, et intitulées, l'une*

Dell' incendio di Pozzuoli, di Marco Antonio delli Falconi. 1538.

l'autre

Ragionamento del Terremoto ed Incendio etc. di Pietro Giacomo di Toledo. 1539.

mi, qui se sont écoulés depuis l'éruption de *Rotaro*, les matières vomies et amassées alors en forme de montagne, existent encore intactes au-dedans. Pour aller de *Casamice à Barano*, il faut passer le Mont *Rotaro* par un sentier assés difficile et pratiqué en partie dans un ravin peu profond, mais qui fournit aux naturalistes l'occasion d'examiner la structure interne de cette montagne. Nous y avons remarqué, qu'elle est composée de fragmens de toute espèce et de différent volume, portant des marques si fraiches de torréfaction qu'on les diroit sortis hier seulement de la grande fournaise souterraine. Les pierres-ponce surtout, qui de toutes les productions volcaniques sont les plus sujettes à la détérioration, y sont si bien conservées, qu'on a de la peine à les distinguer de la pierre-ponce lancée par le Vésuve pendant les dernières éruptions.

Au reste, si la surface du *Monte Nuovo* près de Pouzzoles commence à se couvrir d'une végétation à la vérité encore assés maigre, l'on ne sauroit être surpris de voir des plantes plus robustes prendre racine et former peu-à-peu de petits bois sur le *Mont Rotaro* d'Ischia, qui a presque deux mille quatre cens ans de plus. On conçoit d'ailleurs facilement, que des montagnes composées de corps déliés comme celles que nous avons indiquées, doivent donner accès à la végétation bien plutôt que celles qui consistent en des masses solides et cohérentes.

La troisième des éruptions dont il est question, non moins terrible que la précédente, s'annonça de la même manière, mais elle prit ensuite un caractère tout-à-fait nouveau. La terre, ébranlée et déchirée par des convulsions internes, finit par s'affaiser, au pied de l'Epomée, du coté du Nord, et forma un abîme très-profond, qui se remplit aussitôt de ro-

ches liquéfaites, comme Virgile appelle très-bien la lave; mais ne pouvant pas contenir l'immense quantité qui en affluoit du foyer souterrain, il ne tarda guères à regorger. La lave s'épancha comme un large torrent, et gagnant le rivage, peu éloigné, de la mer, elle se jeta bien avant dans celle-ci, et forma le promontoire considérable de *Zaro* et de *Caruso*, qui sépare aujourd'hui la plage de *St. Montanò* de celle de *Foria*. Cette lave a encore plus de hauteur vers sa source, ainsi qu'on peut s'en assurer en allant de *Lacco* à *Foria*. La grande route, qui la traverse, est ménagée dans un des parois d'une fente très-spacieuse, qu'a dû y former le refroidissement de la lave, ou bien l'enfoncement du sol sur lequel cette masse énorme s'appuyoit. Cette crévasse, haute de trois cens pieds, a plus d'un mille et demi de largeur, à compter de l'*Arbusto* et des *Stufe di S. Lorenzo* jusqu'au pied d'un beau cône de lave, nommé *Marecoco*, qui s'élève sur la gauche de ce chemin, du coté de *Foria*. Ce cône est coupé verticalement en face de l'Epomée, et c'est dans l'espèce de bassin bordé par ce cone au Nord, par les hautes pointes de lave de l'*Arbusto* à l'Est et par un autre précipice de la même nature, suspendu au pied de l'Epomée, qu'il faut chercher le centre de cette éruption. On y voit distinctement l'étendue de l'ancien gouffre. Celui-ci, avec le courant de lave qui en est sorti pendant l'éruption, aussi courte que violente, n'occupe pas au-de-là de deux milles quarrés de terrain, en tout. On peut se convaincre de l'exactitude de ces remarques, en faisant le tour, par terre et par mer, du vaste champ de lave des *Caccavelle* et du *Zaro*; mais c'est du haut de l'Epomée, qu'on peut, d'un seul coup d'oeil, en mesurer l'étendue, et suivre le torrent noir de sa source jusques dans la mer; de la même manière que du

sommet du Vésuve on voit les courans de laves refroidies, de ses dernières éruptions, former de longues rayes à travers les coteaux verdoyans, qui s'étendent autour de la base de ce Volcan.

La surface des laves du *Zaro* et *Caruso* est encore à-présent très-aride, raboteuse, couverte de scories noires, et hérissée de pointes en partie assés hautes. L'industrie humaine a cependant commencé à s'emparer de quelques uns des recoins et des creux plus bas, qui, à force de travail, ont été convertis en vignes, et nous sommes persuadés, que d'ici à cinquante ans, tout ce district sera rendu à la cultivation; mais malgré cela les vestiges de l'éruption des *Caccavelle* ne seront jamais entièrement effacés. Elle eut lieu à-peu-près quatre siècles *avant* la naissance de J. C. et environ autant *après* l'éruption du *Rotaro*. Comme par les effets de celle-ci les Grecs Eubéens furent chassés de l'ile, de la même manière l'explosion des *Caccavelle* délogea les Siracusains, qui avoient remplacé les premiers dans l'ile d'Ischia, et s'y étoient établis un peu plus au Nord et à l'Ouest.

L'ile, à-peine tranquillisée, devint le séjour de nouveaux aventuriers plus heureux. Dix sept siècles s'écoulèrent sans que les scènes de désolation, qui ont été décrites, se fussent renouvellées, et l'on en avoit presque perdu la mémoire, lorsque l'an 1301 de notre ère, durant le regne de Charles II d'Anjou, le Mont Epomée fit inopinément un dernier effort. Une explosion eut lieu à sa base, mais dans une direction opposée, c'est-à-dire, au Sud-Est, sur le territoire du bourg d'Ischia. Dans l'endroit où il confine avec les campagnes de *Piéo*, un peu au-dessous de la première arcade de l'*Aqueduc*, on peut voir en son entier la cratère, qui s'ouvrit à cette occasion, et qui est à-peu-près

d'un mille et demi de circonférence. C'est de son centre que sortit la lave connue sous le nom de l'*Arso*, ou de *Cremate*, qui, l'un et l'autre, signifient *brulé*. En effet, elle brula et dévasta tout, sur une longueur de deux milles et demi, jusqu'au bord de la mer. La route qui conduit du *bourg d'Ischia* aux *Bains* du même nom, traverse la lave de l'*Arso* dans sa plus grande largeur, qui n'excède pas un mille, et quoiqu'elle ne soit pas bien haute, cette lave a cependant englouti et ruiné une quantité d'habitations, entre autres aussi la maison de campagne du célèbre écrivain *Pontanus*, qui, ainsi que *Villani*, nous a laissé une déscription de toute la scène lugubre, à laquelle des tremblemens de terre, des flammes échappées de son sein, et d'autres apparitions hideuses, servirent de prélude. L'éruption dura deux mois et causa une nouvelle émigration partielle des habitans de l'île.

La lave de l'*Arso*, d'ailleurs pésante et foncée, se distingue par une porosité extraordinaire : elle ressemble, sous ce rapport, en bien des endroits à la pierre-ponce. Il se pourroit que cette lave eut été produite par quelque ancienne éruption, et que par la force de l'embrasement qui causa celle de 1301, cette même lave eut subi les changemens très-sensibles que nous venons d'indiquer. Au reste elle est encore à-peu-près telle que l'explosion de 1301 l'a laissée ; et tandis que la lave du Vésuve de l'année 1767 a depuis long-tems commencé à se parer d'une végétation qui augmente à vue d'oeil, la lave de l'*Arso* présente cet aspect rude et stérile, qui caractérise les champs de lave nouvellement formés. A-peine quelque foible tige de *joubarbe*, quelque bout d'*ésule*, quelque brin d'herbe ou de *thym*, a-t-il pu prendre pied dans les interstices des scories : encore ces plantes sont-elles bien clair-semées, et des siè-

cles entiers pourront se passer avant que l'*Arso* cesse de mériter ce nom.

En attendant il s'en est déja écoulé cinq, sans que l'ile d'Ischia eut éprouvé aucun accès sérieux de nouvelles convulsions volcaniques, et il faut espérer, que désormais elle en restera exempte. La sécurité des habitans est augmentée et justifiée en quelque sorte par la considération, que l'action des embrasemens souterrains et la fureur des Volcans qui en naissent, sont toujours plus grandes au commencement, à l'époque du premier développement, et que la fougue se ralentit à-mesure que les matières combustibles se consument et s'épuisent. Celles qui existent encore indubitablement dans les fondemens de l'ile, sont, selon toutes les apparences, en trop petite quantité, pour pouvoir jamais produire des effets bien redoutables et capables de déranger l'ordre de choses qui s'est successivement établi à la superficie de l'ile.

Quant à l'époque de sa *première* formation, nous manquons de toutes les données nécessaires pour faire un calcul approximatif; mais on peut conjecturer qu'elle doit être de la plus haute comme de la plus obscure antiquité. Toutes les parties de l'ile ne sont cependant pas également anciennes. L'Epomée, comme nous l'avons fait observer ailleurs, paroit être la souche de tous les Volcans plus petits, qui s'adossant l'un à l'autre, ont formé la structure supérieure de l'ile. Si on vouloit supposer, que c'est de l'Epomée, premier foyer des incendies, que se sont développés successivement les autres Volcans coordonnés, il s'en suivroit que ceux situés sur le bord de la mer, sont d'une formation plus récente. Mais cette règle seroit aussi peu sûre que celle qu'on établiroit sur l'aspect actuel des matières volcaniques. La lave par exemple, dès qu'elle n'est pas sujette à

l'influence de causes particulières, garde toujours sa consistance primitive et tout son air brut, tandis que les autres substances volcaniques, abandonnées à la seule opération du Tems, subissent des modifications plus ou moins considérables. Par conséquent les laves, même celles qui proviennent des éruptions les plus anciennes, paroitront toujours plus nouvelles qu'elles ne le sont réellement. D'ailleurs les matières volcaniques doivent nécessairement se conserver plus intactes, moins elles se trouvent exposées à l'action de l'air, du soleil, de la pluie etc.

Si les volcans seuls ont concouru à la formation de l'ile d'Ischia, ce qui est démontré à l'évidence, on dévine aisement, quels doivent être les matières dont elle est composée. Le gros de sa masse peut être réduit à trois grandes classes, susceptibles de subdivisions infinies.

La première classe comprend tout ce qu'on désigne par le nom générique de *Laves*. C'est la matière qui, après avoir subi dans le foyer du Volcan une espèce de vitrification, et qui, semblable d'abord à une pâte molle, après avoir resté plus ou moins long-tems dans un état de liquidité, devient, en se refroidissant, une masse plus ou moins compacte, formant souvent des bancs et des rochers d'un volume prodigieux. Une bonne portion du Mont Epomée et presque tout ce qui y appartient, ainsi que le Cap *dell'Imperadore*, celui du *Pédale*, quelques autres points de la côte méridionale, et la plus grande partie de celle d'Orient, se composent de Laves, qui diffèrent cependant essentiellement entre elles: il y en a même qui tiennent du *basalte*, comme par exemple le haut rocher du *Château d'Ischia* et la pente orientale du *Mont de Vic*.

La seconde classe consiste en cette espèce de cendres volcaniques très-fines, qui, agrégées par la loix

de la cohésion, acquièrent la solidité de la pierre. Cette solidité, qui varie beaucoup, semble toujours être en raison inverse du volume des particules qui forment cette espèce d'amas, connue sous le nom de *Tuf* volcanique. La base de l'Epomée jusqu'à la moitié de son élévation, aussi du coté du Nord, une grande partie de l'intérieur de l'ile, du coté du Midi, les montagnes de *Testaccio*, celles de *Serrara*, de *Fontana* etc. sont composées de cette substance. Dans tous ces lieux et jusqu'au fond des ravins, qu'y ont creusé les torrens d'eau, l'on ne voit qu'une immense concrétion de Tuf, tout-à-fait semblable à celui des environs de Naples.

A la troisième classe enfin appartiennent les pierres-ponce, grandes et petites, et toutes les autres espèces de pierres détachées et lancées par les volcans. Elles forment ordinairement des couches de matières hétérogènes et de différente épaisseur, excepté dans les endroits, où cet ordre naturel a été bouleversé par des secousses ou par des explosions subséquentes. Non seulement le *Rotaro*, mais bien d'autres monticules de l'ile, principalement sur les côtes méridionales, sont composés de cette sorte de pierres brisées. Là, où elles sont bien petites, comme p. e. sous le *Mont de Vic*, dans les cavernes artificielles, qui donnent sur la *Baie de Lacco*, nous les avons trouvées dans un état de conglutination et de cohérence, qui en fait une espèce de masse peu compacte.

Les pierres menues dont nous venons de parler et qu'on appelle *Lapillo*, et les cendres volcaniques, qui ont la même origine, ne constituent pas toujours des masses plus ou moins cohérentes, et des couches continues. Une grande portion en est détachée, particulièrement à la surface, et forme avec la décomposition des corps végétaux et d'autres substances, les terres mixtes, propres au défrichement.

Au milieu des amas volcaniques de l'île on rencontre quelque fois des restes de coquillages épars çà et là, sans aucun ordre, et plus ou moins calcinés et gatés par le feu. Ces restes, d'ailleurs peu nombreux, sont toujours enfoncés dans le tuf, ou mèlées aux couches de pierraille de la troisième classe.

En quelques lieux de l'île, sur les bords de la mer, on trouve parfois des laves et des tufs percés en tout sens et rongés des *Pholades*; mais il ne nous a jamais réussi de nous procurer un morceau, dont les trous eussent encore renfermé la coquille-mème. Il est cependant très-clair, que cette espèce de litophages n'a fait que suivre son instinct, en s'introduisant dans ces pierres, long-tems après que celles-ci eurent été placées en ces lieux; tandis que les coquillages dont nous avons fait mention plus haut, ont été soulevés du fond de la mer, pèle-mèle avec d'autres matières, et éparpillés, par la force des explosions, sur les masses nouvellement formées, qui ensuite ont souvent été recouvertes d'autres corps volcaniques.

A Ischia, comme partout ailleurs, les substances *métalliques* ne laissent pas de jouer un grand rôle parmi les matériaux des Volcans. Mais ces substances ne se trouvent disposées en filons réguliers que là, où la Nature, en les formant, a pu tranquillement suivre la loi suprème de cette cristallisation tardive, d'après laquelle tout paroit avoir été formé dans le sein de la terre, au milieu des matières premières. Dans les lieux bouleversés et tourmentés par des embrasemens et des convulsions volcaniques, il seroit inutile de vouloir rien chercher de semblable. Les métaux *parfaits* s'y fondent et se perdent dans la masse immense des matières enveloppées dans la conflagration; les métaux *imparfaits* se calcinent, se vitrifient, et se réduisent à des scories ou à des ter-

res simples. Ce que nous venons d'exposer, est justement applicable aux substances métalliques de l'ile d'Ischia, principalement au *fer*, dont les particules, dispersées ou réduites à un état d'oxidation ou bien de scorification plus ou moins avancé, entrent dans la composition de la plupart des corps volcaniques de l'île. Cette infinité de nuances de rouge et de jaune, qu'on y remarque à chaque pas, ne proviennent que du fer et c'est à lui aussi, que les laves doivent leurs teintes foncées: en les réduisant en poudre fine, beaucoup de leurs particules sont attirées par l'aimant. Le sable noir, qui se trouve à l'embouchure des torrens et des petits ruisseaux de l'ile, contient une quantité de particules luisantes que l'aimant attire également et qui sont une véritable mine de fer.

Tous les autres métaux manquent dans les matières qui composent le sol de l'ile, ou bien ils donnent des signes si équivoques de leur existence, qu'on peut les considérer pour rien dans l'état de choses actuel. Qu'on n'aille donc pas suivre les traces des auteurs anciens et modernes, qui ont pris ou fait prendre Ischia pour un *pays d'or* dans le sens litéral. Strabon nous raconte, que les Colonies Grècques y avoient possédé et exploité des mines de ce métal précieux. Ce n'étoit assurément qu'une belle métaphore, pour donner une idée de l'aisance, des richesses même, que la force productive de cette *terre vierge* devoit valoir à ses premiers habitans. *Jules Jasolin*, qui vécut à la fin du seizième siècle de notre ère, nous dit, qu'avant son tems les Vénitiens, leurrés sans doute par les belles éspérances qu'excitoient les mêmes traditions anciennes, étoient venus essayer le terrain d'Ischia, et chercher l'or. Mais comme ni Jasolin ni aucun autre auteur subséquent ne fait mention de l'issue de ces recherches,

il faut croire, que les Vénitiens, trompés dans leur attente, se sont retirés de l'ile à petit bruit, pour aller ramasser ailleurs des trésors, par le moyen du commerce immense, dont ils étoient alors les maitres. Jules Jasolin, natif d'Ischia, chirurgien très-renommé de son tems, a bien mérité de sa patrie et de l'humanité, en réveillant l'attention de ses contemporains sur les qualités inestimables des remèdes naturels de l'ile, dont on avoit absolument perdu l'usage. Si dans la déscription qu'il nous a laissée de ces remèdes, Jasolin attribue leur efficacité à toute sorte de métaux, ainsi qu'au soufre, à l'alum, enfin à des substances, dont on ne trouve plus aucun indice, il ne faut l'attribuer qu'à l'ignorance et aux préjugés de son siècle. Mais que dire des médecins modernes, qui osent soutenir de pareilles absurdités dans un age, où la Chymie et la Physique ont fait de si grands progrès et prouvé la fausseté de tant de systêmes surannés? Pour les prôner encore, il faut avoir beaucoup d'entêtement ou bien un grand fond de mauvaise foi.

Si l'or a toujours été étranger aux matériaux volcaniques de l'ile diIschia, il n'en est point de même du *Sulfate d'Alumine*. On sait, que *Barthel: Pernix*, ou *Pernice*, négociant Génois, se trouvant dans l'ile, et proprement à *Casamice*, découvrit par hasard, au bord de la mer, quelques pierres alumineuses, chariées par le ruisseau. Les recherches, les essays, que cet homme spéculatif fit sur les lieux, en profitant des lumières, qu'il avoit eu l'occasion de se procurer à *Rocca* en Syrie, donnèrent le résultat le plus satisfaisant, et l'engagèrent à établir dans l'ile l'an 1459 une fabrique, qui fut la première de toute l'Italie, et servit de modèle aux autres fabriques introduites successivement dans l'Etat Romain et en Toscane. Les alumières d'Ischia

étoient encore en activité du tems de Jasolin, et même une centaine d'années après, et on ne les abandonna, que quand toute la matière première, y fut épuisee. Elle ne se trouvoit qu'en un seul endroit, c'est-à-dire dans le fond étroit, qu'on remarque encore entre la cime la plus haute de l'Epomée et une pointe un peu plus basse, appelée la *Catreca*. Ce creux contient les vestiges de la plus forte corrosion opérée anciennement par l'acide volcanique (sulfurique) qui n'y existe plus aujourd'hui. Il y a la plus grande analogie entre ce lieu et le bassin de la *Solfatara* à Pouzzoles, avec la différence cependant, que dans celui-ci l'acide domine encore. Les matières y sont également émiées et réduites en argile ; à *Catreca* cette argile n'est pas seulement de couleur blanche, mais elle offre toutes les nuances de l'ocre. On y a de plus l'occasion de se convaincre, que l'acide pénètre la substance de la lave, ainsi que Mons : Josef Vaïro l'a observé le premier à la *Solfatara* ; et qu'il attaque même la matière de la pierre-ponce, qui, quoique bien plus insensible à l'action de cet acide, en est cependant transformée en argile. Les terres et pierres alumineuses furent transportées de la *Catreca* à la Place *della Pera*, reste d'un ancien cratère volcanique, qui est tout-près de là, et dont le bord septentrional a croulé. Cette place demi-circulaire offrit plus de commodités soit pour l'érection des bâtisses soit pour la manipulation de l'alumine, facilitée par le voisinage d'une eau coulante. On y voit encore à-présent les ruines des grandes cuves de maçonnerie, bien cimentées, avec des fourneaux au-dessous, enfin des débris de tout l'appareil qui servoit jadis à lessiver les matières crues et à cristalliser l'alum. On le descendoit ensuite au rivage de *Casamice*, qui se trouve justement au-dessous,

éloigné de quelques milles, et qui a conservé le nom de *Marina delle Allumiere*. Il s'en exportoit annuellement jusqu'à quinze cens Cantares d'excellente qualité. Aujourd'hui l'on ne rencontre à la *Piazza della Pera*, que la *Tête de morte*, résidu des terres et pierres-ponce lessivées, qui furent jetées là après l'extraction de l'alum, et qui constituent ce qu'on appelle communément *Terra d'Ischia*. C'est cette matière rougeatre, tant soit peu ferrugineuse, qui, mêlée à la chaux, fait un excellent ciment et le plus impénétrable à l'eau. Cette terre, constamment recherchée des maçons, commence aussi à manquer. Parmi les laves et autres substances volcaniques de l'Epomée, il se trouve encore à-présent des morceaux de *schiste*, ou pierre blanche alumineuse, très-dure, qui retient l'acide sulfurique, car elle s'attache à la langue et y laisse un gout astringent. Cette pierre donneroit à coup sûr du sulfate d'alumine; mais elle n'existe pas en filons, ou en assés grande quantité, pour compenser les fraix de l'exploitation.

La *Catreca* n'est pas le seul endroit de l'ile, où l'acide a exercé son influence sur les matières dures des Volcans. Toutes les pointes de l'Epomée en portent les marques les plus manifestes, de même que sa pente méridionale, dont toute la partie supérieure, composée originairement de lave compacte, a été changée en terres argileuses, couvertes maintenant de plantations d'osier.

Au surplus l'argile prédomine dans la plupart des terres mixtes d'Ischia, et même la *glaise*, ou la vraie *terre-à-potier*, s'y trouve dans la plus grande abondance. De tems immémorial on a fait une quantité immense de poterie dans l'ile, qui doit même son nom *Pithecusae* aux grands vases appelés *pythos* par les Grecs, qui avoient colonisé l'ile. Cette espèce d'industrie est présentement concentrée sur le terri-

toire de *Casamice*, le plus riche de glaise, qu'on y creuse depuis tant de siècles, que le sol est troué partout comme une éponge. Il est bon de faire observer ici, que la glaise de Casamice contient assés souvent de petits fragmens de pierre-ponce et d'autres corps également volcaniques, mais point de débris de lave compacte; ceci paroit indiquer, que cette glaise provient d'une espèce de tuf volcanique. Aussi les lits de cette terre-à-potier sont-ils toujours au milieu des masses de cendres consolidées, dont nous avons parlé, et jamais entre des couches de lave.

C'est un fait remarquable, que les laves d'Ischia, même celles de l'*Arso*, contiennent souvent des morceaux de *feldspat* tout-à-fait intactes: il paroit que celui-ci, aussi bien que le *Quarz*, le *Mica*, et le *Schoerl*, vomis pendant les explosions volcaniques, et ensévelis dans les laves, restent insensibles à l'action du feu, et n'en éprouvent aucune détérioration.

Ce seroit envain qu'on chercheroit parmi les matières vomies par les Volcans d'Ischia, l'ammoniac, le soufre, l'antimoine, et d'autres minéraux semblables, qui peuvent bien exister ou se développer au moment d'une explosion générale, mais qui sont trop volatiles, pour résister à l'effet d'une chaleur bien moins forte que l'est celle produite par l'incendie volcanique. Les *pyrites-sulfures* se sont consumés; cependant on en a déterré quelques morceaux, en faisant le grand-chemin au pied de la colline de St. Laurent. L'Epomée en a aussi lancé dans le tems de ses anciennes explosions, et les eaux thermales, qui jaillissent à la base de cette montagne, prouvent assés l'existence des couches de schiste ou de pyrites-sulfures, dans l'intérieur de la masse de l'ile.

L'existence des sels fixes est encore moins sujette à discussion. L'alcali minéral surtout, subsiste en bien des endroits de l'ile, et se voit par fois en efflorescence à la surface du sol. D'autres substances salines, cachées dans l'intérieur, se font connoitre par les sources d'eau, qui leur servent de menstrue et de véhicule.

Il est bien tems d'en venir à ces Eaux-mèmes. Nous avons déja dit, que l'échauffement produit par le feu souterrain ou la fermentation causée par les sulfures et autres substances semblables, est encore assés sensible sur bien des points de la base de l'ile d'Ischia. Il s'en suit que les eaux vives, par la communication de cette chaleur, y deviennent toutes plus ou moins thermales, à l'exception de la source de *Buceto*, de celle de la *Pera*, et de quelques autres, qui coulent du haut de l'Epomée et ne pénètrent pas dans le Laboratoire de la Nature, ni dans le foyer de la chaleur. Par la même raison le dégré de chaleur varie même dans les eaux qui sortent des lieux situés plus bas. Il y en a de 80 jusqu'à 26 dégrés du thermomètre de Réaumur, et ces dernières, n'étant que tièdes, et peu imprégnées de parties minérales, fournissent une boisson salubre et agréable. Les eaux thermales de l'ile ne sont point nuisibles à la végétation. Les puits creusés en grand nombre sur le terrain bas de *Foria*, donnent une eau un peu saumâtre, mais fraiche et potable. Nous ne devons pas omettre la fontaine qui se trouve à *Lacco*, sur le grand chemin, près de la mer. Les eaux y ont été conduites du haut d'une colline voisine, et quoiqu'elles soient fraiches à la source et que le canal souterrain n'ait qu'un quart de mille de longueur, la chaleur interne du sol suffit à en communiquer 26 dégrés de Réaume: à cette eau, qui d'ailleurs, malgré son petit gout de

sel, qu'elle a en commun avec la plupart des sources de l'ile, est excellente à boire et même bonne pour la cuisine. A une époque antérieure, les habitans du bourg d'Ischia n'épargnèrent ni peine ni argent, pour se procurer une eau plus fraiche. Par le moyen d'un aqueduc muré et couvert, d'environ trois milles de long, élevé en partie sur des arcades, ils ont su conduire l'eau du *Buceto*, situé vers la sommité de l'Epomée, jusqu'au bord de la mer, où elle forme plusieurs fontaines dans l'enceinte du Bourg même. Il est dommage, que cette eau, qui découle d'une haute pente argileuse et se recueille dans une rigole avant de passer dans l'aqueduc, est si chargée de parties terreuses, qu'un long cours ne suffit pas pour l'en dépouiller entièrement.

Indépendamment de l'argile, quelques sources de l'ile contiennent encore d'autres parties terreuses, et forment par fois de beaux stalactites, qui font effervescence avec les acides. Les incrustations de la surface des masses de *puzzolana lapillosa*, à la colline des *Stufe* de St. Laurent et ailleurs, sont de la même nature. Il ne faut pas s'étonner de rencontrer ces incrustations stalactitiques à Ischia, car on en trouve de même dans les excavations d'Herculanum, au-dessous des couches de matières volcaniques.

Quant aux parties minérales dont les eaux d'Ischia sont imprégnées, sans nous arrêter à ce qui regarde les terres simples et les legères modifications des substances salines, nous nous bornerons à l'indication des minéraux qui y dominent, et dont le nombre est si restreint, que pour analiser les eaux minérales de l'ile, nous n'aurons besoin que de les diviser en deux classes. Celles qui sortent des endroits situés dans le voisinage de la mer, sont muriatiques, et les autres qui naissent plus en-dedans

vers l'intérieur de l'ile, sont alcalines. Il y a cependant, dans toutes ces eaux, un mélange de sels divers : celle de l'*Olmitello*, eau vraiment particulière par la simplicité de sa composition, est la seule qui contienne le principe alcalin dépouillé de tout autre sel quelconque.

La plupart des sources de l'ile, et il y en a beaucoup, se trouvent du coté Oriental, commençant de la ville d'Ischia jusqu'au bout du *Lacco*, et principalement dans les environs de *Casamice*, où l'eau de *Gurgitello*, accrue par une multitude d'autres sources, qui jaillissent dans la même direction, forme un ruisseau d'eau minérale, qui coule toujours et se jette dans la mer. Dans tout le reste de l'ile au contraire on rencontre bien moins de sources d'eaux minérales, et encore n'est-ce que des veines foibles en comparaison de celles-là. Il faut chercher la cause d'une distribution aussi inégale dans la disposition du terrein de l'ile. Car à *Casamice* et plus avant, nous sommes immédiatement placés au pied du haut Pic de l'Epomée, qui, de ce coté, consiste presqu'exclusivement en des masses de lave confusément entassées les unes sur les autres, de manière à laisser beaucoup de vuide entre ces blocs. L'eau de pluie qui y tombe, s'introduit donc facilement dans ces creux, et y forme autant de petits réservoirs, qui fournissent ensuite à une quantité de sources. Il en est bien autrement de la partie méridionale de l'ile, où, malgré l'inégalité du terrain à sa *surface*, l'intérieur ne fait que de vastes masses, compactes et continues, d'argile, de tuf et d'autres substances pareilles. En conséquence l'eau n'y pénètre point; les pluies baignent seulement la superficie et forment des torrens très-impétueux, qui vont se précipiter dans la mer, laissant bientôt à-sec

les profonds ravins qu'ils ont creusés dans le sol incliné.

La nature a suivi la même règle et le même ordre dans la distribution et la disposition des *Fumarole* ou *Stufe*, qui se trouvent dans l'île d'Ischia. Ce sont purement et simplement des vapeurs aqueuses, provenant de l'eau des réservoirs souterrains, changée, par l'échauffement interne, en vapeurs qui s'échappent par les soupiraux naturels, ou par les vuides qui existent dans les amas de lave, dont nous avons auparavant fait mention. En effet, plus il y a de sources d'eaux thermales dans un endroit de l'île, et plus on y rencontre aussi de *Stufe* (Etuves), de manière qu'on peut être sûr, que l'une de ces deux choses une fois trouvée, ne peut que mener, aussitôt qu'on le veut, à la découverte de l'autre.

La déscription générale que nous venons de faire des matières et des substances dont Ischia se compose, ainsi que de leur origine et des changemens qu'elles ont subis, pourroit bien faire douter ceux de nos lecteurs qui n'ont pas encore visité cette île, qu'elle ne doit présenter que des scènes de désolation. Il est constaté, que l'île toute entière s'est formée au milieu des incendies, des tremblemens de terre et des affreux bouleversemens que les effets immenses de la fureur volcanique produisent dans les entrailles de notre Globe. Des causes aussi puissantes semblent ne pouvoir laisser partout que des signes affligeans de destruction et de délabrement profond. Cependant les dehors de l'île ne conservent presqu'aucun vestige de cet état violent : ils sont au contraire ornés maintenant de tous les charmes que la Nature peut répandre sur la Terre. Le Tems, exerçant aussi en ces lieux son pouvoir lent mais irrésistible, en a formé le pays le plus riant qui

ait jamais pu exister dans la tète des poëtes. Il ne reste des Volcans que la seule structure et cette inégalité du terrein, qui, en produisant la plus grande variété des sites, donne encore plus de relief aux beautés de la Nature. Ce qui un jour devoit être des champs de lave raboteuse et sèche, des monceaux de substances brisées et gatées par le feu, est aujourd'hui transformé en coteaux fertiles, en monticules tapissés de verdure. On diroit que dans le tumulte et la confusion des explosions volcaniques, la Nature a voulu préparer de loin à Ischia cette disposition du terrein, qui fait à-présent notre admiration, et surtout au territoire de *Casamice*, de *Lacco* et de *Foria*. De petites collines plantées de ceps de vigne et d'arbres fruitiers s'élèvent les unes après les autres vers l'Epomée, et forment une nouvelle espèce d'amphithéatre magnifique. La mer qui baigne le pied de ces coteaux et les rivages intermédiaires, y ressemble à un grand lac, dont les côtes de Cumes, de Misène et de Procida forment la rive opposée. Cet assemblage d'objets ainsi disposés, présente un horizon infiniment riche, varié et pittoresque. Ce n'est donc pas sans raison que la plupart des personnes qui de tous cotés affluent dans l'ile, soit pour charmer leurs soucis et pour chasser l'ennui, soit pour recouvrer la santé, donnent la préférence à cette partie de l'ile, qui d'ailleurs réunit tous les avantages qu'on peut désirer, attendu la proximité des remèdes naturels.

La partie méridionale de l'ile, surtout du haut de l'Epomée, d'où l'oeil en embrasse l'ensemble, offre l'aspect imposant de ses masses gigantesques, plus faites pour exciter l'admiration et l'étonnement, que pour émouvoir doucement l'ame. Tout y a un air plus rude, et ce n'est qu'à une certaine distance, que ce tableau, d'ailleurs grandiose, prend une

teinte harmonieuse. Des sites très-inégaux et en partie très-élevés, exposés à toute l'impétuosité des vents, terminés par une mer dont l'immensité et la monotonie fatiguent l'oeil; le manque ou l'éloignement des remèdes naturels et des soulagemens ordinaires de la vie, et peut-être quelques autres circonstances purement locales, tout cela nous explique suffisamment, pourquoi personne ne s'arrête longtems dans cette partie de l'ile. Ce n'est pas qu'elle ne présente partout les marques de la végétation la plus riche, et si par-ci par-là on rencontre quelque morceau de terrain, qui en soit dépourvu et qui garde obstinément son ancienne empreinte volcanique, cela ne fait que rehausser l'effet de l'ensemble, par le contraste des parties entre elles.

Le terrain de l'ile d'Ischia est essentiellement aride et mobile de sa nature; mais cette circonstance, loin d'en détériorer la qualité, lui donne un avantage de plus, car tout ce qu'il produit, est parfait dans son genre Si d'un coté l'eau s'évapore facilement de la surface de ce sable volcanique, celui-ci, étant très-délié, absorbe avec avidité et profite à merveille de l'influence de l'air et du soleil. Il s'en suit, que quoique les plantes ne puissent pas pomper une très-grande quantité de sève, celle-ci en est d'autant plus raffinée. En général les ceps de vigne et les arbres de tige sont minces et peu hauts; mais les fruits qu'ils portent, sont savoureux et exquis. Il en est de même de toute autre sorte de végétaux: les herbes et par conséquent les viandes, les laitages et tout ce qui sert à la nourriture de l'homme, est marqué au timbre de la perfection. D'un autre coté, cette même disposition du terrain fait, que les plantes qui ont besoin de beaucoup de fond et d'humidité, ne viennent pas également bien dans l'ile. Il faut pourtant en excepter les en-

droits, où par des circonstances particulières du local, il s'est pu former à la longue une quantité considérable de terre végétale, par exemple dans le bassin de Campagnano. Là le bled de Turquie, le froment, les légumes, croissent sous de grands peupliers entrelacés de hauts ceps de vigne, comme dans les champs fertiles de la *Terra di Lavoro*.

En réfléchissant à la nature du site de l'île et à celle de son terrain, on pourra aisement déviner, quel doit être l'air qu'on y respire. Dans un pays entouré de la mer, couvert de plantes d'une végétation promte et fine, pays dont toutes les parties, s'élevant par dégré, sont ouvertes au souffle des vents, l'air doit nécessairement être très-pur, vif et très-élastique, et par la même raison on jouit à Ischia, même en été, d'une fraicheur agréable. Cependant l'air n'est pas le même dans toute l'étendue de l'île: dans le voisinage de la mer, le gas acide muriatique prédomine, et les humeurs salées y sont plus communes que dans l'intérieur, où l'atmosphère est moins irritable et plus salubre.

Les terres labourables de l'île sont ou argileuses, ou *pouzzolaines*, (mélange de cendre volcanique et de pierre-ponce brisée) ou sablonneuses, avec toutes les modifications propres aux terres mixtes. Le sol composé des deux premières espèces, est le meilleur pour la végétation en général; mais là où la *pouzzolaine* prédomine, les fruits sont d'une qualité plus parfaite. Les terres sablonneuses sont naturellement en plus grande quantité dans le voisinage de la mer et dans les sites peu élevés au-dessus de son niveau. Le sable ordinaire est de deux espèces: à la grève exposée au flux et reflux des ondes, il est composé de fragmens de lave, souvent de basalte, de cailloux de *quarz* et de *feldspat*, arrondis et polis à force de rouler; c'est ce qu'on appelle du *gravier*.

Le *sablon* au contraire, qui se trouve non seulement aux bords de la mer, plus haut que le gravier, mais aussi dans l'intérieur de l'ile, n'est autre chose, que du *quarz* brisé : il est très-menu, mobile et blanchâtre. Là, où les ruisseaux et les torrens se déchargent dans la mer, ce sablon est mêlé à une espèce de sable noir et luisant, que l'aimant attire, et dont nous avons déja parlé ailleurs.

PARTIE HISTORIQUE.

L'histoire des Colonies et des Générations qui se sont succédées à Ischia, est intimement liée à celle de la formation et de la consolidation graduelle des parties intégrantes de l'ile.

Les récits des historiens anciens ne remontent guère au-de-là de l'époque de l'établissement des Grecs dans l'ile ; mais on ne peut point en tirer la conclusion, que ces Grecs ayent été les premiers habitans d'Ischia.

Nous savons que dans les tems les plus reculés, les Phéniciens naviguoient dans toute la Méditerranée, et qu'ils en connoissoient parfaitement les côtes, surtout celles de l'Italie. Nous savons en outre, qu'à-peu-près dans le tems, où les fondemens des petits Etats de l'ancienne Grèce furent jetés par des Colons étrangers, d'autres Colonies semblables vinrent se fixer en Italie, et que c'est du mélange de ces étrangers avec les aborigènes de la Péninsule, que naquirent ensuite les Etruriens (Etrusques ou Tyrrhéniens) les Ausoniens, les Osques, et autres peuples, les plus anciens de ceux qui se sont fait un nom en Italie, et les vrais fondateurs de nos Cités Campaniennes. Pour ne pas sortir de notre sphère, nous citerons seulement quelques faits de l'histoire de cette belle Campanie. Quinze cens

ans avant notre ère, la première Colonie de Phéniciens, ou de Pélasgues Oenotriens, c'est-à-dire : hommes de mer conduits par Oenotre, ou par les déscendans de ses premiers compagnons, vint aborder sur les côtes de l'Italie, entre l'embouchure du *Liris* (*Garigliano*) et celle du Tibre. Elle y trouva les Ausoniens, aborigènes, auxquels les nouveaux débarqués eurent la politique de s'unir. Il résulta de cette alliance un État, qui devint très-puissant et qui sut se maintenir jusqu'au tems des Romains. D'un autre coté les Etrusques ou Tyrrhéniens, surent étendre peu-à-peu leur empire sur tout le reste de la Campanie et même jusqu'à *Paestum*. Par cette raison le Golfe de Paestum aujourd'hui Golfe de Salerne, fut appelé *Sinus Tyrrhenicus*, ainsi que nous l'apprennent plusieurs auteurs anciens, entre autres Aristoxène. Les Etrusques fondèrent la Dynastie ou Confédération Campanienne, composée de douze Cités, dont Capoue étoit le centre et le chef-lieu. Cumes, *Nola*, *Herculanum* et *Pompéji* étoient de ce nombre. Chaque ville se gouvernoit par elle-même; mais les affaires qui avoient rapport à toute la Ligue, étoient discutées et décidées au Grand-Conseil ou Congrés-Général à Capoue.

Tout cela eut lieu bien *avant* l'arrivée de la Colonie Grècque à Ischia. Les Pélasgues Oenotriens, au moment de leur descente sur le rivage de l'Ausonie, ne manquèrent pas de prendre possession du grouppe d'îles, qui n'en est éloigné que de quinze milles, et que Pline l'ancien appelle: *Oenothrides*. Aujourd'hui on les distingue par les noms de *Ponza Palmarola*, et *Zannone*. Or si les Pélasgues en agissoient ainsi, est-il à présumer, que les Etrusques, étrangers comme eux dans ce pays, aient omis de s'emparer de l'île d'Ischia, qui étant plus grande et plus rapprochée des nouveaux établissemens des Tyr-

rhéniens sur le Continent, devoit les intéresser bien plus que Ponza n'avoit pu intéresser les Oenotriens? Une seule considération auroit pu empêcher les Etrusques, de venir s'établir à Ischia, et c'est l'état de conflagration et de convulsion volcaniques, dans lequel Ischia eut pu se trouver alors. Mais il est avéré, que non seulement sa masse étoit formée et refroidie, et qu'elle avoit existé depuis des milliers d'années, mais qu'encore l'éruption de *Monte-Corvo* avoit eu lieu long-tems avant l'arrivée des Tyrrhéniens dans ces parages. En un mot, il est plus que probable qu'à cette époque l'ile étoit aussi habitable et aussi susceptible de cultivation, qu'elle l'étoit à celle de la formation de la Colonie Grècque. Toutefois cet état de culture pouvoit être momentanément interrompu et conséquemment un peu retardé par quelque explosion partielle, semblable à celles dont nous avons auparavant fait la déscription.

L'occupation d'Ischia par les Etrusques est donc une chose qu'on ne sauroit nommer hypothétique; mais ils pouvoient être obligés de l'évacuer, soit par l'effet de l'éruption de quelque Volcan nouvel ou ancien, soit par la force des armes.

L'histoire ne nous a conservé aucun détail de la descente simultanée des Grecs dans les iles de Procida et d'Ischia. Tout ce que nous en savons, c'est qu'à-peu-près neuf cens ans avant l'ère Chrétienne on vit paroitre sur ces côtes une flotte montée par des guerriers Grecs. Ils venoient d'Eubée (aujourd'hui Négropont) ile de l'Archipel, et formoient deux corps d'armée, composés, l'un d'*Erétriens* sous le commandement d'Hyppocle, l'autre de *Chalcidiens*, sous Mégasthène. Dans ce tems-là, une quantité d'habitans des divers Etats de la Grèce, quittèrent leur patrie, soit à cause des guerres et des dissensions qui ne cessoient de la déchirer, soit par

des considérations d'intérêt et d'ambition, soit enfin par cette versatilité et cet amour de nouveautés, qui a tourmenté les hommes dans tous les ages. Aux yeux de ces aventuriers les rivages de l'Italie et surtout ceux de Naples devoient avoir un grand appas. Ils y retrouvoient leur beau ciel, la fertilité et jusqu'à la *physionomie* de leur terre natale, dont au surplùs ils n'étoient pas très-éloignés. L'histoire nous apprend, que les Chalcidiens, qui étoient Joniens ou originaires de l'Attique, formèrent de nombreuses Colonies en Sicile, où *Léontion*, *Naxos*, et d'autres villes leur dûrent leur fondation.

Il y a lieu de croire, que tandis qu'une partie de nos Eubéens débarquoit à Ischia et à Procida, le reste de l'expédition fut dirigé vers la côte voisine de la Terre-ferme, et qu'elle enleva peut-être dès-lors la ville de Cumes aux Tyrrhéniens. Il se pourroit aussi, que les Eubéens eussent borné d'abord leur entreprise aux deux iles, les regardant comme des points de ralliement et des postes avancés, d'où ils pouvoient aller faire des courses et reconnoitre les côtes de l'Etrurie. Par le même motif leur Colonie à Ischia se concentroit sur la partie orientale et septentrionale de l'ile, vis-à-vis du Continent, dans les lieux qu'occupent actuellement les Communes de *Casamice* et de *Lacco*. Cependant la bonne harmonie qui devoit régner entre des individus sortis de la même patrie, ne fut pas de longue durée: la Colonie fut en proie à des troubles intérieurs, dont nous ignorons la cause et les circonstances, mais qui, de manière ou de l'autre, déterminèrent les Chalcidiens à quitter l'ile. Ils allèrent rejoindre leurs compatriotes sur la côte continentale, tandis que les Erétriens restèrent seuls maitres de l'ile et la portèrent au plus haut dégré de prospérité. Partout et même bien des siècles après, on

parloit des grandes richesses que les Erétriens avoient ramassées à Ischia. Strabon suit la tradition, en nous racontant, qu'ils y avoient exploité des mines d'or: cet ancien Géographe avoit tort de prendre à la lettre ce qui n'étoit qu'une métaphore, pour donner une idée du gain que les Erétriens avoient fait par leur industrie. Mais au milieu de leur bien-être et de leurs progrès, ils furent foudroyés d'une explosion volcanique, qui dût être extrêmement forte, puisque même les habitans de la plage de Cumes et d'autres parties de la Terre-ferme, vis-à-vis de l'île d'Ischia, furent saisis de frayeur, au point d'abandonner leurs maisons, pour se réfugier dans l'intérieur de la Campanie. C'étoit l'éruption du *Rotaro*, que nous avons déja décrite en partie ailleurs. Dans l'emplacement occupé maintenant par cette colline, il y avoit alors une ville, la seule ou du moins la plus considérable, que les Eubéens eussent bâtie dans l'île. Cette ville fut engloutie dans l'abîme affreux, qui s'ouvrit à cette occasion, ou bien couverte par une grêle de pierres ardentes et d'autres substances vomies par le Volcan. La conséquence immédiate et naturelle de ce funeste phénomène fut la dispersion totale de la Colonie Eubéenne: les pauvres Erétriens allèrent s'établir, partie à Naples, ville d'origine Grècque, partie dans les autres cités Campaniennes, occupées déja par les Erétriens et les Chalcidiens. C'est vraisemblablement après avoir reçu ce renfort inattendu, que ces deux peuples Eubéens se trouvèrent en état d'augmenter la Colonie de Pouzzoles, et de s'emparer de Nole et d'autres villes alentour.

Les Grecs Eubéens ont laissé plusieurs souvenirs de leur séjour à l'ile d'Ischia. D'abord l'ancien nom d'*Aenaria* qui signifie abondante en vin, est grec et vient du mot *Oinos*, (vin) dont l'île produisoit

dès-lors une grande quantité. Ensuite le nom d'Ischia dérive aussi de la parole Grècque *Ischys*, qui dans cette langue veut dire *force*; et cette épithète fut donnée à l'ile, soit à cause de l'aspect imposant de son site, surtout du coté du Midi, soit à cause de la vigueur de sa végétation. En Pouille et en Calabre les terres fortes et riches s'appellent encore à-présent *Ische*, et *Isca di Cosenza*, *Isca di Satriano* en Calabre, sont des districts très-fertiles, de nature volcanique. Nous avons déja fait observer, que le nom Grec *Pythecusa*, changé par les Romains en *Pithecusae* au pluriel, étoit pris du mot *pythos*, grand vase de terre, dont la fabrication étoit dans tous les tems très-considérable à Ischia. On l'appelle *Ziro* en Italien, et les Grecs s'en servoient comme de tonneaux, pour y mettre le vin. Homère parle dans ses poëmes d'une ile *Arimé*. Il n'est pas bien certain, si sous ce nom il entendoit l'ile d'Ischia; mais c'est de ce père de la poësie, que Virgile, son digne imitateur, a emprunté ce nom, ou plutôt l'a changé, par une syllabe de plus, en celui d'*Inarimé*, qu' il donne dans son Enéide à l'ile d'Ischia. Les noms de plusieurs bourgades et d'autres endroits de cette ile proviennent également du Grec, comme nous aurons l'occasion de le démontrer dans la suite; pour le moment nous nous arrèterons à un objet peut-être plus digne d'attention.

Les Eubéens, originaires de l'Attique, rendoient un culte particulier à *Hercule*, et lui érigèrent un Temple et un Autel dans l'ile d'Ischia, et précisement à *Lacco*, sur le bord de la mer. C'est là qu' on en a déterré naguères les ruines précieuses, mais elles ont été toutes aliénées. Il n'y reste qu'une statue de ce Simulacre avec sa base, le tout en marbre blanc et haut de quatre pieds. De la ceinture en

bas, cette statue finit en *Terme* (ou *Herme*) et à n'en juger que par-là, elle seroit de la plus haute antiquité; car on sait, que *Dédale* a le premier séparé et formé les jambes des statues. Une autre preuve de l'ancienneté de celle-ci, seroit le genre de sa draperie, exactement conforme à celui des héros de l'Iliade Homérique. On reconnoit cependant Hercule à la peau de lion jetée sur l'épaule droite, par-dessus la draperie, et à la massue qu'il tient de la main gauche. Or ce ne fut qu'*après* la trentetroisième Olympiade, qu'on commençoit à représenter Hercule tout nud, avec la peau de lion et la massue pour toute armure: d'ailleurs celui qui a été trouvé à *Lacco* est barbu, tandis que les plus anciennes idoles et médailles Grècques, qu'on conserve dans les Musées, nous le montrent constamment sous la figure d'un jeune homme imberbe, ce qui doit faire présumer, que cette statue déterrée à Ischia, a été faite à-peu-près au tems de l'institution des Jeux Olympiques. Elle est bien travaillée, mais malheureusement aussi très-mutilée, et sert aujourd'hui de support au bénitier, dans la petite Eglise de *Lacco*, près du rivage de la mer.

Au reste il est notoire, que non seulement les anciens Eubéens et les Grecs en général, mais aussi les Italiens, c'est-à-dire les races sorties du mélange des Colons Grecs avec les aborigènes de la péninsule, étoient grands adorateurs d' Hercule. Il se pourroit donc, que les Tyrrhéniens eussent introduit les premiers cette idole et son culte à Ischia, et que les Eubéens, adonnés à ce même culte, l'eussent ensuite conservée.

Il est peu vraisemblable, que *tous* les Erétriens ayent quitté l'île à la fois, lorsque le feu volcanique éclata, et qu'aucun des fuyards n'y soit retourné, quand l'éruption eut cessé. Ce qui paroit plus in-

croyable encore, c'est que pendant quatre siècles entiers qui s'écoulèrent jusqu'à l'arrivée des Siracusains dans l'île, celle-ci n'ait pas été repeuplée; et néanmoins les anciens auteurs affirment unanimement, que les Siracusains aient trouvé l'île déserte. Loin de mettre en doute l'autorité de ces écrivains, noùs allons l'invoquer, pour nous expliquer l'entrée de ces nouveaux acteurs en scène.

A-peu-près 470 ans avant la Naissance de Jésus-Christ, les Grecs établis à Cumes, ayant eu à soutenir une lutte périlleuse contre les Tyrrhéniens qui dominoient la mer, demandèrent du secours à Hiéron Premier, Tyran de Siracuse. Il envoya une flotte, qui conjointement avec celle des Cuméens remporta une victoire brillante sur les Tyrrhéniens. Pindare chante cette victoire dans son premier hymne pythique, dédié à Hiéron. Les Siracusains, qui avoient si puissamment contribué à humilier l'ennemi commun, se déterminèrent à former un établissement à Ischia, soit pour observer de près les mouvemens des Tyrrhéniens, soit pour se prévaloir des autres avantages que cette ile offroit à un peuple entreprenant et maritime. Par les raisons indiquées dans la déscription générale de l'île, les Siracusains n'avoient à choisir qu'entre le rivage oriental et l'extrémité septentrionale. Mais comme le premier portoit encore trop visiblement l'empreinte de la dernière éruption destructive, il ne resta aux Siracusains qu'à se fixer sur les collines du *Lacco*, d'où ils étendirent leur établissement vers la plaine de *Foria*. Ils ne purent pas jouir long-tems de leur nouvelle acquisition. La Colonie fut frappée d'une calamité semblable à celle qu'avoient éprouvée jadis les Erétriens. Une nouvelle crise volcanique s'annonça par tous les symptomes qui en augmentent l'horreur: enfin la terre s'ouvrit au beau milieu de

l'établissement Siracusain, et il en sortit une telle quantité de lave fluide, que la face du pays en fut entièrement changée. Les explosions volcaniques, épouvantables partout, le sont encore d'avantage sur une petite ile. Un Volcan en activité et une mer orageuse, sont sans contredit les deux spectacles les plus grands et les plus imposans de la Nature. Qu'on se figure pour un moment l'homme placé sur une petite ile ébranlée dans ses fondemens, ayant derrière lui des torrens de feu, devant lui les flots soulevés par les bourrasques; et l'on conviendra aisement, que l'imagination la plus forte ne sauroit se défendre de la terreur qu'inspirent de tels phénomènes. Quelques uns des colons Siracusains, avoient peut-être vu d'assés loin une éruption du Mont Aetna; mais à Ischia, menacés de plus près, ils n'eurent pas le courage de braver le danger, et se trouvèrent bien heureux de pouvoir se sauver à bord de leurs vaisseaux, et de s'en retourner tout droit en Sicile. Vingt et trente ans après, d'autres flottes Siracusaines vinrent assaillir à plusieurs reprises les Tyrrhéniens dans ces parages, pour venger les pirateries que ceux-ci avoient commises sur les côtes de la Sicile. Les Siracusains firent des descentes en Corse, *Kyrnos*, et saccagèrent deux fois l'île d'Elbe, *Aethalia*, mais ils n'abordèrent plus à Ischia.

Les Siracusains, ou Grecs Siciliens ont laissé un monument assés intéressant à Ischia. Selon Strabon, l'éruption volcanique les avoit empèchés d'achever certains ouvrages de fortification, qu'ils avoient commencés peu de tems auparavant, mais dont cet historien ne nous a point indiqué l'emplacement.

Il a pourtant été retrouvé de nos jours, sur la peute orientale du promontoire appelé *Monte di Vi-*

co, au-de-là de *Lacco*, où l'on a découvert une grosse pierre de taille, d'environ dix pieds quarrés en tout sens, portant l'inscription suivante :

ΠΑΚΙΟϹ ΝΥΜΨΙΟϹ
ΜΑΙΟϹ ΠΑΚΥΛΛΟϹ
ΑΡΞΑΝΤΕϹ
ΤΟ ΤΟΙΧΙΟΝ
ΚΑΙ ΟΙ ϹΤΡΑ
ΤΙΩΤΑΙ

c'est à-dire : *Pacius Nympsius*, *Majus Pacyllus et les soldats*, *en commençant à ériger le fort*, *ont posé cette pierre.*

L'inscription couvre à peu-près quatre pieds quarrés de la face principale ; mais elle n'est pas bien profonde à cause de la dureté de la matière, qui est un morceau de basalte noir. Il paroit avoir été posé à la même place où on l'a trouvé, et où on peut le voir encore, appuyé contre la déclivité de la colline. Le fort devoit sans doute être construit un peu au-dessus, dans le voisinage de la Tour quarrée, que le Roi Alphonse d'Arragon a fait bâtir vers la moitié du quinzième siecle, probablement sur les ruines du Château des Siracusains. Au reste le terrain sur lequel ceux-ci avoient commencé à se fortifier et où ils avoient posé cette pierre avec son inscription, doit avoir subi de grands changemens, ainsi que toute la sommité du Mont de Vic, par l'action des élémens, particulièrement de la pluie.

Après le départ des Siracusains, l'ile d'Ischia demeura à l'abandon ; mais à mesure que le souvenir des dernières éruptions commença à être moins vif, il s'y forma une nouvelle population, attirée par la grande fertilité du sol. C'étoient pour la plupart des

Napolitains, qui restèrent soumis à leur ville natale, ancienne colonie Grècque, comme toutes les autres.

Tandis que celles-ci, éparses sur toutes les côtes de l'Italie méridionale, fondoient une quantité de petites Républiques, indépendantes les unes des autres, et souvent en guerre entre elles, il se forma dans le *Latium* un Etat militaire, dont la puissance, accrue par la résistance, que lui opposoient des voisins également belliqueux, devoit bientot les écraser tous, et finir par subjuguer non seulement l'Italie, mais le monde entier, tel qu'il étoit connu alors. Les Napolitains, par une conduite sage et surtout par le parti qu'ils prirent de refuser toute assistance aux ennemis de Rome, surent se concilier sa bienveillance, et en furent traités avec des égards particuliers. Néanmoins l'arrogance et l'ambition des Romains ne pouvoit manquer de donner lieu, d'un tems à l'autre, à des quérelles et même à de petites guerres, qui terminèrent toujours au désavantage des Napolitains. Dans une de ces agressions l'ile d'Ischia leur fut enlevée, et elle resta au pouvoir des Romains, jusqu'au tems où César Auguste rendit l'ile à ses premiers maitres, en l'échangeant contre celle de Capri, qui leur appartenoit encore. A compter de cette époque, Ischia suivit constamment les loix et partagea les destins de Naples; mais par la nature de sa situation, l'ile souffrit bien moins de la fureur des barbares, qui pendant des siècles ne cessèrent d'inonder et de ravager l'Italie toute entière. Du tems de la domination des Bizantins, des Lombards, des Sarrasins et des Normands, nos insulaires, d'ailleurs peu nombreux, surent se soustraire aux calamités qui affligoient la Campanie, par une conduite passive et une promte soumission au vainqueur. Par contre l'ile fut tourmentée, de tems à autre, par

des convulsions volcaniques et des éruptions, dont celle de l'année 1301 fut la plus considérable. Une nouvelle bouche s'ouvrit dans l'intérieur de l'île, à peu de distance du *Celso*, ou bourg d'Ischia, qui fut en partie enséveli sous la lave, ainsi qu'un vallon fertile avec toutes ses plantations et maisons de campagne. Nous nous en rapportons à ce que nous avons dit ailleurs de cette éruption, la dernière, mais non pas la moins désastreuse de celles que l'île a souffertes jusqu'à nos jours. Les habitans du bourg d'Ischia et une partie de la population du reste de l'île, cherchèrent encore cette fois leur salut dans la fuite, mais ils revinrent peu-à-peu, lorsque la première frayeur fut passée, et qu'ils en virent cesser la cause.

L'an 1442 Alphonse I d'Arragon, ayant réussi à unir le trône de Naples à celui de la Sicile, fit sortir tous les habitans mâles de la ville d'Ischia, et les remplaça par des Espagnols et des Catalans de son armée, auxquels il fit épouser les veuves et les filles des Ischiotes expulsés, dans la vue d'affermir son autorité en ce pays. Il augmenta considérablement les ouvrages du Château d'Ischia, et en fit une place d'armes réputée presque imprénable dans un age où l'art de la guerre n'avoit pas encore fait des progrès si rapides qu'aujourd'hui. Alphonse donna le commandement de ce Château et de l'île à sa chère Lucrèce d'Alagni, qui se fit substituer Jean Torrella. Celui-ci, après la mort d'Alphonse, s'obstina à ne pas vouloir reconnoitre l'autorité de Ferdinand I d'Arragon qui succéda au trône. Ce refus donna lieu à des scènes guerrières, dont l'île devint le théatre et la victime.

Lorsqu'en 1495 le Roi de France, Charles VIII s'empara de Naples, Ferdinand II avec le reste de son armée, se retira à Ischia. Il mourut en 1496

sans enfans, et le Royaume de Naples échut à son oncle Dom Frédéric, qui confia le gouvernement de l'île d'Ischia au Marquis *del Vasto*; mais n'ayant pas pu se défendre contre la force supérieure de Louis XIII Roi de France, qui faisoit revivre les droits de Charles VIII et des Angevins sur le sceptre de Naples, Frédéric envoya au Marquis Del Vasto l'ordre de capituler. Ce commandant n'en voulut rien faire, et sa soeur Constance eut aussi la hardiesse de résister aux attaques de l'armée Françoise. Cette fidélité héroique de la Maison d'Avalos étoit peut-être, en elle-même, digne d'éloges, mais elle couta cher aux Ischiotes, qui furent exposés à toutes les horreurs de la guerre.

Ce fut dans ce même siècle, si plein de vicissitudes pour l'île d'Ischia, que les Rois de Sicile, de la branche d'Arragon, formèrent à Ischia une Colonie de Siciliens, à laquelle on attribue l'introduction dans l'île, du Caroubier, du Figuier d'Inde, et de l'aloé ou agave.

Ischia a été long-tems sujette aux incursions des pirates Africains. Lorsque le Marquis *Del Vasto* dont nous venons de parler, commanda à Ischia, le Corsaire Ariadène Barberousse, irrité contre ce vaillant Capitaine, fit une descente du coté de *Foria*, et saccagea ce bourg, ainsi que *Panza*, *Barano*, et tout le territoire jusqu'aux portes du Château, emmenant quatre mille insulaires, qui furent vendus comme esclaves. Aujourd'hui l'île est parfaitement à l'abri de toute insulte de cette nature.

DE L'ÉTAT ACTUEL DE L'ILE: DE SES HABITANS, PRODUCTIONS etc.

Depuis près d'un siècle, l'île jouit d'une heureuse tranquillité, tant au dehors, que dans son inté-

rieur. Son repos n'a été que legèrement troublé ou interrompu par les dernières guerres. D'un autre coté les générations présentes de l'ile, sans avoir essuyé aucun des maux qui accompagnent les explosions volcaniques, en recueillent tous les avantages et les bienfaits, surtout ceux d'une grande fertilité du sol, et d'une abondance d'eaux thermo-minérales, qui attirent beaucoup de monde.

Aussi la population de l'ile n'a-t-elle fait que s'accroitre continuellement: elle monte dans ce moment à 22500 et selon d'autres à 24000 ames. Les deux tiers sont cultivateurs; la navigation occupe à-peu-près le quart des habitans; les autres sont artisans ou pêcheurs.

L'ile d'Ischia, avec celle de Procida, fait partie de la Province de Naples et dépend de la Capitale, pour ce qui concerne l'administration civile, les Cours de Justice etc. Elle est divisée en trois arrondissemens, dont chacun a son Juge de paix et son Syndic, et envoye un membre au Conseil de District, qui s'assemble à Pouzzoles. Le bourg ou la ville d'Ischia est le siège de l'Evéque, et passe pour être le chef-lieu de l'ile. Il n'y a point de Noblesse héréditaire. Plusieurs Ischiotes, particulièrement d'entre les habitans de la *città*, se vantent d'être descendus des Espagnols, qui y furent établis par Alphonse d'Arragon; mais le fait est, que les habitans actuels sortent tous de familles modernes de la Terre du Labour, les noms de famille, que portent les Ischiotes, étant généralement répandus dans cette partie du continent voisin.

Les grands propriétaires sont rares dans l'ile: à-peine en compteroit-on dix ou douze, qui ne fussent plus ou moins embarrassés si les vendanges étoient mauvaises ou si leurs vins ne trouvoient un promt débit. Presque tout le territoire de l'ile est

démembré en mille morceaux, qui forment autant de petits patrimoines sujets à de nouveaux partages. Cette facilité de diviser et de subdiviser les terres, est une des causes, et si l'on veut, aussi une des conséquences de l'accroissement de la population. En outre le défrichement des terres fait des progrès rapides: chaque jour on arrache aux Volcans éteints quelque portion de leur ancien domaine; envain les laves présentent-elles une surface dure, aride et raboteuse; la patience, la persévérance du cultivateur Ischiote sait vaincre toutes les difficultés. Il érige son humble demeure au milieu des pointes et des rochers, qui lui fournissent tous les matériaux nécessaires à la bâtisse: il mine les laves et les fait sauter; il introduit dans les cavités une poignée de terre, et au bout d'un an l'on est étonné de voir se balancer de legers ceps de vigne au-dessus de ces masses noires et stériles. Les défrichemens étendus et progressifs peuvent être le signe d'une population croissante; mais ils n'indiquent pas toujours une augmentation des richesses d'un pays. Dans l'île d'Ischia, par exemple, on cherche à avoir des terres neuves, parceque les anciennes commencent à rendre moins et à demander du repos, tandis que les besoins des habitans continuent à être les mêmes, et augmentent encore à proportion de l'accroissement de la population.

En tout pays le vigneron est plus pauvre, mais plus gai et plus enjoué que le simple paysan: l'Ischiote ne dément pas ce premier caractère. Il est aussi vif que le Procidain; mais la diversité du site et de la manière de vivre, a donné à l'habitant d'Ischia une nuance particulière, qui le distingue de ses voisins. Parmi les gens de campagne, qui forment la grande masse de la population d'Ischia, on trouve encore beaucoup de bonne foi: les gens de mert é

les marchands de vin sont plus rusés, et ne le cèdent, sous ce rapport, ni aux Procidains, ni aux habitans de la Terre-ferme. Au demeurant, l'Ischiote est d'un bon naturel, bruyant, emporté, mais sans fiel. Dans les querelles entre eux, ces insulaires en viennent rarement aux voies de fait. La fougue de l'Ischiote s'évapore en cris et en grimaces. Il aime le fracas et il en porte jusque dans ses amusemens. Point de fête d'église ou d'autre solemnité sans feu d'artifice, sans décharge de petits mortiers, qui sont véritablement des *boëtes de rejouissance* pour lui. Le Napolitain en général, ne peut se rassasier de cette sorte de divertissement, et s'il est passionné pour la chasse, c'est que les coups de fusil flattent son oreille. Le son du *tambour de basque* a un charme également irrésistible pour celle du sexe : il est toujours accompagné d'une voix féminine, et cette musique suffit pour mettre tous les pieds en mouvement. Il ne danse ordinairement que deux personnes à la fois, qui sont souvent du même sexe. La *Tarantella* est la danse nationale; et le peuple en général la danse avec beaucoup de grace et de variété. A Ischia et sur le Continent on ne voit pas rarement des femmes, qui, emportées par des élans de joie, de chagrin ou de colère, se mettent à danser seules, et sans accompagnement, tournant à la ronde, et en même-tems autour d'elles-mêmes, comme si c'étoit malgré elles, les bras en l'air et chantant à tue-tête, le tout pour donner l'essor à des mouvemens trop vifs de leur ame.

Dans les pays septentrionaux, le peuple, continuellement en lutte contre les élémens, a les membres moins souples, le sang moins bouillant que l'habitant du Midi de l'Europe et surtout l'Italien. Le corps de l'Ultramontain est par conséquent moins facile à émouvoir et à se livrer aux impulsions de

l'ame. En Italie chaque mouvement est un langage; aisement interprèté par les habitans du pays: ils se parlent du bout des doigts; en un mot ils sont, sans qu'ils s'en doutent, des Pantomimes outrés.

L'Ischiote est assés bien-fait, robuste et agile: il a, en général, des traits marqués, animés et souvent nobles. Les hommes ont le teint basané: les femmes sont pour la plupart brunettes, on rencontre cependant aussi des blondines d'un beau coloris. Par une mauvaise coutume, les femmes de l'ile cachent de beaux cheveux sous des mouchoirs, qu'elles n'ôtent presque jamais, et il faut dire que la propreté n'est pas une de leurs qualités prééminentes. Elles ne portent pas le surtout à la Procidaine: le voile est ce qui constitue la pièce distinctive de la parure des femmes d'Ischia. C'est un morceau de toile de lin claire, empésée et pliée comme une pièce de linon, qu'elles portent sur la tête de façon qu'un seul bout frangé en tombe par derrière sur les épaules. Si ce costume n'est point pittoresque, il a dumoins le mérite de l'économie, car les femmes d'Ischia font leurs voiles elles-mèmes, et comme elles ne les mettent que pour aller à la Messe, elles ne les usent pas facilement.

En général elles sont assés industrieuses. Indépendamment des soins du ménage, elles s'occupent à filer du lin et du chanvre, que des spéculateurs du pays et de la Capitale distribuent en quantité parmi les classes les moins aisées. Le prix, qu'elles en retirent, est bien misérable, et cependant il est d'un grand secours pour le soutien de leurs familles. Les femmes qui ont de quoi acheter les matières premières, filent et tissent pour leur propre compte: elles s'en trouvent infiniment mieux, et les toiles de l'ile se vendent couramment à Naples et jusqu'en Sardai-

gne. Les familles plus riches font et filent un peu de soye et de coton pour leur usage.

La *Soye* d'Ischia, sans être aussi fine que celle des environs de la Capitale, est supérieure aux soyes de Calabre. Le peu qu'on en fait, ne va pas dans le commerce : il est, ainsi que le coton, entièrement consommé dans le pays ; quoique ce dernier (*gossypium herbaceum*) soit plus beau que celui que fournissent les environs de la *Torre dell'Annunziata*. Il est donc à regretter, qu'il n'y ait pas dans l'ile une plus grande étendue de terrain propre à la cultivation du coton, ce qu'on en recueille actuellement ne suffisant pas aux besoins ni à la petite industrie des habitans.

Les femmes de *Foria* font une espèce de petits tapis, dont le fond est un gros fil de chanvre, entrelacé de rognures et de lisières de drap de toutes les couleurs, mais disposées avec une certaine symétrie. Il ne faut que voir les métiers dont ces femmes se servent, pour se faire une idée de l'art du tisserand dans toute sa simplicité originaire. A *Barano*, et en quelques autres lieux de l'intérieur et du Midi de l'ile, on fait de jolis ouvrages en paille, des chapeaux legers, des paniers très-fins, des corbeilles élégantes etc. que les mariniers de l'ile vont ensuite colporter à Naples.

Nous avons déja parlé de la *terraille*, qui forme une des branches principales de l'industrie de l'ile : nous y reviendrons en visitant Casamice, où elle est exclusivement en activité.

Le terrain de l'ile d'Ischia n'est pas de nature à produire beaucoup de plantes potagères, de légumes et de bled: on importe seulement de ce dernier près de quatrevingt mille *Tumoli* par an. La consommation du pain y est immense ; car les Ischiotes ne

mangent point de *Pollenta*, ou gateaux de maïs, dont se nourrissent les paysans de la Campanie. En général nous avons remarqué, que dans les pays de l'Europe qui ne produisent pas assés de froment pour l'usage de leurs habitans, ceux-ci sont friands de pain, et ne se contentent pas même du médiocre en ce genre.

On conçoit que les Ischiotes savent fort bien profiter des avantages que la situation de leur ile présente pour la pêche. Celle du *Thon* forme une Régale, et les deux *Thonaires* du *Bourg d'Ischia* et de *Lacco*, affermés ensemble, valent au Fisc un revenu net de trois mille Ducats chacun, par an. Les premiers fraix d'établissement d'un thonaire ne sont guère moins de cinq à six mille Ducats de Naples, et malgré cela l' entrepreneur, pour peu qu'il connoisse la manière de l'administrer, peut compter sur un bénéfice de quelques milliers de piastres, que doit lui rapporter chaque thonaire, une année daus l'autre. Qu'on juge par-là de la quantité immense de poisson, qui se prend dans ces combrières, pendant les six ou huit mois qu'elles restent en mer. Les *Torresi* (gens de la Tour du Grec) passent pour avoir le plus d'expérience et de dextérité dans cette espèce d'industrie. La pêche de l'*Espadon* (*pesce spada*) n'est pas moins intéressante. Ce poisson est aussi gros que le Thon, et vient de même en été. Un marinier se place sur un rocher ou bien au haut du mât, pour guetter l'espadon, qui passe par petites troupes. Au signal convenu les canots s'en approchent tout doucement, et les pêcheurs, arrivés à la portée du trait, lancent leurs harpons et tachent de tirer la proie à eux, ce qui souvent n'est pas facile, à cause de la petitesse de leurs barques. La chair de l'espadon est préférable à celle du thon, et on la mange fraiche; mais celle du

Requin (*pesce cane*) ne vaut rien. Ce monstre, bien plus formidable que ceux dont nous venons de parler, ne fréquente pas beaucoup ces côtes. Il y échoue quelquefois à la suite d'une tempête. L'espadon lui fait une guerre acharnée, se servant contre lui de l'épée, dont la nature a armé sa lèvre supérieure et qui a souvent quatre à cinq pieds de longueur. Il est arrivé, que l'espadon étant aux prises avec son ennemi, lui a passé son arme au-travers du corps, et ne pouvant plus l'en retirer, a dû le suivre : un insulaire digne de foi, nous a raconté, qu'une fois les deux adversaires, unis malgré eux de cette manière, ont été jetés ensemble sur le rivage. Le *Marsouin* (*delfino*) est beaucoup plus paisible et n'a absolument rien à craindre de la part des pêcheurs, puisque sa chair n'est pas bonne à manger, et que d'ailleurs ils croient, que le thon aime à se mettre à la queue du marsouin, et que c'est celui-ci qui fait tomber le thon dans le piège. Aussi, quand il se trouve quelque marsouin dans le thonaire, ne manque-t-on pas de le laisser échapper. Il est à-peu-près de la grosseur du thon, mais sa tête est d'une grandeur démesurée. Nous aurons encore quelque chose à dire du marsouin, en allant d'Ischia à Capri.

On conçoit bien que le pêcheur n'aime pas voir entrer le requin et l'espadon dans la combrière, où ils ne font que du dégat. A la vérité ce n'est rien en comparaison de celui qu'y cause le *Cachelot*, espèce de baleine qu'on rencontre, mais plus rarement, dans ces parages, voyageant par couple, mâle et femelle. Malheur au propriétaire de la *Tonnara*, si par hazard le cachelot donne dedans ! Se sentant alors embrouillé et gêné dans ses mouvemens, il brise et déchire tout l'attirail ; il en entraine les tristes restes et porte au loin ses trophées.

Les pêcheurs se donnent bien de garde de faire la chasse au cachelot; au contraire s'ils voyent approcher cet hôte dangereux, qu'ils reconnoissent de loin à ses deux *jets d'eau*, ils font autant de bruit qu'ils peuvent, pour avertir le poisson, qui communément ne laisse pas d'en profiter et de changer de route.

La mer, le long des côtes méridionales de l'ile, contient du *corail*, mais en petite quantité. D'ailleurs les Ischiotes n'aiment pas cette pêche, encore moins vont-ils s'en occuper hors de leur île, comme font les Procidains.

On peut compter qu'ils y a à Ischia plusieurs centaines de pauvres pêcheurs, qui ne possèdent au monde qu'une petite habitation sur le rivage, une nacelle et leurs filets. Ils passent la plupart des journées et même des nuits entières sur mer, et prennent des homards (*ragostu*) et des crabes (*grancio*, *gambaro*) dans leurs nasses; des sardines (*alice*, *sarda*) des rougets (*triglia*) des morues (*merluzzo*) dans leurs filets; des murènes, des polypes, des calemares (*calamaro*) ou sèches (*sepia*) à la ligne; enfin ils font le plongeon pour attraper l'oursin (*echynus*, *ancino*), ou des moules, des patelles, des testacées de toutes les formes. La plus grande partie du poisson qu'ils prennent, s'expédie de suite pour Naples, ensorte qu'il est assés difficile de s'en procurer de bon à Ischia, ou pour l'avoir, il faut le payer au prix et selon le cours du marché de la Capitale.

D'un autre coté l'ile reçoit de Naples de fortes quantités de poisson salé de pêche Américaine, Danoise et Angloise, ainsi que des anchois, et des anguilles en saumure etc. Le Royaume de Naples est un des pays de l'Europe, où peut-être il se consume comparativement le plus de salaisons, par

exemple de la morue, du hareng soret, des sardines Angloises, non seulement dans le carème, mais même pendant toute l'année.

L'ile d'Ischia n'a point de bétail de sa propre race: ce qu'il en faut pour l'engraisser, on l'achète sur la Terre-ferme, et on le met ensuite au pacage dans la partie supérieure de l'ile. Le paturage n'y est pas très-abondant, mais excellent; de manière que peu de semaines suffisent pour donner à la viande des bètes à corne une saveur, qu'elle n'a point sur le continent. Il n'y a pas beaucoup de brebis dans l'ile, et nous avons été étonnés d'y trouver aussi peu de chèvres; les unes et les autres y sont d'une petitesse remarquable. On devroit croire que l'ile, contenant tant de lieux escarpés et pierreux, tapissés d'arbriseaux et de plantes aromatiques, pourroit nourrir dix fois plus de chèvres qu'elle n'en possède actuellement. L'animal qu'on rencontre le plus, c'est le cochon de la race noire, qu'on appelle *Tonquin*, et qui est d'une grande utilité aux Ischiotes, tant par son excellente viande, qui ressemble à du veau, qu'à cause du saindoux, qui à Ischia comme à Naples, tient lieu du beurre frais et fondu, même pour la pâtisserie. Le Napolitain ne connoit presque pas le beurre, et n'aime pas à en faire usage.

Nous avons fait observer, que les habitans d'Ischia sont obligés d'aller acheter sur Terre-ferme le pain, la viande, les salaisons et une infinité d'autres articles, sans parler de ceux de luxe, des habillemens etc. Pour faire face à toutes ces dépenses, et pour remettre la balance du commerce en équilibre, les Ischiotes, indépendamment du revenu de leurs bains et eaux minérales, du produit de la pêche, de celui des glaisières et de quelque autre branche d'industrie peu importante, n'ont que leurs

fruits et leur *vin*. Celui-ci est la ressource principale de l'ile, la production la plus analogue à son sol et à son exposition. L'ile d'Ischia n'est proprement qu'*un* vaste vignoble : seulement dans les parties les plus basses et dans les creux moins exposés au soleil, où le cep ne profite pas, on voit quelques vergers, quelques petits jardins potagers ; mais ils sont peu considérables, et les meilleurs fruits, à l'exception des citrons et des oranges, proviennent encore des vignes, qui sont garnies de figuiers, de poiriers et d'autres arbres dont nous parlerons dans la suite.

Dans le vaste bassin de *Campagnano* et à *Piéo*, le cep de vigne grimpe librement sur les peupliers les plus hauts, tout comme dans la *Terre du Labour*; mais dans le reste de l'ile on réprime la vigueur du pampre et on le réduit à l'échalas, avec la différence seulement, que dans les vignes basses on laisse monter le cep d'avantage et qu'on le tient plus bas à mesure de l'élévation du terrain. Sur les coteaux qui donnent le meilleur vin, les échalas servent seulement d'appui à une ou deux traverses, autour desquelles les pampres s'entortillent, s'avancent horizontalement à droite et à gauche, et forment des treilles et des berceaux à mi-hauteur d'homme, de sorte que toute la vigne, vue d'en-haut, semble être faite à réseau. Chaque vigne est entourée de murailles élevées à sec, sans mortier, et la plupart des vignes situées sur la déclivité des collines, se composent d'une suite de terrasses plus ou moins étroites, murées par-devant, et élevées par dégrés les unes sur les autres. Dans les petits sentiers qui conduisent à ces vignes fermées, l'étranger peut errer des heures entières, comme dans un labyrinthe, entre deux murs, qui l'empêchent de s'orienter.

Le raisin noir n'est qu'en petite quantité en comparaison du raisin blanc. Anciennement on le mettoit pèle-mèle au pressoir, ce qui faisoit un vin clairet peu estimé; mais à-présent on sépare non seulement le raisin blanc d'avec le noir, mais aussi le précoce et le pourri d'avec le plus parfait, laissant ce dernier se flétrir un peu soit sur le cep, soit après l'avoir recueilli. De cette manière on fait des vins de deux couleurs distinctes, et de plusieurs qualites. Ce raffinement date de l'époque, où le soi-disant *Système continental* prévalut à Naples comme en beaucoup d'autres-Etats. La rareté du sucre et la nécessité d'y suppléer par d'autres substances moins chères, donna lieu à l'introduction du *syrop de raisin*, et bientôt l'ile d'Ischia en fournit abondamment à l'usage des hopitaux et du Public de la Capitale. Or comme le raisin blanc étoit le plus propre à la confection du syrop, nos insulaires apprirent à séparer chaque couleur, et à donner plus d'attention à toute la besogne des vendanges. Cette amélioration une fois généralement adoptée, s'est convertie en usage, et l'intérèt des Ischiotes mèmes ne leur a plus permis de s'en départir après les changemens politiques, qui ont rendu le syrop de raisin tout-à-fait superflu; car les vins de l'ile se vendent maintenant avec beaucoup plus de facilité qu'auparavant. Pour les vendanges on se sert de cuvettes dans lesquelles on transporte le raisin; quant aux cuves, on sait s'en passer. Le raisin se foule dans des réservoirs de maçonnerie, peu hauts mais larges, et enduits de l'excellent ciment dont l'ile fournit les matériaux. On a la coutume d'accumuler le raisin de toute une journée de récolte, et de fouler tout ensemble sur le soir. Le même réservoir qui a servi à cette opération, tient aussi lieu de pressoir; après qu'on y laissé cuver le vin.

L'arbre du pressoir est sans écroue: on introduit l'un des bouts de cet arbre dans le trou pratiqué dans la muraille d'un des cotés du pressoir, et en suspendant de grosses pierres à l'autre bout, on parvient à presser le raisin presqu'aussi bien que par le moyen des machines plus compliquées qui sont en usage au-de-là des Alpes. Après la seconde presse on mèle tout le mout, y compris la mère-goutte, et on l'entonne, pour achever la fermentation. Ensuite on verse de l'eau sur le marc, qui reste au pressoir, et ce qui en découle, est le *petit-vin*, dont on abreuve les journaliers. Ils peuvent en boire tant qu'ils veulent, et ils sont au surplus bien payés, mais mal nourris, ne recevant du propriétaire que du pain et un peu de poisson salé. Il y a dans l'ile assés de gens qui travaillent à la tâche, pour qu'on n'ait pas besoin d'en faire venir du Continent: même les femmes s'y prètent, particulièrement au tems des vendanges. Aujourd'hui l'on ne fait que peu de clairet, et seulement dans les endroits où la médiocrité du crû ne compenseroit pas la peine du triage. Le vin rouge est aussi en petite quantité; mais il a beaucoup de force et de couleur: aussi les cabaretiers de Naples l'employent-ils à corriger le vin de la Terre-ferme, lorsque celui-ci commence à se gater. On fait à Ischia un peu de malvoisie et de vin doux. Ce dernier, connu sous le nom de *vino lambiccato*, sert également à donner de la qualité à d'autres vins. On le prépare en faisant filtrer du jus de raisin blanc, choisi, par une dizaine de manches de feutre, suspendues les unes sur les autres. En dégouttant de la manche la plus basse, le vin est parfaitement clair, et on le conserve sans le faire fermenter.

Les trois quarts des vins que l'ile d'Ischia produit, sont blancs, secs, plus ou moins généreux,

mais non pas de bonne garde. Tout ce qui s'en fait, doit être bû de suite, et le propriétaire le conserve rarement plus d'une année : aussi trouve-t-on difficilement dans l'ile du vin de deux ou trois ans : ce résultat nécessaire de la crainte où l'on est de perdre son vin, fait beaucoup de tort au cultivateur. Autrefois on destilloit beaucoup d'Eau-de-vie à Ischia ; mais à-présent il n'existe plus dans l'ile que quelques alembics, qui servent à bruler les vins tournés. Gènes et Rome offroient autrefois le débouché le plus sûr et le plus considérable aux vins de l'ile; mais l'exportation pour ces Etats se réduit aujourd'hui à peu de chose, par suite de l'augmentation des droits d'entrée sur le vin d'Ischia, qui y ont été doublés et triplés. D'un autre coté ces vins ne sont pas beaucoup recherchés au Nord de l'Europe, parce qu'ils ne supportent pas bien le long trajet par mer, et le pauvre propriétaire dépend presqu'entièrement de la Capitale du Royaume de Naples, pour le débit de son vin. On compte que l'ile en produit trente mille bottes de six cens bouteilles chaque, année commune. Quelques habitans du pays nous ont dit, que la recolte annuelle du vin s'élevoit à cinquante mille pipes, mais nos observations nous portent à croire que c'est une erreur. Nous nous tiendrons donc à la première donnée, et en calculant la botte, une qualité dans l'autre, à raison de dix Ducats, nous trouverons, que le seul article du vin donne à l'ile un revenu de 300000 Ducats Napol. Ce prix ne laisse au propriétaire qu'un très-petit bénéfice, lorsqu'il en déduit ce que lui coutent les labours, les échalas, les traverses et surtout les rouettes. Il faut de ces dernières une immense quantité pour lier la vigne, et les oseraies de l'ile n'y suffisent pas à beaucoup près. L'Ultramontain, accoutumé à ne voir dans son pays les osiers

que dans les lieux bas et humides, ou bien le long des eaux courantes et stagnantes, est étonné de trouver à Ischia des plantations bien étendues d'osiers, particulièrement dans la région supérieure de l'Epomée, où ils sont quelquefois des mois entiers sans une goutte d'eau, n'étant arrosés que lorsqu'il pleut. D'ailleurs l'eau qui tombe du ciel, ne s'arrête pas sur un plan incliné, et il n'y reste d'humidité que ce qu'un terrain argileux en peut absorber.

Les échalas et les traverses sont de chataignier, et on va les prendre à grands fraix à *Castellammare* et *Vico*, l'île n'en fournissant que peu. Par une économie mal entendue, l'on se sert quelquefois de roseaux pour échalasser les vignes; mais cette espèce d'échalas n'est pas d'une durée égale à ceux de chataignier : d'ailleurs l'île ne produit pas la dizième partie de ce qu'il lui faut chaque année de ces roseaux. On les appelle aussi *Cannes de Jardin* (*arundo donax*) elles sont très-fortes et on en fait des quenouilles à la main, des dévidoirs, des rocqs de tisserand, des verges et d'autres ustensiles de pêcheur. Cette plante est de plus d'une année, et en la coupant au-dessus de la racine, elle fait une nouvelle cepée. Elle aime le voisinage de la mer, mais non le terrain marécageux : les exhalaisons de la mer paroissent suffir à sa bonne végétation; nous avons souvent vu ces roseaux croitre très-bien sur des côtes arides et à une certaine élevation au-dessus du niveau de la mer.

Le doux climat de Naples garantit le cep de vigne d'une infinité d'accidens auxquels il est sujet dans les pays situés au-de-là des Alpes; mais à Ischia, sur cette ile haute et exposée à tous les vents, le *Libeccio* impétueux, le Siroc brulant, font souvent du mal aux vignes. La grêle y cause aussi bien plus de dommage, que sur le Continent

voisin. C'est comme si le Pic de l'Epomée attiroit les nuages orageux. Il est sûr que nullepart nous n'avons vû éclater la tempête avec tant de fureur, ni entendu gronder le tonnerre d'une manière aussi effrayânte qu'à Ischia.

Parmi les fruits que produit l'île, les *Figues* méritent la première place : Elles sont d'un gout exquis, et l'aliment prèsqu'exclusif des classes pauvres pendant plusieurs mois de l'année. Celles qu'on ne mange pas quand elles sont fraiches, se font sécher pour l'hiver, mais il ne s'en exporte point. De tous les arbres fruitiers, le figuier est le plus productif. Une partie des fruits du même arbre murit en été, et le reste en automne et souvent plus tard encore. Les premières figues, c'est-à-dire celles des mois de Juillet et d'Août, sont plus grosses mais moins sucrées et moins substantielles que celles qu'on cueille plus tard. Tandis que les premières figues murissent sur l'arbre, d'autres poussent encore, et ainsi de suite jusqu'à la mi-Novembre, même jusqu'à Noël, enfin aussi long-tems que la saison permet à ce fruit de parvenir à sa maturité. On sait, que le sexe du dattier est séparé de manière qu'un arbre ne produit que des fleurs mâles, et un autre ne porte que des femelles. Le *Maure*, le *Bédouin* est parfois obligé à porter d'assés loin la poussière prolifique d'un dattier mâle pour féconder un verger entier d'arbres femelles, qui sans cela ne donneroient point de fruits. Il en est à-peu-près de même des figues; avec la distinction que celles-ci fleurissent en elles-mêmes, c'est-à-dire, que le fruit vert renferme les fleurs. Il y a à Ischia comme dans tout le Royaume de Naples, une espèce de figuier, qui dès l'hiver se couvre de fruits : ceux-ci restent petits, verts et coriaces; ils ne servent qu'à l'usage que nous allons indiquer. Au printems le paysan Na-

politain cueille ces figues vertes, qu'il appelle *profichi*; il les perce et les enfile sur des cordons de paille, dont il joint ensuite les deux bouts. Ces guirlandes, il les jette au hazard sur ses figuiers, pour avoir du fruit en abondance. Il connoit le résultat, mais il ignore la cause, qui cependant est toute simple : de certains petits insectes vont chercher leur nourriture dans les figues enfilées et jetées sur les arbres; alors, sans s'en douter, ils chargent le poil dont ils sont revêtus, du *pollen*, ou de la poussière prolifique de ces *profichi*, et la portent sur tous les arbres du verger déja couverts de petites figues vertes, qui n'attendent que cela pour s'enfler et se remplir de suc.

A Ischia chaque famille un peu aisée fait sa provision de figues sèches pour l'hiver. Les meilleures sont les *Chioppe* (*doppie*) ou figues doubles : on choisit ce qu'il y a de plus parfait parmi les figues fraiches et on les fend de manière que les deux moitiés tiennent encore ensemble par la tète. Sur chaque figue ouverte on en applique une autre pareillement fendue, qu'on met ainsi à sécher. Les deux figues, conglutinées par le suc, n'en font qu'une seule, mais double, plate, et alongée. Souvent on y met des graines de fenouil, pour en rehausser la saveur. Après les *Chioppe* d'Ischia, celles de Sorrente sont les meilleures que nous ayons goutées en Italie. En les voyant pour la première fois, nous fumes sur-le-champ éclairés sur une épithète, que Horace, dans une de ses Satyres, donne à ce fruit. Il y fait dire à l'honnète Ofellus, dénombrant les mets simples dont il régaloit ses voisins :

. . . . *non piscibus urbe petitis*
sed pullo atque haedo; *tum pensilis uva secundas*
et nux ornabat mensas, *cum* duplice *ficu*.

» Je n'envoyois pas quérir du poisson à la ville.
» Un poulet, un cabri suffisoient à notre repas; et
» pour le désert, nous eumes des grappes de raisin,
» des noix, des figues *doubles* «. Le bon-paysan Ofellus servoit des figues doubles, parcequ'elles étoient les meilleures, qu'il put offrir à ses hôtes. C'étoient bien des figues à la Sorrentine, à l'Ischiote; et c'est là de ces petites particularités, qui échappent à la perspicacité de quiconque, en lisant les anciens auteurs, n'a pas pu visiter les contrées dans lesquelles ils vécurent, et qui conservent toujours quelque chose des usages antiques.

Les *Agrumi*, c'est-à-dire, les citronniers et les orangers sont en petite quantité à Ischia, mais le fruit en est marqué au même coin de perfection que portent toutes les productions de l'île. Cette espèce d'arbres y est assez grèle et petite en comparaison de ce qu'on en voit à Sorrente. Il en est de même des autres arbres fruitiers, des ceps de vigne, enfin de toutes les plantes de l'île. La végétation en général y est prompte, vive et délicate: il ne peut en être différemment, d'après ce que nous avons fait observer ailleurs sur la nature du terrain de l'île. Mais pour en revenir aux oranges, il faut dire, que celles qu'on recueille dans les jardins de la Capitale et de ses environs, sont très-inférieures aux oranges de Sorrente, et que les citrons même ne viennent bien à Naples que dans les endroits parfaitement abrités, surtout dans les grandes *latomies*, ou anciennes carrières, dont le fond, souvent à cinquante pieds au-dessous du niveau du terrain d'alentour, est accessible au soleil, mais non pas au souffle des vents. Les *agrumi*, en général, sont peu sensibles au froid, et en effet leurs fruits murissent au coeur de l'hiver; mais le vent leur est extrêmement contraire. Par cette raison les citronniers et les

orangers viennent bien mieux en masse, qu'isolés. Distinguons toutefois entre oranges douces et amères. Les premières, qu'on appelle à Naples *Portogalli*, sont bien plus agréables que les secondes, connues dans ce pays sous le nom de *Cetrangoli* ou *Arancj*. Celles-ci proviennent d'une espèce d'arbre sauvage, qui dans le Royaume de Naples croit facilement partout, et qui, seul ou en grouppes, brave les injures du tems et la violence des vents. On le rencontre souvent dans la campagne ou près des habitations des paysans. Quant aux *Portogalli*, les meilleures viennent d'arbres greffés ou inoculés. Le limonier, ou l'arbre qui porte les limons de Valence (*valenziana*, *limone di pane*) et même le citronnier ordinaire, sont assés rares à Ischia; mais on y trouve, dans quelques creux qui sont à l'abri des vents, et dans quelques jardins entourés de hautes murailles, des plantations de *Citronniers d'Espagne*. Les fruits, appelés *Limoncelle*, sont petits mais aromatiques et pleins de jus, l'écorce n'en étant pas plus épaisse qu'une feuille de parchemin. On les cueille en Novembre et Décembre, toutes vertes encore, car on a trouvé qu'ils se conservent mieux et donnent plus de jus que si on les laissoit parvenir sur l'arbre au point de maturité. On exporte chaque hiver une cinquantaine de caisses de *Limoncelle* et autant de tonneaux de *jus de citron*, qui est beaucoup plus fort que celui que fournit la Sicile. Les *arancj*, ou oranges amères, dont il y aussi quelques plantations dans l'ile d'Ischia, trouvent un débit constant à Naples, où il s'en consomme beaucoup en glaces et en confitures.

Les *grenades* d'Ischia ne sont guère moins bonnes en leur genre. C'est un beau fruit et on est souvent surpris d'en voir plusieurs pommes, chacune grosse comme les deux poings, suspendues à une branche

très-mince qui plie sous le poid. Le grenadier est un arbre bien petit, ressemblant plutôt à un arbrisseau.

Il n'y a que peu de pommiers dans l'ile : à l'exception de quelques endroits très-circonscrits, le terrain n'y est pas favorable à cette espèce d'arbre ; le poirier au contraire y vient à merveille. Aussi l'ile abonde-t-elle en poires de plusieurs sortes, parmi lesquelles il y en a une ou deux vraiment délicieuses et supérieures à tout ce que le Continent voisin peut offrir en ce genre. Il en est de même des pêches, des abricots, des prunes, des cerises etc.

Un arbre assés rare, et qu'on rencontre cependant par ci par là dans l'ile, est l'*azerolier* (*crataegus oxiacantha*). Il y en a de deux sortes, portant de petits fruits jaunes ou rouges, qui ont un os comme la nefle ; mais l'azerole se mange fraiche, elle a un gout aigrelet, et très-agréable. Le *sorbier*, bel arbre, orne les avenues des maisons rurales.

L'arbousier (*arbutus unedo*) croit spontanément sur les montagnes qui entourent la Campanie, particulièrement sur celles de Castellammare ; mais on le plante aussi quelquefois près des habitations ou dans les champs. Il gagne par la cultivation, et arrive souvent à la hauteur d'un gros poirier. Le feuillage de l'arbousier ressemble assés à celui du laurier, aussi en ce qu'il ne tombe point en hiver. Le fruit, qu'on appelle à Naples *sorbo peloso*, et *corbezzolo*, croit par petites grappes, et passe, en murissant, par toutes les nuances de verd, de jaune et d'orange jusqu'à la plus belle écarlate. Son intérieur reste jaune. A cela près il est comme une grosse fraise, dont il a aussi les pointes ; mais ce ne sont pas comme aux fraises, de petites graines à la superficie, l'arbouse renfermant des os semblables à ceux du fruit de l'aubépine. L'arbre se trouve, et sauvage

et planté, en plusieurs endroits de l'ile d'Ischia; mais on ne fait pas grand cas du fruit, et ce ne sont que les gens pauvres qui le mangent.

Le *chataignier* profite extrèmement bien dans un terrein tout composé de matières volcaniques. Par toute l'ile d'Ischia on rencontre de jeunes taillis de chataignier, et de petits grouppes d'arbres plus fournis, surtout à mi-côte et au haut des montagnes. La déclivité orientale de l'Epomée est couverte de bois de chataignier, mais à la réserve de quelques arbres, qu'on laisse croitre pour en avoir des fruits, tout le reste est divisé en coupes, qui s'exploitent de huit ans en huit ans, car c'est le tems qu'il faut à la cepée pour atteindre la grosseur nécessaire.

On a souvent demandé, pourquoi les Ischiotes ne s'appliquoient pas d'avantage à la culture de l'*olivier?* L'arbre est déja introduit dans l'ile: les habitans un peu aisés aiment à en avoir quelques uns autour de leurs maisons, pour en recueillir ce qu'il leur faut pour l'usage de la cuisine et de la table. Au surplus il y a dans deux ou trois endroits de l'ile de petits *oliveti*, qui donnent un résultat favorable et prouvent au moins la possibilité de faire à Ischia une huile excellente, comparable à celle de Capri et de Sorrente. Ce bon exemple paroit cependant avoir été perdu jusqu'à-présent pour les Ischiotes, tout persuadés qu'ils sont de la nécessité de s'ouvrir de nouvelles ressources, puisque celle sur laquelle ils étoient accoutumés à compter le plus, est devenue si précaire et insuffisante. Si malgré cela ils tardent encore à tirer parti d'une branche d'industrie déja établie en quelque sorte parmi eux, il faut supposer qu'ils aient à alléguer quelque raison, bonne ou mauvaise. Cette raison subsiste, et nous allons l'expliquer. D'abord l'olivier paroit se plaire le mieux, nous ne dirons pas dans

les terres pierreuses, mais dans les pierres, et principalement sur les rochers *calcaires*. L'huile découle du roc ! Les deux Calabres, les Provinces de Bari et d'Otrante sont les contrées les plus abondantes en huile d'olive, non seulement du Royaume de Naples, mais comparativement de toute l'Europe. Or la pierre calcaire forme la grande masse des montagnes et des collines dans ces provinces-là, et les districts où cette pierre paroit à nud, sont justement ceux où l'olivier profite le mieux. Nous avons vanté la qualité de l'huile qu'on gagne à *Vico*, *Sorrente* et *Massa*, ainsi qu'à Capri : eh bien, la pierre calcaire y prédomine et l'île de Capri n'est proprement qu'un grand rocher calcaire!

Mais une condition encore plus indispensable de la réussite de l'olivier, c'est qu'il soit à l'abri de l'impétuosité des vents. Il l'est, dans les contrées que nous venons de citer, soit par des chaines de montagnes, soit par d'autres circonstances locales. A Capri et à Sorrente les *oliveti* sont du coté le moins exposé au Siroc et au *Libeccio*, et pourtant ces vents y font quelquefois beaucoup de mal. Que sera-ce à Ischia, sur une île qui n'a point de montagnes assés larges et assés étendues, pour la défendre de l'attaque de ces vents violens? Il y a peu d'endroits dans l'île, qui ne fussent à la merci du *Libeccio* et du Siroc, et ces endroits il ne faut pas les chercher hors du territoire de *Casamice* et de *Lacco*. Mais là nous rencontrons un obstacle non moins fort, quoique d'une nature tout-à-fait différente. L'olivier est un arbre, qui croit lentement : ce n'est qu'à l'age de huit ou de neuf ans qu'il commence à porter assés de fruits, pour former un certain revenu. Le territoire de *Casamice* et de *Lacco* est presqu'entièrement planté de ceps de vigne : il faudroit donc négliger, déraciner même ceux-

ci, pour y substituer des oliviers; mais comme nous avons remarqué ailleurs, il n'y a que peu de propriétaires, qui fussent assés riches, pour pouvoir se passer pendant huit ans du revenu d'une partie quelconque de leurs terres. Par la même raison, lorsqu'il s'agit de défricher des lieux incultes, d'utiliser quelqu'ancien champ de lave, chacun doit penser à planter ce qui promet de lui rapporter le plus et le plutôt qu'il sera possible, et c'est ce besoin qui fait donner la préférence au cep de vigne. Il est néanmoins à souhaiter, pour le bien de nos insulaires, qu'avec le tems les laves du *Zaro*, de l'*Arso* et de quelques autres endroits non cultivés; soient, du moins en partie, converties en olivets plutôt qu'en vignes.

Le défaut de paturages et de communes est ce qui empèche naturellement l'augmentation de la race des brebis et des bêtes à corne dans l'île. Ajoutons à cela, que les chevaux et les mulets ne s'y trouvent pas non plus en grand nombre. Aussi, que faire de bètes à-trait dans un pays, où il n'y a ni voiture, ni charrette, ni charrue? Pour la commodité de l'homme, pour le transport de la glaise, du vin et des autres productions de l'ile, il y a l'*ane*. Sur un terrain inégal et raboteux, c'est l'animal le plus convenable et le plus utile. La montée la plus difficile, la descente la plus roide, ne l'effrayent point. Chargé souvent outre mesure, sur les sentiers les plus pierreux et escarpés, il marche d'un pas sûr, égal, et rien moins que lent. La race des anes, excellente dans tout le Royaume de Naples, l'est surtout à Ischia. Tout propriétaire de terres en a un ou plusieurs, selon ses besoins et ses facultés; mais il y a dans l'île à-peu-près trois cens individus, qui n'ont que leur ane pour tout bien. Le maitre et sa bète sont inséparables; ils se don-

nent ensemble à louage, ils travaillent ensemble à la journée ou à la tâche ; ils ont ordinairement la même gite, et souvent ils partagent le même pain et jusqu'au vin. La subsistance de ces aniers (*ciucciari*) dépend en grande partie de leurs bêtes; nous avons été fachés d'observer, que malgré cela et en dépit de l'intimité qui regne entre l'homme et son ane, ce dernier n'est pas toujours traité avec les ménagemens qu'il mérite. Les *Ciucciari* ne vivent communément que de vin et de pain ; c'est la bande joyeuse qui se fait bien entendre, et qui sait se faire valoir principalement dans les vendanges et à l'expédition des vins de l'ile; car comme les caves sont dispersées sur toute son étendue et qu'à-peu-près chaque vigne a la sienne, ce sont eux qui se chargent du transport du vin jusqu'aux lieux de l'embarquement. Cet emploi seul leur rapporteroit de quoi satisfaire aux besoins les plus urgens de toute l'année ; mais la bonne économie est rarement l'appanage des classes inférieures, et les aniers d'Ischia aiment mieux vivre au jour la journée, dépensant en vin la plus grande portion de leur lucre, et mangeant ensuite, si celui-ci vient à manquer, de l'herbe comme leurs bêtes, avec la seule différence, que celles-ci la mangent crue et nue, et que le maitre l'assaisonne d'un peu de sel, de vinaigre et d'huile. Il faut dire qu'à Ischia presque toutes les herbes sauvages sont mangeables et savoureuses, et même les fleurs qui ailleurs ne sont point odoriférantes, ne laissent pas de répandre des exhalaisons suaves sur l'ile d'Ischia. Une quantité de plantes qui, à force de soins, forment l'ornement des jardins du Nord de l'Europe, croissent spontanément dans cette ile. Les haies qui bordent les sentiers ou séparent les terres, sont souvent faites de myrte sauvage, d'aloé ou de figuier d'Inde.

Les serpens ne sont point vénimeux à Ischia, et l'on n'y trouve pas une vipère, tandis que sur les côtes du Continent voisin, ce reptile dangereux se propage assés pour exiger de certaines précautions de la part des hommes. De bètes nuisibles en géneral, il n'y a dans l'ile d'Ischia que des souris et une espèce de gros rats fauves, qui se nourrissent de fruits et que les gens pauvres ne dédaignent pas de mettre à la broche.

Le seul gibier que nous connoissions à l'ile, sont les lièvres et les lapins, encore n'y en a-t-il que très-peu. En automne, et particulièrement au printems, les oiseaux passagers, tels que les cailles, les grives, les bécassines etc. fournissent plus que suffisamment à l'exercice des amateurs de la chasse; car quant aux petits oiseaux de chant et autres, qui nichent dans l'ile, ils ne pourront jamais s'y multiplier dans la même proportion, comme ailleurs, à cause de la grande population. Au surplus il est assés singulier, mais très-vrai, que nullepart la passion pour la chasse n'est aussi grande et dominante, que dans le pays, où il y a le moins de quoi la satisfaire, c'est-à-dire en Italie!

Commençons maintenant le tour de l'ile d'Ischia: il nous donnera matière à bien des détails intéressans, que nous n'avons pu faire entrer dans la déscription générale de l'ile, de ses habitans et de ses productions.

En débarquant au quai de

LA VILLE D'ISCHIA

l'on s'empresse de monter sur ce haut rocher isolé, qui, couronné de bastions et d'antiques tours crénelées, n'a cessé d'attirer nos regards depuis que

nous avons doublé les petites pointes de *Procida* et de *Guévara*. C'est un cône de lave ou de basalte, qui s'élève du fond de la mer à la hauteur perpendiculaire d'environ six cents pieds au-dessus de la surface de l'eau. Le cône, tronqué en biais, forme au Sud et à l'Ouest une pente moins escarpée, couverte de petis jardins et des ruines de la ville, qui dans le moyen age avoit été fondée sur cette déclivité. On y voit encore, entre autres, l'ancienne Cathédrale, le Palais archiépiscopal, un Couvent et les restes de grandes maisons publiques et particulières. Aujourd'hui tous ces édifices sont abandonnés et tombés en décadence. Il n'y a d'habitans sur le rocher que quelques familles de jardiniers et une cinquantaine de soldats invalides, qui constituent la garnison de la Citadelle située au haut du rocher. Celui-ci est réuni à l'île d'Ischia par un mole ou isthme artificiel, assés long et bien conservé, mais si bas, que les vagues passent par-dessus, pour peu que la mer soit grosse. Au bout de ce mole, du coté du rocher, il y a un pont-levis attaché au grand portail, et défendu par un corps-de-garde et par une batterie à fleur d'eau. La montée de ce corps-de-garde jusqu'à la Citadelle, est à-peu-près de deux tiers de mille, en spirale, et pratiquée en partie, sur une longueur de cinq cens pieds, dans le rocher massif, formant une galerie couverte de douze pieds de large sur vingt de haut. Quelques uns des ouvrages de fortification dont le flanc du rocher est garni le long de cette montée, datent encore du quinzième siècle, quand le Roi Alphonse d'Arragon les augmentoit considérablement, surtout ceux de la citadelle même. Elle fut dès-lors regardée comme imprenable, et le rocher entier, du haut en bas, participoit à la prérogative de place forte. Il n'étoit donc pas surprenant, que durant les troubles et les

guerres, dont cette belle partie de l'Italie a été le théatre dans le moyen age, et même avant, des milliers d'hommes paisibles aient sacrifié leur commodité pour fixer leur demeure dans l'enceinte de cet ilot fortifié. Mais à mesure que ces désastres cessoient, et que l'on commençoit à jouir d'une certaine tranquillité et sureté au dehors, les nombreux descendans de ces premiers réfugiés quittèrent avec plaisir ce rocher, pour aller s'établir le long du rivage vis-à-vis, jetant ainsi les fondemens de ce qu'on appeloit ensuite le *bourg d'Ischia*, ou *Celso*. Il doit avoir été assez étendu dès le commencement du quatorzième siècle, puisque l'éruption, dont Pontain nous a fait le récit, a pu causer aux habitans de ce Bourg de si grands dommages, quantité de maisons et de belles campagnes ayant été alors couvertes de la lave de *l'Arso*, dont nous avons fait mention dans la déscription générale.

Du haut du Château d'Ischia l'ile se présente sous un aspect très-varié et très-intéressant. La petite montagne de Campagnano, qui domine sur ce Château et qui forme l'extrémité méridionale de l'ile, est cultivée jusqu'à la cime et ornée de grouppes d'habitations rustiques; cette montagne, par une suite de petites collines arrondies, plantées de vignes et de vergers, se rattache à la déclivité méridionale de l'Epomée. Du coté du Nord c'est une gradation de collines plus hautes, dont les sommets, en partie, sont encore stériles et les flancs ombragés de taillis de chataignier. La crête pointue de l'Epomée s'élève au-dessus de toutes ces éminences et forme le fond du tableau. Du Château d'Ischia l'on voit distinctement cinq *cratères* ou bouches de volcans éteints, dont l'un est le bassin de *Campagnano*, transformé en champs fertiles et rians; un autre changé en lac au bord de la mer; un troisième hérissé de pointes

noires et environné de monceaux de pierres, portant des marques si vives du feu volcanique, qu'on diroit qu'elles viennent d'être lancées. C'est de ce cratère; qu'ont coulé les laves de l'*Arso*, dont l'oeil peut suivre le courant jusqu'au rivage de la mer. D'autres cratères également arides sont visibles au sommet de deux hauts cônes dans la direction de *Casamice*. Ils ont été formés par l'éruption du Rotaro, sur laquelle nous reviendrons en tems et lieu.

En faisant le tour du rocher d'Ischia par mer, ce qui n'exige qu'un quart d'heure de tems, on voit à la déclivité méridionale, où elle finit en précipice sur la mer, une espèce de terrasse inaccessible et couverte d'une quantité de figuiers d'Indes (cactus opuntia) qui ont pris racine sur le basalte et s'y sont prodigieusement propagés. Cette plante singulière se plait particulièrement dans les vieilles roches volcaniques: une seule de ses feuilles tombée au hazard, suffit pour reproduire une nouvelle plante. Du coté où cette feuille touche la terre ou le rocher, elle prend racine dans les plus petites crevasses par le moyen de ses filamens qui s'y attachent: d'autres feuilles nouvelles sortent de la feuille originaire; elles poussent à leur tour, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les feuilles primitives, grossissant toujours, se confondent en une espèce de tronc, brun et lisse à la surface et d'un tissu cellulaire au-dedans. Ses fleurs, couleur de citron, naissent également du bord des feuilles; le fruit est de la grosseur d'un oeuf, jaune et rougeatre au dehors, et rempli d'une pulpe couleur d'orange; il a un gout particulier, et renferme une grande quantité de graines plates. Ce fruit ne vient pas en si grande abondance à Ischia, comme en quelques endroits de la Sicile, où il sert de nourriture aux gens pauvres; mais il murit parfaitement dans la première de ces îles, et on l'y man-

ge frais et séché. Il faut seulement se prémunir contre le duvet dont le fruit du cactus est garni en quelques endroits. La piqûre de ces pointes cause une démangeaison et même des enflures sur la peau. Dans tout le voisinage de Naples et de son golfe, nous ne connoissons qu'un seul endroit, où le figuier d'Inde végète avec autant et même plus de force encore que sur le rocher du Château d'Ischia : c'est au *Monte di Vico*, au-de-là du *Lacco d'Ischia*. Avec un peu d' industrie, cette plante nous donneroit la *Cochenille*, que nous achetons à un si haut prix des Américains. Ses feuilles grillées sont une bonne nourriture pour les cochons.

Des deux cotés de l'isthme artificiel par lequel le rocher du Château communique au Bourg d'Ischia, mais particulièrement du coté septentrional, les petits bâtimens marchands trouvent un mouillage assés sûr. Les habitans de ce Bourg ont toujours quelques grosses Felouques sur mer : elles vont aussi en Sardaigne échanger les productions d'Ischia, ses toiles etc. contre du fromage. On embarque beaucoup de vin au Bourg, principalement pour la Capitale : tout ce trafic et la pêche, particulièrement celle du Thon, donnent lieu, au quai et à la plage du bourg, à un certain mouvement et à un concours de monde qui ne laisse pas de plaire. Le bourg d'ailleurs est bien bâti et très-peuplé. Les rues sont larges, droites et ornées de plusieurs fontaines d' eau vive, qui vient du haut de l'Epomée par un conduit long de deux milles et demi, ainsi que nous l'avons indiqué auparavant. Le bourg contient actuellement le palais Episcopal, un grand Séminaire et d'autres édifices publics; il y a aussi une auberge, où les étrangers sont passablement bien, pourvûqu'ils n'aient pas de trop grandes prétentions; mais dans un pays où ces sor-

tes de commodités sont assés rares, il faut se contenter de ce qu'on y trouve.

La petite plaine du Bourg d'Ischia, baignée par la mer et entourée à l'Occident du haut champ de laves de l'Arso et d'une suite de collines qui la garantissent de la violence des vents, est on ne peut plus favorable à la végétation des plantes accoutumées à un climat chaud: aussi les grenades, les citrons et oranges, les figues et tous les fruits y sont-ils dans la plus grande abondance.

On peut monter du Bourg d'Ischia tout droit à l'Epomée par *Barano*, ou bien faire le détour par *Lacco* et *Foria*. Nous allons prendre ce dernier chemin, qui nous conduit le long des plus beaux rivages, et finit par nous faire arriver au même but.

Du Bourg d'Ischia jusqu'à celui de *Foria*, qui en est éloigné de six milles, les insulaires ont fait une espèce de chaussée, qui serait très-praticable pour les voitures, s'il y en avoit; mais il n'en existe aucune, et on trouve de vieux Ischiotes qui, n'étant jamais sortis de leur île, ne savent pas ce que c'est qu'une charrette.

En quittant le Bourg d'Ischia par cette route, on traverse la lave de *Crémate* ou de l'*Arso*, qui forme une éminence haute d'environ cinquante pieds et divise le Bourg d'avec les *Bains* d'Ischia, éloignés d'un mille. Ce champ de lave, après cinq cent vingt et un ans qui se sont écoulés depuis l'éruption, garde encore son aspect hideux, et la solitude est augmentée par le manque de végétation, tandis qu'au Vésuve des laves qui ont coulé il y a cinquante ans, sont déja parées d'une quantité de plantes et d'arbrisseaux sauvages. On se tromperoit à chaque pas qu'on fait dans les pays volcaniques, si on vouloit juger de l'age des laves par l'état actuel de leur sur-

face. Leur consistance et par conséquent le dégré de résistance qu'elles peuvent opposer à l'action de l'air, du soleil et des pluies, dépend non seulement de leur composition, mais aussi des changemens plus ou moins grands que leurs parties métalliques ou terreuses ont éprouvés au moment de la combustion.

Du champ des laves de l'*Arso* on descend dans une petite plaine qui s'étend de la mer jusqu'au pied des deux anciens Volcans, que nous avons vus au loin, du haut du Château. Ce terrain est en partie sablonneux et peu élevé au-dessus du niveau de la mer; en y creusant à hauteur d'homme, on rencontre une abondance d'eau saumâtre, qui n'est que de l'eau de mer filtrée, mais dont on peut très-bien se servir pour arroser le jardin agréable que forme cette plaine, d'environ un demi-mille quarré. Toutes les plantes potagères, les légumes, le coton même (Gossypium herbaceum) y viennent à merveille, ainsi que le murier et les *agrumi*. Sur une petite colline plantée d'arbres et de ceps de vigne, à main gauche, est une jolie maison de campagne du Roi. On en descend par un chemin bien pavé jusqu'au bord du petit Lac, qui est tout près de là, sur la droite de notre route. Au pied de cette colline, avant d'arriver au Lac, se trouvent les *Bains d'Ischia*, qui donnent leur nom à un petit hameau, situé dans cette même plaine. Il y a deux sources très-abondantes, appelées l'une *Fontana d'Ischia*, l'autre *Fornello*: sur chacune d'elles on a construit une petite maison, qui n'offre pas beaucoup de commodité aux personnes qui veulent se servir de ces bains. Les sources sont thermo-minérales, de nature muriatique et de quarante dégrés au thermomètre de Réaumur. La surabondance de ces eaux forme un petit ruisseau, qui à deux pas de là se jette dans le petit Lac, appelé *Lago d'Ischia*. Il n'est séparé de la mer que

par un banc de sable d'environ cinquante pieds de largeur : c'est un *Mare-morto* en petit, avec la différence pourtant, que le bassin du Lac d'Ischia, de trois quarts de mille de circuit, est le fond d'un ancien Cratère volcanique, formé par le petit promontoire des laves de *S. Pietro à Pantanello* au Levant et par les collines pareillement volcaniques de *S. Alessandro* à l'Occident et au Nord : Ce lac ne mérite pas son nom de *Pantanello*, qui signifie bourbier : il communique à la mer par un canal creusé à une des extrémités du banc de sable. Par conséquent l'eau se renouvelle sans cesse dans le bassin, qui a un fond de sable et ressemble à un étang, rempli d'excellent poisson ; de moules et d'autres testacées. Du milieu du Lac s'élève un rocher de lave sur lequel il y a une petite cabane, pour la commodité de la pêche, qui est affermée et fait un des revenus de la ville d'Ischia.

Au bord Occidental du Lac est une métairie qui embrassant à-peu-près tout ce qui dans ce pays constitue une bonne économie rurale, nous semble mériter une déscription plus détaillée. L'habitation, petite mais propre et analogue aux besoins du propriétaire, est située au milieu du jardin potager, qui occupe le terrain le plus bas et presqu'à fleur d'eau. Vient ensuite un verger ou bosquet de citronniers et d'orangers : le coteau au-dessus de ce verger présente d'une part des vignobles, de l'autre un *Oliveto*, et une seconde plantation d'oliviers se voit vis-à-vis sur le promontoire de S. Pierre. Les pressoirs pour les olives et le raisin, ainsi que les caves sont cachées sous le feuillage touffu des orangers et des citronniers. L'huile, le vin, les fruits, les verdures, tout est exquis dans ce lieu abrité. Le voisinage de la mer y entretient une agréable fraicheur, augmentée par l'ombrage hospitalière des bosquets, où l'on

respire un air rempli d'exhalaisons suaves et où l'on voit murir le citron et l'orange, au milieu des fleurs argentées et des fruits encore naissans sur le même arbre. Les collines, qui entourent la petite plaine en demi-cercle, sont couronnées par des taillis de chataignier; elles se terminent en pointes de rochers volcaniques, autour des anciens cratères dont nous avons fait mention en visitant le Château d'Ischia.

A mi-côte de ces mêmes collines et au-dessus de la métairie que nous venons de parcourir, passe la grande route *d'Ischia* à *Foria*. Elle suit le mont et le penchant des coteaux, à une petite distance de la mer; de beaux vignobles nous en dérobent par petits intervalles la vue; et à main gauche le chemin est bordé d'un taillis continu de chataigniers. Entrons maintenant sur le territoire de

CASAMICE, *ou* CASAMICCIOLA.

Après un mille de marche se présente, sur notre droite, au milieu d'une belle vigne, une haute pointe de lave, qui forme un petit promontoire escarpé sur la mer. On y remarque quelques petites bâtisses, composées chacune de quatre murs qui supportent un toit vouté: ce sont les *Stufe di Castiglione*. Ici comme ailleurs, les Etuves sont construites immédiatement au-dessus des ouvertures, par lesquelles une vapeur chaude s'échappe du sein de la terre. Nous avons déja fait observer que les *Stufe* ou *Fumarole* n'existent que dans un sol composé de blocs de lave confusement entassés les uns sur les autres; et que ce qui s'exhale de ces soupiraux naturels, n'est que de l'eau pure, réduite en vapeur par la chaleur souterraine. En entrant dans une de ces maisonnettes, dont chacune ne forme qu'une seule petite pièce de plein-pied, on voit d'abord au

milieu une fosse à-peu-près de hauteur d'homme, et de largeur et longueur égales. Au fond et des deux cotés de la fosse, il y a des tuyaux de terre-cuite, appliqués aux crévasses du terrain; ces trous ou conduits vont jusqu'au foyer ou réservoir caché dans l'interieur, servant de cheminée aux évaporations aqueuses. Ordinairement on tient ces ouvertures bouchées jusqu'au moment où l'on veut faire usage de l'étuve. Alors on introduit le malade dans la fosse et on l'y fait asseoir tout nud, à la hauteur nécessaire pour assujettir tout le corps, ou seulement telle et telle partie, à l'action de la vapeur; ensuite on débouche les trous et on couvre le dessus de la fosse avec des draps de lit, laissant seulement de libre ce qu'il faut pour que le malade puisse y passer la tête, et en bouchant ou débouchant les tuyaux, il peut modifier lui-même l'intensité de la chaleur selon le besoin.

L'avantage de ces bains de vapeur en général, est d'ammollir doucement la peau, d'aider à la transpiration, et d'ouvrir les vaisseaux lymphatiques. Mais l'activité de la vapeur ainsi appliquée, ne se borne pas à la surface du corps: elle pénètre les membranes et en exerçant sa force sur le système nerveux et musculaire, elle dissipe toutes les concrétions vicieuses qui causent de l'irritation et du dérangement dans l'économie animale. Les rheumatismes, les catarres et les tumeurs les plus invétérées, les humeurs salées, l'engourdissement et la contraction des membres, doivent céder à l'efficacité de ces étuves, efficacité qu'il ne faut pas attribuer seulement à la chaleur ou à l'aquosité de la vapeur, mais aussi, en bien des cas, à l'impétuosité avec laquelle elle s'échappe des soupiraux et frappe les parties du corps qu'on expose au courant de cette vapeur, et à son influence immédiate.

Une des *Stufe* ou Etuves de *Castiglione*, c'est-à-

dire celle qui est dans l'emplacement plus bas, a été en partie pratiquée dans le rocher, de sorte que deux des parois et tout le plancher de la maisonnette sont de la même masse de lave comme l'intérieur de la fosse et contiennent, comme celle-ci, des crévasses qui exhalent de la vapeur. A quelques unes de ces fentes on a encore ajusté des tuyaux de terre-cuite, pour la commodité des personnes, qui, sans descendre dans la fosse, veulent appliquer la vapeur à quelque membre affecté d'un mal local.

L'autre étuve de Castiglione est située un peu plus au-dessus, vers la cime du rocher: elle consiste en une petite chambre fermée de tous cotés, et n'a d'autre ouverture que la porte basse qui y donne accès et un très-petit soupirail à la partie supérieure d'un des quatre parois. Cette pièce n'a point de fosse au milieu, mais un banc tout-autour, taillé de la masse de lave qui forme le terrain. Sur le derrière et sur la partie inférieure du banc même il y a environ sept crévasses, éparses ça et là, et garnies avec les tuyaux que nous avons déja décrits. La vapeur qui en sort, monte immédiatement à la voute de la chambre, s'y condense et retombe en gouttes d'eau très-pure. La vapeur de cette étuve est beaucoup plus chargée d'eau que celle de la *Stufa di S. Lorenzo*, dont nous parlerons ci-après. L'odeur d'ammoniac qui est si forte et si désagréable dans l'Etuve supérieure de *Castiglione*, ne provient nullement de la nature des vapeurs qui s'échappent des conduits souterrains, mais du manque de propreté et d'attention, dont les custodes s'y rendent coupables dans la saison des bains. Il est difficile de maintenir un certain ordre parmi la foule de gens pauvres, qui vient fréquenter chaque année cette étuve. Si au lieu d'y introduire plusieurs malades ensemble et de tenir les deux ouvertures

toujours fermées, on ne fit entrer qu'un seul individu à la fois, et que dans les intervalles on eut soin de changer souvent l'air, les malades tireroient certainement bien plus de profit de cette *Stufa*, qui est une des plus fortes de l'ile, faisant monter le thermomètre de Réaumur à quarante cinq dégrés.

Au-dessous des Etuvès de *Castiglione*, presqu'au bord de la mer, il y a une source d'eau thermominérale (muriatique) dont on ne se sert pas seulement pour les bains, son usage interne étant excellent pour nétoyer les viscères et pour délier les humeurs trop épaisses.

Dans les environs de *Castiglione* on a trouvé les ruines de plusieurs grands édifices antiques, de piscines et de réservoirs d'eau. Quelques auteurs prétendent que ces débris, ainsi que d'autres qui existoient encore, il y a quelque tems, à *Punta Perrone* et vers *Casamice*, appartenoient à l'ancienne ville des Eubéens qui fut détruite par l'éruption du *Rotaro*.

Un peu au-de-là de Castiglione est la *Punta di Perrone*, ou *Punta della Scrofa*. De la ville d'Ischia jusqu'ici, l'on n'a fait que cotoyer des hauteurs plus ou moins considérables, qui en s'élevant les unes sur les autres, bornent constamment la vue aux objets et aux parties de l'ile les plus rapprochées. Mais après avoir passé la *Punta di Perrone*, la scène change à l'instant. Nous entrons dans le Domaine du Mont Epomée, qui se présente à nos regards dans toute sa hauteur, d'autant plus imposante, qu'elle n'est modifiée par aucun objet intermédiaire, et que les collines qui environnent sa base de ce coté-ci, sont bien plus basses que celles que nous venons de parcourir. Les deux pointes de sa cime, sont d'une forme dont la hardiesse étonne: elles s'élèvent sur des précipices, qui menacent continuellement la

partie contigue des territoires de *Casamice* et de *Lacco*, placés au pied du Mont Epomée. En effet, d'énormes masses de lave et d'autres matières en état de décomposition, se sont plus d'une fois précipitées sur les vignobles de *Casamice* où elles ont fait des ravages affreux. Ces vignobles s'étendent sur toute la partie moins escarpée de la pente de l'Epomée, et l'industrie de l'homme ne s'arrête qu'au pied des rochers qui, coupés à-pic, y mettent des bornes insurmontables.

La masse colossale de l'Epomée fait, pour ainsi dire, disparoitre la succession de petites collines qui de sa base s'avancent jusqu'à la dernière extrémité septentrionale de l'ile, formant les coteaux les plus rians, les mieux cultivés, embellis de maisons tantôt isolées tantôt grouppées sur la cime et sur la douce déclivité des collines, autour de la baie la plus spacieuse et la plus agréable de l'ile. De la *Punta di Perrone* jusqu'au *Monte di Vico* cette baie a deux milles de largeur, et sa sinuosité demi-circulaire offre presque partout des rivages sablonneux d'un abord facile. De son milieu s'élève un rocher isolé, dont nous parlerons plus tard. Ces ondes calmes et azurées, ces rivages unis et terminés par de petits promontoires, les contours arrondis des petites hauteurs, qui finissent en une belle courbe rentrante vers les hauts précipices de l'Epomée, enfin ce Pic lui-même qui domine majestueusement sur tout le reste de cette partie de l'ile, - tout cela forme le paysage le plus varié, qui est enrichi encore par l'unique perspective linéaire que présente au loin la côte opposée de la Terre-ferme avec ses promontoires et les iles adjacentes. En contemplant ce tableau magique, l'on n'est plus étonné de la préférence que les anciens Grecs et Siracusains donnoient à cette partie de l'ile, quand ils vinrent

y former des établissemens. Celui des Grecs Eubéens, dont nous avons déja eu occasion de parler, étoit sur les lieux mèmes que nous allons parcourir, laissant sur notre gauche ce Mont *Rotaro*, dont l'éruption et la formation mit une fin si prématurée à la Colonie la plus florissante qui ait jamais existé dans l'ile d'Ischia. Vingt six siècles et demi, qui sont passés depuis cette funeste catastrophe, n'ont pas suffi pour calmer entièrement l'activité du Volcan. Il a deux cratères, l'un à son sommet, l'autre à sa base inférieure, vers l'Orient. C'est au bord de ce dernier cratère, que s'élèvent ces énormes blocs de lave que nous avons observés à main gauche, en venant de Castiglione, au milieu des taillis de chataignier. A Coté du même cratère inférieur, dont il ne reste que les vestiges et un ancien cours de lave d'une épaisseur considérable, on voit fumer la *Stufa di Cacciutto*. Pour arriver à la maisonnette qui la renferme et qui n'est qu'à deux pas du grand chemin, sur notre gauche, il nous faut suivre un petit sentier bordé par ce même banc de lave: celui-ci est plein de crévasses, qui, semblables à la cheminée d'une grande fournaise souterraine, exhalent sans interruption une quantité de fumée. On y entend aussi un bruit très-fort, semblable au bouillonnement d'une vaste chaudière remplie d'eau. Si l'on vouloit utiliser ce lieu en le couvrant d'une bâtisse, on auroit une suite d'Etuves contigues et particulières. Celle qui y existe actuellement, se compose de quatre pièces, dont deux servent à l'opération ordinaire des bains de vapeur et les autres sont pour se reposer. L'intérieur des deux premières chambres est disposé de la même manière comme celui des étuves de *Castiglione*. De quelques uns des trous de la *Stufa di Cacciutto* sort un courant impétueux de vapeurs, capable d'étein-

dre subitement une torche allumée; mais la quantité prodigieuse d'eau dont ces vapeurs sont remplies, contribue aussi à produire cet effet. On peut s'en convaincre, en appliquant à ces embouchures un appareil de destillation; on en voit découler à l'instant l'eau la plus pure, non pas goutte à goutte, mais comme d'une fontaine. Un bâton qu'on enfonce dans un de ces soupiraux naturels, s'y mouille incontinent et il dégoutte prodigieusement. Si toutes les crévasses du *Cacciutto* n'exhalent pas une vapeur également épaisse, il n'est pas moins vrai, que le conducteur le plus foible de cette étuve l'emporte sur le canal le plus fortement chargé de vapeurs à l'Etuve de *Castiglione*. Ce fait s'explique tout simplement par la différence de la chaleur, qui dans les fentes de *Cacciutto* arrive jusqu'à cinquante cinq dégrés de Réaumur, et par celle du local, qui à *Cacciutto* est tel qu'il absorbe toutes les eaux qui viennent des lieux plus élevés et les tient renfermées dans les creux qui se trouvent entre les masses de lave, sur lesquelles l'étuve est construite. Cette quantité d'eau et la chaleur extraordinaire qui regne dans ces receptacles profonds, doivent nécessairement produire une évaporation forte et continue. C'est pourquoi il conviendroit d'user de certaines précautions et de reserver l'application de cette étuve pour les maux les plus opiniâtres et pour les personnes d'une constitution forte.

Tout autour du *Cacciutto* et des deux cotés de la route de *Punta di Perrone* jusqu'aux tuileries de *Casamice*, des vignes, des vergers, des bosquets de citronniers et d'autres plantations, se succèdent avec une exubérance de végétation, qui semble vouloir effacer jusqu'aux dernières traces des anciennes éruptions volcaniques. Toutefois on en retrouve assés d'indices sur ces rivages, sans aller les chercher vers les

sommets du *Rotaro* et de l'Epomée, qui font encore parade des effets de la destruction dont ils ont été un jour le théatre et le centre.

Si nous voulions continuer à suivre la grande route qui conduit à *Lacco* et à *Foria*, nous laisserions nécessairement de coté le Bourg de *Casamice*, qui est situé plus en-dedans, et caché derrière les collines, dont ce chemin touche le pied. Nous nous en écarterons donc un peu, pour aller voir ce qu'il y a de remarquable au bourg et dans ses environs. Au lieu de tourner à droite vers la mer, nous nous enfoncerons dans un vallon étroit, par un sentier qui se présente tout droit devant nous, en venant de *Punta di Perrone* et de *Cacciutto*. Après une montée assés forte et une descente rapide, nous nous trouverons, au bout d'une demi-heure, immédiatement à la base du haut Pic de l'Epomée, et dans un fond environné de collines escarpées. Des maisons isolées, des rues entières se présentent de tous cotés à la vue; un son que nous n'avions pas encore entendu dans l'ile, frappe l'oreille; c'est le bruit des eaux courantes: nous sommes arrivés aux

BAINS DE CASAMICE.

Nullepart il n'y a une aussi grande quantité d'Eaux thermo-minérales comme dans ce lieu. Les premières sources que nous y rencontrons, et les plus abondantes, sont celles de *Gurgitello*; à leur coté jaillissent les sources de *Cappone*, et de *Spenna-Pollastro*. Elles forment toutes ensemble un ruisseau qui, réuni à un autre qu'on voit affluer de plus haut, d'un vallon de l'Epomée, s'échappe par une espèce de ravin tortueux, et va se jeter, comme un torrent, dans la mer, éloignée d'un demi-mille seulement des Bains.

L'eau de *Gurgitello* est une des plus fameuses et des plus fréquentées qu'il y ait non seulement à Ischia, mais dans toute l'Italie méridionale. Elle provient de plusieurs sources très-fortes qui sont au pied de la colline d'*Ombrasco*. Dans un antre qu'on peut suivre sous cette colline, on entend le même bruit que rendent les souterrains de Cacciutto. L'eau de Gurgitello, avant de tomber dans le ruisseau, dont nous venons de parler, remplit des réservoirs, qui par le moyen d'un conduit muré, et pratiqué à travers ce même courant d'eau, fournissent aux *Bains de l'Hôpital de la Miséricorde*. C'est un édifice spacieux, construit il y a un demi-siècle aux fraix d'une *Fondation pie* qui existe à Naples depuis des centaines d'années sous le nom de *Monte della Misericordia*, institution particulière, dont la rente très-considérable est uniquement destinée à soulager l'humanité souffrante. Le seul établissement à *Casamice* coute au *Monte* plus de six mille Ducats Napolitains par an, sans compter les secours qu'il ne cesse de donner aux pauvres honteux, aux malades indigens, dans leurs maisons, ni les sommes qu'il contribue pour le maintien des hôpitaux de la Capitale. Enfin c'est un monûment admirable de la Piété et de la Charité Chrétienne, mises en oeuvre de la manière la plus bienfaisante et la mieux entendue. Chaque année, au mois de Juillet, il vient de Naples un convoy de trois cens malades, pour prendre les bains au *Spedale di Casamice*, et après avoir resté quinze jours, ils y sont remplacés par un second transport, de nombre égal au premier. Pendant ce tems, les malades y sont traités avec tous les soins que leur état exige; ils sont décemment logés, et entretenus dans l'Hôpital; on pourvoit à tous leurs besoins, aux médecines etc. le tout aux dépens de la Fondation, qui paye mé-

me leur passage. Il régne dans l'établissement de *Casamice* une grande propreté et un ordre exemplaire jusques dans les plus petits détails. Indépendamment des médecins, des chirurgiens et apothicaires, des ecclésiastiques, des inspecteurs, des cuisiniers etc. plus de cinquante personnes sont retenues pour le service de l'Hôpital de *Casamice* dans les mois de Juillet et d'Août, et on distribue en même tems des soupes et des aumônes parmi les pauvres du voisinage. Après le départ des individus défrayés par la Fondation, l'Hôpital est fermé, à l'exception pourtant de la Salle des Bains, et des autres pièces attenantes, dont on laisse l'usage libre et gratuit à d'autres malades, qui viennent séjourner dans les environs à leurs propres fraix.

Les Bains, au nombre de quatrevingt, sont disposés des deux cotés d'une vaste salle, et les baignoires de maçonnerie sont arrangées pour une seule personne; chaque fois que le bain devient libre par la sortie de celui qui l'occupe, il se vuide dans un canal inférieur et on le remplit de nouveau par le moyen d'un robinet; mais comme l'eau de la source de *Gurgitello* est très-chaude, faisant monter au cinquantième dégré le thermom: de Réaumur, il y a dans chaque bain un second robinet, pour introduire autant d'eau de fontaine ordinaire, qu'il en faut suivant la préscription du médecin et les circonstances du malade.

L'eau de Gurgitello est alcaline. La soude y prédomine, mais l'eau contient aussi de l'acide muriatique dans l'état de *Gas*, mêlé avec d'autres élémens aëriformes. Les qualités de cette source ont été constatées depuis des siècles par des guérisons souvent miraculeuses, ou du moins par les grands soulagemens qu'elle a constamment donnés aux malades qui s'en sont servis sous la direction de mé-

decius intelligens : ils en préscrivent l'usage dans les obstructions de toute espèce et dans toutes les maladies qui en sont la conséquence, comme par exemple les tumeurs, les squirres du misantère du foye et de la rate ; dans la stérilité causée par la foiblesse ou l'opilation des organes de la génération; dans le flux muliébre obstiné, dans la néphrétique graveleuse, l'atrophie, la chachexie, dans l'hydropisie naissante, dans la paralisie, la sciatique etc. et dans toutes les maladies arthritiques. Les personnes affectées d'exulcérations, de fistules, des suites d'anciennes plaies et d'autres maux invétérés, s'en servent avec le meilleur succès, enfin c'est un remède applicable à tous les cas qui requièrent l'action simultanée d'un corroboratif et d'un abstersif.

L'eau de *Gurgitello*, outre l'usage qu'on en fait pour se baigner, est bonne à prendre intérieurement en certains cas ; mais comme les *Gas*, ou les élémens volatiles, dont elle est imprégnée, contribuent tant à son efficacité, il est essentiel de s'en servir sur les lieux. Par cette raison, peut-être aussi par des considérations d'économie, on a choisi l'emplacement le plus rapproché des sources, pour la bâtisse de l'hôpital qui renferme les bains. C'est dommage que la nature de sa situation le rende un peu humide et mélancolique ; l'habileté de l'architecte y a cependant remédié aussi bien qu'il a été possible.

Vis-à-vis de l'Hôpital est l'édifice érigé aux fraix du même *Monte della Misericordia*, sur les sources de *Gurgitello*, pour l'usage des étuves. On y a mis à profit les vapeurs qui s'élèvent de ces sources chaudes et se dirigent par des conducteurs ou tuyaux artificiels vers une espèce de Rotonde placée au-dessus. Autour de sa périphérie l'on a ménagé seize niches, à chacune desquelles on a fait aboutir sept de ces tuyaux. Par conséquent, lorsque toutes les

niches sont occupées et que tous les tuyaux sont débouchés, les vapeurs affluant par cent douze ouvertures, et se concentrant dans la Rotonde, en rendent l'atmosphère suffocante, quoique la vapeur n'ait elle-même que vingt cinq dégrés au Thermom: de Réaumur. Les malades de constitution foible, courent dans cette *stufa* des risques que l'on auroit pu prévenir en disposant les niches sur une ligne droite et alongée; mais il paroit que l'emplacement très-étroit n'a pas permis un développement semblable.

A coté de l'eau de *Gurgitello*, vers l'Ouest, est celle de *Cappone*. L'on ne sauroit exactement indiquer le dégré de chaleur que cette eau doit avoir à sa source, parcequ'elle est au fond d'un seul puits, toujours plus ou moins rempli. En plongeant le thermom: de Réaum: dans un sceau d'eau de *Cappone* nouvellement puisée, on le verra à-peine monter à trente dégrés, tandis que l'eau de Gurgitello est de cinquante dégrés. Mais ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est la différence qui existe dans la composition et la nature de ces deux sources voisines.

Dans l'eau de *Cappone* l'acide muriatique est en assés grande proportion pour pouvoir se combiner avec l'alcali et former le muriate de soude, qui constitue le sel prédominant dans cette eau, dépourvue des *Gas* qui distinguent celle de *Gurgitello*. En effet l'eau de *Cappone* a un gout de sel marin et non pas de lessive, et l'expérience nous enseigne, que sa qualité dissolvante et atténuante, la rendent extrêmement salutaire aux personnes affectées d'humeurs salées et d'obstructions viscérales. Ces personnes doivent la prendre intérieurement; mais l'on s'en sert aussi avec avantage dans quelques maladies de la peau, pour baigner les parties du corps qui en souffrent.

L'eau de *Spenna Pollastro*, qui est aussi tout près de là, a reçu ce nom de la facilité qu'elle donne pour plumer la volaille après l'y avoir plongée. Cette source est à-peu-près de la même nature et du même dégré de chaleur que celle de *Gurgitello*; mais elle paroit être encore plus chargée de *Gas* que la dernière, et par cette particularité elle pourroit peut-être produire des effets différens. Malgré cela on ne se sert point de l'eau de *Spenna-Pollastro* comme d'un remède physique, la surabondance des autres qu'on a sur les mêmes lieux, faisant négliger non seulement l'eau de *Spenna Pollastro*, mais aussi celles de la *Colata*, et *degli Occhj* ou *Bagno fresco*, qui coulent de la partie supérieure de la vallée de *Gurgitello*, et forment le courant d'eau, dont nous avons déja parlé. Toutes ces eaux ressemblent assés à celle de *Gurgitello*: celle de *Bagno fresco* n'en diffère que par une chaleur plus modérée, tandis que l'eau de la *Colata* n'a guère moins de soixante dix dégrés de Réaum: à sa source; mais en coulant du haut de l'Epomée, elle se refroidit et arrive tiède aux *Bagni di Casamice*, où les femmes du pays s'en servent pour blanchir leurs linges, ce qui l'a fait appeles *Colata*, signifiant *lessive*. D'ailleurs elle est un peu savonneuse, par sonséquent très-propre à cet usage.

La population indigène du hameau, qui porte le nom des *Bains de Casamice*, est de huit cents ames, faisant partie de la *Bourgade de Casamice*. Cette dernière, située plus haut, compte, indépendamment des *Bains*, à-peu-près trois mille cinq cents habitans, y compris ceux des maisons dispersées dans les vignes. Le territoire de Casamice s'étend du bord de la mer jusqu'à la partie supérieure de l'Epomée. Plus on y monte, et plus on a l'occasion d'admirer la patience, la persévérance de l'homme, qui a su triom-

pher de tous les obstacles. La déclivité au-dessous des pointes les plus élèvées de l'Epomée, est en partie stérile, et en partie couverte de bois de chataignier; plus bas, où la pente est moins escarpée, commencent les vignes, mais comme elles regardent le Septeutrion, le vin qu'on y fait, est assés médiocre et en partie même mauvais. Il y a des endroits, surtout à la base de la montagne, vers le Nord, qui en hiver sont tout-à-fait privés du soleil. La portion la plus belle et la plus fertile du territoire de *Casamice* est le long des rivages de la mer, de Castiglione jusqu'aux confins de *Lacco*. Le sol doit avoir été beaucoup plus uni et plus étendu avant qu'il eut été encombré par les masses de *Monte Rotaro* et par celles du monticule de *Tabor*, qui occupent maintenant ensemble un espace de plusieurs milles quarrés et qui ont totalement changé la face du terrain.

Après tout ce que nous venons de dire, on conçoit bien, que la nombreuse population de *Casamice*, indépendamment des productions de son sol, a encore besoin d'autres ressources. Elle les trouve dans ses Eaux thermo-minérales et dans ses glaisières. Nous avons déja fait mention du grand concours de monde qui a lieu, tous les ans, aux Bains et aux Etuves situées sur le territoire de *Casamice*: outre les six cents malades qu'envoye le *Monte de la Misericordia* de Naples, il y vient au moins un nombre égal de personnes qui vivent à leurs frais. Tout cela fait gagner de l'argent aux habitans du pays, qui enoutre envoyent et vendent des centaines de barils d'eau minérale à Naples. Les barques de *Casamice* exportent encore toute la poterie, les tuiles et les briques qu'on y fait, ainsi qu'une quantité de terre pour l'usage des fayenceries de la Capitale. Cette glaise et la poterie de *Casamice*, forment ensemble

une branche d'industrie qui ne rapporte guère moins de trente mille ducats par an à cette Commune.

Nous avons déja fait observer, que le territoire de *Casamice* est miné, dans toutes les directions, de glaisières abandonnées ou nouvellement exploitées. On y procède de la manière suivante. Le mineur commence par se mettre d'accord avec le propriétaire du terrain pour le prix que doit valoir chaque charge de glaise. Ensuite le premier se met à essayer le terrain, creusant des puits, jusqu'à ce qu'il rencontre la glaise, qui ordinairement, à douze ou quinze pieds de profondeur, forme des filons à-peu-près horizontaux. Le mineur les suit, en pratiquant des galéries, qui vont en zigzac, à demi-hauteur d'homme, quelque fois à une distance assés considérable. Nous avons remarqué souvent dans les vignes des affaissemens du sol, causés par l'écroulement d'anciennes mines épuisées, car pendant qu'on y travaille, il n'arrive presque jamais un accident semblable, la glaise étant ténace, mais bien plus molle que les substances volcaniques qui la renferment. Les tuileries de *Casamice* sont situées au bord de la mer, près de l'embouchure du ruisseau qui vient des *Bains*, et sur le lieu même où les barques du pays peuvent aborder avec le plus de facilité. On l'appelle encore à-présent la *Marina delle allumiere* (le rivage des alunières) parcequ'on y embarquoit jadis tout l'alun qui se faisoit sur le Mont Epomée. Cette ressource a manqué par la raison que nous avons indiquée dans la déscription générale de l'ile.

C'est des Tuileries de *Casamice* que nous rentrons dans le grand-chemin, dont nous nous étions un peu éloignés pour aller visiter le bourg de *Casamice*, ses environs et ses bains. Plus nous avançons dans notre première route, et plus l'aspect devient agréable et animé. Nous ne quittons la mer que pour

traverser une rangée de collines charmantes, et pour nous rapprocher ensuite avec un nouveau plaisir des rivages. Quelques unes de ces collines sont surmontées par des arbres fruitiers ou sauvages, et plantées de vignes, qui étant hors de la portée des ombres de l'Epomée, produisent un vin plus généreux. D'autres ont été garnies de maisons dont la vue annonce de loin l'aisance et la propreté, et qui sont très-bien assises sur le faite des éminences, comme par exemple la *Sentinella*, maison de campagne appartenante à la famille *Monti*, et située à distance égale entre les bourgs de *Casamice* et de *Lacco*: l'on y jouit d'un coup d'oeil magnifique et qui peut seulement être comparé à celui qu'offre la *Panella*. C'est une colline qui domine sur toutes les autres et donne son nom à un groupe de belles maisons, parmi lesquelles se distingue avantageusement celle du Prêtre séculier *Thomas de Siano*. Cette maison est on ne peut mieux arrangée pour la reception et la commodité des voyageurs qui viennent à Ischia pour y passer seulement un couple de jours. L'on trouve chez *Don Tommaso* de très-bons lits, une table garnie avec profusion, plusieurs sortes de vins exquis et du meilleur crû de l'île, enfin on peut y satisfaire non seulement les premiers besoins de la vie, mais même un certain luxe, toujours à proportion des moyens qu'un endroit aussi isolé peut offrir. Nullepart à Ischia et dans les environs du Golfe de Naples, on n'est si bien sous tous les rapports, que chez *Don Tommaso*, et les dépenses qu'il est indispensable de faire, sont bien rachetées par la prévenance et l'attention de l'hôte. Des personnes ou des familles qui par prédilection ou pour cause de santé veulent ou doivent faire une demeure plus longue dans l'île, feront toujours mieux de louer un appartement dans une des nombreuses maisons de campagne, dont

nous avons décrit le site, ou bien de rester à *Lacco*, où elles seront plus près de la mer, de la grande route et du centre du mouvement, qu'on observe dans ce lieu, depuis le printems jusqu'en automne, mais plus particulièrement en été, c'est-à-dire dans la saison des bains.

Tout en nous entretenant sur les particularités de *Casa Monti* et de la *Panella* nous sommes arrivés insensiblement sur le territoire de

LACCO.

Il offre sans contredit le séjour le plus agréable de l'ile, ainsi que le site le plus intéressant, de quelque coté qu'on le considère. Le Mont Epomée domine toujours encore dans le tableau, mais à une distance propre à faire admirer sans crainte la hardiesse de ses formes et la variété de ses parties. La nouvelle cathédrale du Bourg, ornée d'une coupole, s'élève au milieu des habitations, sur un coteau verdoyant et doucement incliné : le reste des maisons est bâti sur une ligne, à cent pas du rivage sablonneux et le long du grand chemin, qui va à *Foria*. La cale de *Lacco* est encore plus agréable et toute aussi sûre que celle de *Casamice*. Au milieu de la baie on voit un rocher de tuf, auquel sa forme singulière a fait donner le nom de *Fungo* (champignon). On l'appelle aussi, mais moins proprement : *Triglia* (rouget). Les Génois qui autrefois venoient très-fréquemment acheter du vin dans l'ile, ont nommé ce rocher *Lacco*, mot qui pourroit être dérivé du Grec *lakkos* (pierre) et avoir donné le nom à toute la Bourgade. La base de ce rocher, presqu'à fleur d'eau, est taillée tout autour en petites colonnes, dont on se sert pour amarrer les bâtimens marchands, qui font à Lacco leurs chargemens de vin. Ils y sont à

l'abri de tous les vents impétueux, car l'Aquilon, le seul auquel cette côte soit exposée, n'y souffle jamais avec une grande violence.

Derrière la ligne de maisons, qui embellit cette plage, sont des jardins potagers semblables en tout à ceux des *Bagni d'Ischia*, et terminés à l'Ouest par une colline moins haute que longue, appelée *l'Arbusto*. Elle est composée d'une masse de lave, qui forme à sa cime quelques pointes singulières qu'on prendroit de loin pour les ruines d'un vieux château. A l'extrémité septentrionale de cette colline est une jolie *villa*, avec une maison analogue, un vignoble et des jardins qui produisent d'excellents fruits d'espalier. Cette *villa* appartenoit autrefois au Duc d'Atri, dont elle porte encore le nom. Elle renferme aussi une *Stufa* ou *Fumarola*, dont on ne se sert point à cause du voisinage des *Etuves de St. Laurent*, que nous visiterons plus tard, ainsi que le *Mont de Vic*, qui est vis-à-vis de l'Arbusto, à l'extrémité du *Lacco* et de cette partie de l'île.

Il faut convenir, que tous les agrémens de l'exposition du Territoire de *Lacco* et toute la force de sa végétation ne peuvent point déguiser ni faire oublier en aucune manière sa nature et son origine volcaniques. Tantôt ce sont des blocs de lave de grandeur énorme, qu'on rencontre au milieu des terres unies et cultivées, sans savoir comment ils y ont été placés, ou quelle force gigantesque a pu les lancer ou rouler aussi loin des bancs de la même matière auxquels ces blocs devoient appartenir. Nous en connoissons plusieurs de cette espèce, dans les vignes de la partie basse de *Lacco*, mais surtout un, de forme polygone, qui posant sur un de ses angles pointus, se tient pour ainsi dire en équilibre. Au-dessous de l'angle le plus saillant, le propriétaire de la vigne a bâti un pressoir assés grand, auquel ce

bloc de lave sert de toit et de fond. Tantôt c'est une fontaine ou un petit ruisseau, qui par son murmure et sa limpidité invite le voyageur à se raffraichir sur ses bords; mais en goutant cette eau claire, on la trouve salée et plus que tiède. Cependant elle ne l'est point à sa source, que l'on peut aller visiter à deux pas de là; l'eau a subi ce changement, en passant par un sol fortement échauffé et chargé de parties salines. On rencontre une de ces fontaines sur le grand chemin et précisement dans le lieu, où descendant des collines de *Casamice*, près de *l'ancienne* Eglise de Lacco, nous nous rapprochons de la mer. Nous avons fait observer dans la déscription générale de l'ile, qu'on se sert de cette eau pour la cuisine et pour tout autre usage domestique; elle est bonne à boire, après l'avoir laissée se refroidir.

Un peu plus en avant, à main droite, se présente un petit cône de lave d'environ vingt pieds de hauteur, baigné des deux cotés par la mer, et miné en partie par l'action de ses flots. Il porte encore les vives traces du feu auquel il doit son origine; les couches dont il est composé, sont alternativement rousses, jaunes et noires. Ce rocher est parfaitement isolé sur la plage; les premiers bancs de matière homogène se trouvent à un demi-mille en arrière sur les coteaux à l'Ouest. Au pied du même rocher, sur le bord de la mer, on n'a qu'à creuser à quelques pieds de profondeur dans le sable, pour voir le trou se remplir tout-de-suite d'eau chaude. C'est de l'eau de mer qui se filtre à-travers un terrain échauffé au point de communiquer dans un clin d'oeil à l'eau froide une chaleur de vingt six à trente dégrés de Réaumur. A l'autre extrémité de la même plage, qui aboutit au *Mont-de-Vic*, éloigné d'un quart de lieue, on peut faire la même expérience, qui donnera un résultat tout-à-fait semblable. Les

habitans de Lacco se servent de cette eau pour rincer les tonneaux neufs avant d'y mettre le vin. Dans l'automne dernier nous avons appris à connoitre une autre de ses qualités. Une troupe de *Ciucciari* (aniers) et de pauvres journaliers, fatigués d'un travail de douze heures, vinrent vers le soir descendre sur la grève, et après s'être assis en cercle sur le sable autour du trou élargi, il mettoient les pieds dans l'eau tiède, jusqu'aux genoux. Ils nous assurèrent que rien ne délassoit mieux et nous ne tardames pas à nous en convaincre. Au bout d'une demi-heure, ces bonnes gens, après avoir chanté leur Hymne à la Vierge, se retirèrent contens et délassés. Nous eumes encore souvent, pendant notre séjour à *Lacco*, l'occasion de voir répéter la même scène. Il est bon d'observer ici, que les Ischiôtes de la classe inférieure marchent et travaillent toute la semaine nuds pieds sur un sol raboteux et semé de pierres.

Le *Bain* de *Sta. Restituta* est situé dans le même endroit, au pied du *Mont-de-Vic*. Il y a deux veines d'eau de quarante dégrés de Réaumur, et imprégnées de soude. On mèle cette eau avec celle puisée dans les trous dont nous venons de parler, et l'on s'en sert avec avantage dans plusieurs cas. Il est à regretter, que le Bain de *Sta. Restituta* offre aux malades si peu de commodités ; car il ne renferme, dans une misérable cabane, qu'une seule baignoire de maçonnerie, mal arrangée et mal tenue. A coté de ce Bain est une autre petite bâtisse, en forme de dé, dans laquelle on peut prendre des *bains secs*, en s'enfonçant dans le sable échauffé par la feu souterrain, au-de-là du dégré de tiédeur.

Le *Monte de Vico* est un ancien Volcan isolé et indépendant de l'Epomée. L'époque de leur formation doit être à-peu-près la même, et tous les deux se sont sans doute éteints depuis les tems

les plus reculés. Le *Cratère* du Mont de Vic s'est écroulé, et son sommet aplati et sablonneux est incliné de l'Ouest à l'Est. Ses flancs, dans ces deux directions, sont très-escarpés et hérissés de pointes et d'énormes masses de lave noire et roussatre; ces laves sont si peu changées qu'on diroit qu'elles se sont refroidies tout dernièrement. Cependant trente siècles et plus se sont écoulés depuis que cette lave est sortie liquide de la bouche du Volcan! Il a deux milles de tour par terre et par mer, formant un petit promontoire à cette extrémité de l'île. Du coté du Midi et sur sa sommité le Mont de Vic est dans un état de culture la plus florissante. S'il contribue beaucoup à rendre encore plus pittoresque l'ensemble de la vue de *Lacco*, il faut convenir, que le territoire de *Lacco* gagne aussi infiniment à être contemplé du *Monte de Vico*, surtout de sa cime occidentale. C'est là que le curieux, assis sur un banc de lave, devant l'habitation paisible du vigneron, et à l'ombre des caroubiers et des figuiers d'Inde, peut jouir d'un des plus beaux coups d'oeil que présente l'île. Le *Bourg de Lacco* s'étend des bords d'une baie superbe et très-animée jusqu'au haut des coteaux qui l'entourent; il est entrecoupé de jardins, de vergers et de vignes; les petits promontoires jusqu'à la *Punta di Perrone*, et les collines, plus basses sur le devant, plus élevées vers le milieu du tableau, sont magnifiquement terminées par l'Epomée, qui étonne par son élévation, ses précipices, et la hardiesse de ses contours. La mer qui est sur la droite, ressemble à un grand lac, bordé par les collines de Cumes, du Cap de Misène, de l'île de Procida; au lointain le Vésuve -- il est impossible de ne rien s'imaginer de plus admirable et de plus délicieux dans son genre! Combien d'heures nous avons passées sur cette hauteur solitaire, retenus par les char-

mes de ces lieux, et plongés dans la plus douce réverie !

Il a déja été dit ailleurs, combien le figuier d'Inde se plait dans les anciennes laves. Le Mont de Vic nous en fournit un nouvel exemple. Nullepart dans la Province de Naples et ses dépendances, nous n'avons vu arriver cette plante singulière à une grosseur aussi prodigieuse que sur le Mont de Vic, particulièrement à sa déclivité orientale, au-dessus de la Tour bâtie dans le tems d'Alphonse d'Arragon. Dans cet endroit les figuiers d'Inde forment un petit bosquet sauvage, à l'ombre duquel on peut se promener. Ils s'élèvent en grosses tiges au-dessus des cabanes, et offrent d'en haut leurs fruits succulens aux habitans, qui les cueillent sans en avoir pris aucun soin. La roideur immobile du figuier d'Inde contraste merveilleusement en ce lieu avec la flexibilité des grenadiers, de quelques citronniers et des jeunes caroubiers, qui y croissent pèle-mèle, et qui plient au moindre souffle du zéphir.

Dans la partie historique nous avons déja donné l'explication d'une inscription lapidaire qui existe sur le Mont de Vic depuis le tems de la Colonie Siracusaine; ainsi que celle d'une petite statue d'Hercule qui date de l'époque plus reculée encore de l'établissement des Tyrrhéniens ou des Grecs Eubéens dans l'île. Aujourd'hui cette statue sert de Télamon au bénitier de la Succursale de la partie basse du *Bourg de Lacco*. Ces monumens et plusieurs faits historiques prouvent assés la préférence que les anciennes Colonies étrangères donnoient au Territoire de *Casamice*, de *Lacco* et de *Foria*, sur le reste de l'île. Les Tyrrhéniens et les Grecs Eubéens s'étoient établis les premiers le long de la baie que nous venons de décrire, c'est-à-dire, sur la plage qui s'étend de la *Punta di Perrone* jusqu'au Mont de Vic.

Les Siracusains, arrivés bien plus tard et avertis des dangers que leurs prédécesseurs avoient courus par l'éruption du *Rotaro*, se tinrent à une distance respectueuse de cette montagne nouvellement formée, et choisirent l'extrémité septentrionale et la partie occidentale de l'ile, entre le Mont de Vic et le Cap *dell' Imperadore*, pour y fonder une Colonie militaire, dont cependant *Lacco* étoit toujours le centre et le Mont de Vic comme le point d'appui. Il a déja été démontré, que les Siracusains avoient commencé à constuire une *arx* ou forteresse sur le Mont de Vic, qui dominoit sur tout le terrain occupé par eux; car alors tout l'espace intermédiaire, jusqu'au-de-là de *Foria*, n'étoit qu'une grande plaine, bordée, dans toute sa longueur, d'une plage sablonneuse: l'oeil en mesuroit librement toute l'étendue, sans être arrêté par ce haut rempart de lave, qui sépare maintenant le territoire de *Lacco* d'avec celui de *Foria*. Ce champ de lave, bien moins long mais aussi large et infiniment plus haut que celui de l'*Arso d'Ischia*, vint former une barrière de feu lors de l'éruption dont nous avons parlé dans la partie historique. Cette éruptiou semblable à une mine terrible, éclata au milieu du terrain occupé par les Siracusains. Ils abandonnèrent sans regret un établissement qui, pour ainsi dire, n'étoit encore qu' ébauché, et quand l'incendie eut cessé, ils ne songèrent plus à reprendre leur poste et leurs travaux sur un sol qui devoit leur paroitre bien moins sûr que celui de leur pays natal, quoiqu'il fut aussi tourmenté souvent par des convulsions volcaniques.

La source de ce torrent de lave et le centre de l'éruption étoit dans l'enfoncement qu'on voit très-distinctement au-dessous de la Colline de *Panella*: celle de l'*Arbusto* avec ses pointes et le haut cône coupé de *Marécoco*, appartiennent au même cours

de lave et en marquent la largeur. La lave s'est jetée bien avant dans la mer, c'est-à-dire à la distance d'un demi-mille de l'ancienne plage sablonneuse, et elle forme un haut promontoire escarpé et hérissé de pointes noires. L'impression accablante que fait ce spectacle n'est que peu modifiée par les marques de végétation, qui, graces à l'industrie des insulaires, commencent à paroitre en quelques endroits sur la superficie et sur les bords de cette masse noire . . . . après vingt trois siècles! Cette masse, par une cause inconnue, s'est fendue du haut en bas et sur toute sa largeur de l'Est à l'Ouest. On en a profité pour rétablir une communication commode entre *Lacco* et *Foria*. La route par laquelle nous sommes venus du Bourg d'Ischia jusqu'à l'extrémité de la plaine de *Lacco*, prend ici une nouvelle direction à l'Ouest, et passant par la gorge entre l'*Arbusto* et le Mont de Vic, elle conduit au pied de la masse de lave qui en cet endroit a plus de trois cens pieds de hauteur. Par une montée assés douce, et laissant sur la droite les Etuves de S. Laurent, on entre dans le défilé, qui suivoit autrefois toutes les inégalités du fond de la crévasse; aujourd'hui la route est pratiquée dans un des flancs du monceau de lave fendu, à mi-hauteur du précipice: cette route large et unie aboutit à Marecoco, haut cone de lave, d'où l'on descend dans la plaine de Foria.

Les *Stufe di S. Lorenzo*, situées sur la pente orientale du champ de laves du *Zaro*, sont aussi un des monumens et un résidu de l'épouvantable éruption dont nous venons de parler. On y a bâti deux chambres contigues, dont la disposition intérieure est absolument la même que nous avons remarquée à *Castiglione* et à *Cacciutto*. Mais il y a de plus à S. Laurent, sur un même plan, une chambre iso-

lée, qui a cela de particulier, que la fosse du milieu est couverte d'une voute de maçonnerie, qui ressemble à un four de verrerie, avec quatre soupiraux, dont il sort une vapeur épaisse. Moyennant cet arrangement on peut assujettir uu seul membre affecté ou une partie quelconque du corps, à l'action de la vapeur. Les étuves les plus fréquentées de l'île sont celles de St. Laurent, non seulement à cause du dégré modéré de la chaleur, qui, même dans les fosses et les crévasses, n'excède pas le quarante et unième dégré de Réaumur, mais aussi pour la commodité de la situation, n'étant qu'à deux pas de *Lacco* et des habitations, où les malades sont le plus à leur aise. Au reste les vapeurs de cette étuve, comme de toutes les autres de l'île, sont purement et simplement aqueuses, sans aucun mélange de *Gas* ou de minéraux volatilisés. La vapeur la plus épaisse, pourvû que l'intérieur de ces étuves ne soit pas souillé de ségrégations animales, n'ôte point la respiration, au fond même des fosses, et l'atmosphère, loin d'y subir une altération quelconque, est peut-être plus pure dans les étuves, qu'en plein air.

La source d'eau thermo-minérale de *S. Montano*, est au bout de la petite vallée du même nom, et sur le bord de la mer. On ne fait plus aucun usage de cette eau, parceque celle des bains de Ste. Restitute, d'ailleurs tout-à-fait semblable à celle de S. Montain, est plus à portée des habitations de *Lacco*. La belle et vaste plaine, située entre *Lacco* et *Foria*, s'étendoit jusqu'au pied de *Monte di Vico*; *avant* l'irruption des laves de *Caccavello*, qui, coulant du Midi au Nord et s'avançant dans la mer, ont séparé l'extrémité orientale de cette plaine. La partie ainsi coupée et rétrécie entre les hauts bancs de lave du *Zaro* d'un coté, le *Monte di Vico* de l'autre, et la

colline de l'*Arbusto* au Sud, est ce qu'on appelle le *Vallon de S. Montain.* Il est terminé au Nord par une petite cale sablonneuse et peu profonde, du même nom. Dans les ages, qui précédoient l'ère chrétienne, ce coin avoit été reservé à l'usage de cimetière. Aujourd'hui il est réduit à la culture, et en labourant les champs, on y a souvent déterré des cercueils construits de pierres ou de briques, couverts de grands carreaux de tuf et garnis au-dedans de vases de terre-cuite, de lampes, de courtes épées, de monnoies etc: Enfin ces tombeaux sont tout-à-fait semblables à ceux qu'on trouve en si grande quantité dans les environs de *Ste. Agathe des Goths*, de *Nola*, et d'autres villes de la Province de Naples. Il n'y a pas de doute, que l'ile, colonisée par les Etrusques et les Grecs, n'ait eu ses cimetières arrangés dans le même ordre et selon le même rite qui fut observé dans les anciennes cités Campaniennes, ainsi qu'en Calabre et en Sicile. Encore l'année passée, une petite fouille entreprise au hazard à l'entrée du vallon de St. Montain, dans une terre appartenante à un de nos amis de *Lucco*, a donné un résultat très-satisfaisant. On y a trouvé, à peu de profondeur, un sépulcre ancien, assés bien conservé, et orné de quelques urnes d'une legéreté particulière et d'une forme très-élégante. Leur dehors, à ce qu'on nous a raconté, présentoit, sur un fond obscur, une suite de figures exécutées dans un style auquel il étoit facile de reconnoître l'origine Grècque de ces vases, soit que les Eubéens ou les Siracusains en ayent été les auteurs ou les possesseurs.

Un peu plus à l'Orient, au pied du même Mont de Vic, est un petit Couvent appartenant à l'ordre des Carmes, mais ne comptant depuis des années que deux cénobites, dont l'un est le vieux Père Gardien.

Ce monastère va être repeuplé de Religieux de la Capitale, selon un plan qui, au moment où nous écrivons, a déja obtenu la sanction des autorités suprêmes. Dans le champ situé devant ce monastère, la bèche du laboureur a souvent mis au jour des lampes sépulcrales de terre et des candélabres qui, quoique de la même matière de ces lampes, sont de la forme qu'ont ordinairement les candélabres de bronze. Enfin sur le Mont de Vic même, on a trouvé des monceaux de débris de tuiles antiques, et de vases fins communément appelés Etrusques. Il existe aussi, vers le haut, de petites chambres souterraines, quarrées et enduites d'un ciment imperméable; mais ces chambres étoient plutôt des citernes pour y conserver l'huile, comme on le faisoit anciennement dans les grands vaisseaux de poterie, doublés de plomb, qui ont été trouvés en plusieurs endroits de l'île, et dont elle tire son nom de *Pithecusa* ou *Pithecusae*.

C'étoit donc dans le terrain uni, qui s'étend du couvent des Carmes jusqu'à la petite anse de S. Montain, le long de la base de *Monte di Vico*, que l'on inhuma les morts à une époque antérieure à l'établissement des Siracusains dans l'île. Mais par une combinaison singulière, l'éruption volcanique dont nous avons fait mention plus haut, semble avoir consacré plus particuliérement ce vallon solitaire au service et à la mémoire des défunts, en le séparant de la vaste plaine de *Foria* et le fermant d'un mur noir. Aussi les anciens Napolitains et les Romains, qui après le départ des Siracusains, étoient tour-à-tour les maitres de l'ile, surent-ils très-bien tirer parti de la vieille tradition et de la disposition particulière de ce lieu isolé, pour y rendre les derniers honneurs à leurs parens et amis décédés. A la base du Mont de Vic, qui donne sur le Vallon de S. Montain, il y a

beaucoup d'excavations en forme de demi-ovales ou de fours taillés dans le roc de lave et de tuf, avec des niches pour y mettre les urnes sépulcrales. Ce sont en un mot les *Columbaria* des anciens Romains. Dans le voisinage il n'est pas rare de trouver des monnoies dont le type représente la tète de César-Auguste. Près de là, du coté de l'*Arbusto*, on a déterré il y a bien des années, un beau vase cinéraire, de marbre blanc, qui a été transféré dans l'Eglise du Couvent des Carmes, dont nous avons parlé; il y sert aujourd'hui de bénitier, à l'entrée de la Chapelle de *Sta. Restituta* à main gauche. Ce vase est un quarré oblong, peu profond, mais très-bien travaillé. Sur sa face principale on lit l'épitaphe suivante:

DIS MANIBUS
L. FAENI VRSIONIS
THVR. CONIVGI BENE-
MERENTI TYCHE
LIBERTA FECIT.

signifiant, que *Tychée*, l'affranchie, a voué ce monument aux *Manes* de son bien aimé et tendre époux, *Lucius Fanus Ursion, le Thurien.*

Des deux cotés de l'inscription il y a des têtes de faunes en bas-relief, et au-dessous on voit une corbeille renversée, avec des fruits et des fleurs.

C'est ici le lieu d'insérer l'extrait d'une légende rélative à *Sta. Restituta*, vierge, martyre et Patronne de l'ile d'Ischia.

» Dans l'anse de S. Montain aborda au commen-
» cement du quatrième Siècle le Corps de la Vierge
» *Sta. Restituta.* Elle étoit d'une famille Royale en
» Afrique: et ayant embrassé la Religion Chrétienne,
» elle y acquit la Palme du Martyre, sous le régne
» de Galérius, Empereur d'Orient. Le Corps de la

» Princesse fut embarqué sur une nacelle ou caisse, » remplie de matériaux combustibles. Il fut abandonné à la merci des flots, et fut porté des côtes de l'Afrique à l'ile d'Ischia, sur la plage de » S. Montain, où il ne tarda pas à faire connoître » sa présence par des miracles. On le déposa dans » le Couvent des Carmes à *Lacco*, et on y consacra » une Chapelle à la Sainte, qui devint la Patronne » de l'île. Constantin le Grand fit par la suite transporter le Corps à Naples, où il fit construire en » l'honneur de *Sta. Restituta* ce même Temple, qui » est aujourd'hui réuni à la Cathédrale de St. Janvier. «

Chaque année au mois de May, on célèbre à Lacco la fête de la Sainte Protectrice avec toute la pompe que les Ischiotes peuvent y mettre. Il y a un concours immense de peuple, qui vient des côtes de la Terre-ferme, pour prendre part à cette solennité, qui dure plusieurs jours. Les rejouissances y sont dans le gout du pays, et on conçoit bien que les décharges de la *petite artillerie* en forment une des parties les plus essentielles.

S'il est doux et même salutaire, de se dérober quelquefois au commerce bruyant de la société, c'est dans le Vallon de St. Montain, qu'il faut aller chercher un asyle éminemment favorable au recueillement. Tout y respire la tranquillité et la paix: l'aspect du lieu et le souvenir de ce qu'il étoit à diverses époques, fait naitre une douce mélancolie, qui invite à la méditation. Cette solitude n'a rien qui effarouche l'imagination, car on y est environné des marques de l'industrie humaine. Le fond du vallon est cultivé avec soin; des deux cotés il y a quelques pétits grouppes d'habitations rustiques; les flancs de la colline formée par les laves du *Zaro*, sont plantés par ci par là de ceps de vignes, qui

en cachent un peu la noirceur; et les laves du Mont de Vic, quoique plus hautes et plus escarpées, sont en décomposition de ce coté-là; une végétation sauvage mais robuste s'empare de tous les intervalles, de tous les creux moins perpendiculaires de ces rochers. Le vallon, cerné de collines, au-dessus desquelles l'Epomée élève de loin sa crête superbe, est à l'abri des vents impétueux du Midi, et il est ouvert seulement du coté du Nord, où la mer, resserrée entre deux hauts promontoires de lave, se présente comme un miroir rarement ridé par les zéphirs. Les vagues viennent presque imperceptiblement baigner le rivage sablonneux; le flux et le reflux de cette eau, son petit bruit continu, mais renflé par intervalle, tient les sens éveillés: des touffes de roseaux ondoyant et gémissant au moindre souffle de la brise; le roucoulement du pigeon sauvage, le ramage des petits oiseaux, mais surtout le chant des pêcheurs occupés à réparer leurs filets dans un des recoins cachés de l'anse, ou bien le babil d'un couple de vignerons, traversant le vallon pour aller au *Zaro*, tout cela frappe agréablement l'oreille et interrompt la rêverie (*). Le vallon de S. Montain se présente le plus avantageusement du coté occidental, en suivant le petit chemin qui conduit à l'extrémité du Promontoire de *Zaro*. A travers les vignes et les vergers dont le fond du vallon est couvert, on voit sur un plan un peu plus élevé, au pied du Mont de Vic, quelques maisonnettes ombragées de caroubiers, dont le feuillage, d'un verd foncé, nuance agréablement l'éblouissante blancheur des murailles. Le

(*) *Le son tempéré de la voix humaine prête un charme singulier à la solitude, tout comme le plus beau paysage ne satisfait l'oeil qu'autant qu'il y rencontre quelques vestiges de l'homme ou de ses oeuvres.*

caroubier se plait particulièrement dans les vieilles laves; il végète en s'introduisant, en pénétrant dans les moindres crévasses, où il se fortifie à merveille et paroit ensuite tirer principalement sa nourriture de l'atmosphère. Le caroubier ne perd point ses feuilles en hiver, et ses fruits ou siliques lui donnent un air de particularité, soit que vertes encore et recourbées en guise de petits cornes de bélier, elles semblent se cacher sous le feuillage touffu, soit que parvenues à l'état de maturité, le vent les balance et les frappe les unes contre les autres. En Pouille et en Sicile le caroubier vient encore mieux, et ses fruits y sont bien plus succulens et plus gros qu'à Ischia. En Sicile les caroubes forment un article d'exportation, et il en arrive tous les ans beaucoup de cargaisons à Naples, où on les donne à manger aux chevaux, ainsi que les carottes et les lupins verts.

L'aspect du champ de laves de *Zaro* réunit tout ce que ces masses refroidies ont de singulier et de bizarre. Elles ressemblent aux vagues de la mer, qui, soulevées par une tempête, auroient été pétrifiées (si l'on ose se servir de cette expression) par une baguette magique. Ces laves sont sillonnées dans toute leur longueur; les intervalles sont très-profonds, et ils ont en partie été utilisés pour la plantation de petites vignes, tandis que les pointes les plus élevées sont blanchies avec de la chaux, tenant lieu d'épouvantails, pour éloigner les oiseaux.

Le Cap de *Zaro* qui forme l'extrémité la plus septentrionale de l'ile, est un endroit extrêmement favorable pour la chasse des oiseaux de passage, surtout en automne, quand ils partent du Continent Européen et de l'Italie, pour se rendre en Afrique. Les pointes et les iles, qui se présentent sur leur route, sont pour eux autant de lieux de relache.

Pour jouir de la vue singulière de l'intérieur du champ de laves de *Zaro*, il faut suivre un sentier de chasseur, qui de la vallée de S. Montain conduit, à-travers ce labyrinthe, à un hermitage situé à la base de la hauteur que la lave forme du coté de *Foria*. On y trouve une petite Eglise très-décente, dédiée à S. François de Paul et à *Notre Dame de Monte Vergine*. C'est une retraite charmante et bien abritée: le coup d'oeil y est unique; il embrasse la belle plaine de *Foria* et tous ses environs.

En visitant pour la première fois cet hermitage et son église, nous trouvames sur la tribune de l'orgue, le portrait, peint en détrempe, d'un vieux moine, dont la physionomie intéressante nous fit une sensation agréable. Sa barbe blanche comme la neige, formant un contraste singulier avec la fraicheur et le vermeil de ses chairs; son air de vigueur, et le caractère de bonhommie, que respirent les traits de ce visage vénérable, nous attira et excita notre curiosité au point de nous faire demander avec empressement le nom de la personne que représente ce petit tableau. » C'est, nous répondit le frère lai, qui » nous accompagnoit, c'est le portrait du *Père Mi*- » *chel*, *Allemand* de naissance, qui, après avoir ha- » bité long tems l'hermitage de St. Nicolas sur la ci- » me de l'Epomée, est venu finir ses jours ici, agé » *de cent cinq ans*. Il est enséveli dans notre petite » Eglise. « En disant cela le frère lai nous conduisit sur la tombe du P. Michel, marquée par une simple pierre sans inscription, au pied de l'autel. Nous parlerons plus au long de l'anachorète Allemand, lorsque nous serons arrivés à la cime de l'Epomée.

Un peu plus haut que l'Eglise de S. François de Paul est le cône de *Marecoco*, d'où sort la route ordinaire que nous avions quittée à l'*Arbusto*, pour nous enfoncer dans le vallon de S. Montain et dans

les laves du *Zaro* : en rentrant maintenant dans le grand chemin, nous nous trouvons au commencement de la plaine de

FORIA.

Sur notre gauche nous avons encore toujours la haute cime du mont Epomée; mais, en le tournant, nous nous en sommes éloignés, pour ne le voir qu'en profil. S'il domine sur le territoire de *Foria*, c'est à une plus grande distance de la mer, et d'ailleurs il s'abaisse graduellement de la pointe supérieure de S. Nicolas jusqu'à *Panza*, où l'Epomée se perd dans la haute colline du *Ciglio*. La déclivité de l'Epomée, moins escarpée de ce coté-ci, est revêtue jusqu'au dessous des sommets les plus élevés, de vignobles, qui produisent en abondance les vins les plus généreux de l'ile. Des coteaux bien exposés du Levant au Couchant, s'inclinent doucement sur la plaine de Foria, qui est plus considérable que toutes celles que l'on a pu voir jusqu'ici dans l'ile. Les champs situés vers le bord de la mer, et peu élevés au-dessus de son niveau, sont très-productifs et propres à la culture des plantes potagères, aussi par la facilité qu'on a de les arroser, les puits fournissant de l'eau en abondance. Comme cependant le soleil darderoit trop sur ces champs ouverts, on les a ombragés de treilles de vigne. Sur les coteaux on a soin de tenir le cep beaucoup plus bas, et les petits murs des vignes s'élevant, en forme de terrasses, les uns sur les autres jusqu'au haut de l'Epomée, et cachant en partie les pampres, font un vaste ampithéatre, dont l'aspect a quelque chose de nouveau pour l'étranger.

Le Bourg de *Foria*, bâti à l'extrémité occidentale de la plaine, se présente de loin comme une ville.

Le bourg, cerné de murailles, qui sont garnies de douze tours, est situé sur une belle langue de terre qui forme deux petites anses à l'Est et à l'Ouest. La première et la plus spacieuse de ces anses est le port; et pour le mettre encore plus à l'abri des vents, on a commencé à construire un *molo* qu'il seroit à désirer de voir achevé, pour la sureté et la commodité de la petite marine de *Foria*. Un ancien auteur Italien, en parlant de ce Bourg, assure qu'il contient *gente di valore* (des gens vaillans). Cela sans doute est applicable à ses marins qui sont en effet les plus habiles et les plus intrépides de l'île. Ils exportent non seulement les vins de leur propre territoire, mais aussi une partie des productions du reste de l'île, et la plupart des felouques et autres petits bâtimens Ischiotes, que l'on voit sur le Tibre, ainsi qu'à Civitavecchia, à Livourne et à Gènes, sont de *Foria*. Les matelots se distinguent par le haut bonnet de laine, de couleur rouge avec une bordure noire, à la Génoise: en général le costume des gens de mer de l'île est celui des matelots Génois, qu'on voyoit autrefois le plus fréquemment à Ischia, quand le trafic étoit encore plus animé entre ces places maritimes. La population du territoire de *Foria* est de quatre à cinq mille ames: le Bourg dispute à celui d'Ischia le premier rang, auquel ce dernier a toujours voulu prétendre. Le nom de *Foria* doit être dérivé du mot Grec *Phoros* (fécond). En effet le terrain, beaucoup plus uni et par conséquent plus facile à labourer, que dans les autres parties de l'île, récompense avec liberalité les soins du cultivateur infatigable. Les plus riches propriétaires de l'île sont à *Foria*, et on remarque dans plusieurs maisons une espèce de luxe inconnu au reste des habitans de l'île. Entre autres la famille *Réginé* de *Foria* possède une Chapelle ornée de vases sacrés, qui sont d'argent massif, et

une belle statue de marbre, représentant la *Religion*, du sculpteur Napolitain *Sammartino*.

Il y a à-peu-près trente ans, qu'on a trouvé sur le territoire de *Foria* une antique statue de Vénus: elle étoit d'un beau marbre, mais d'une exécution médiocre et beaucoup endommagée. On n'a pu nous dire ce qu'elle est devenue.

Nous croyons avoir fait observer ailleurs, que les sources d'eau potable de l'île ne suffisent pas à beaucoup près pour les besoins de sa population. Les puits qu'on creuse en grand nombre dans les petites plaines aux bords de la mer, donnent une eau saumâtre qui n'est bonne qu'à arroser. On tâche de suppléer à la rareté d'eau de source par des citernes, dans lesquelles on conduit les eaux pluviales qui tombent de la toiture plate des habitations. La dimension de chaque citerne est proportionnée à la grandeur des maisons: les plus spacieuses en ont quelquefois deux ou trois, qui sont disposées de manière à faire couler l'eau d'une citerne à l'autre. L'eau ainsi filtrée en est naturellement plus claire et plus pure. Dans quelques familles aisées à *Foria* on nous a fait boire de l'eau de deux et même de trois ans, comme une chose exquise. N'est-il pas curieux, que l'eau soit de si bonne garde à Ischia, et que le vin ordinairement ne s'y conserve que d'une année à l'autre?

Il manque à *Foria* la perspective d'un continent ou d'une côte peu éloignée: la mer se perd dans l'horizon et son immense étendue n'est interrompue que par quelques îles et promontoires, qui s'effacent au loin dans l'azur des cieux.

A un petit mille au de-là de *Foria*, vers le *Capo dell'Imperadore*, est *le Bain et l'Etuve de Citara*. En allant de *Foria* le long de la mer, on arrive dans une petite plaine sablonneuse, environnée en

partie d'un banc de lave assés haut, dont les crévasses exhalent sur plusieurs points des vapeurs chaudes. On a mis à profit les soupiraux qui sont le plus à portée, au pied du précipice de lave, pour y bâtir deux chambres, dont l'intérieur contient la fosse disposée de la même manière des autres *Stufe* de l'île. L'une de ces deux pièces est dans un état d'abandon, et l'on ne fait pas beaucoup usage de l'autre, soit à cause de sa distance, soit parceque cette chambre ou plutôt la fosse qu'elle renferme, n'ayant qu'un seul conduit de vapeur, il faut attendre long-tems pour donner à l'étuve le dégré de chaleur nécessaire. En introduisant le thermomètre de Réaumur dans le seul soupirail qu'il y ait, on le voit cependant monter tout-de-suite à soixante dégrés. D'autres expériences font connoitre, que cette vapeur chaude est moins chargée d'eau que celle des étuves de S. Laurent et de *Castiglione*.

A deux pas des Etuves de *Citara*, vers la mer, est la source d'eau minérale du même nom. L'acide muriatique y prédomine, et comme il est parfaitement saturé de *Kali*, cette eau a un gout de sel trés-marqué. Le sel commun se dépose et se cristallise sur les parois du Bain: les gens du voisinage employent ce sel, ainsi que l'eau de la source même, à toute sorte d'usage domestique. L'eau, puisée à la source, qui se trouve au fond de la baignoire murée, est de quarante dégrés de chaleur; mais elle se réduit ensuite à trente dégrés de Réaum: par l'action de l'air, à laquelle on la laisse exposée avant de s'en servir. Le sel marin, que l'eau de *Citara* contient en plus grande quantité que le reste des sources minérales de l'île, la rend éminemment apéritive. Les gens de Foria s'en servent comme d'un purgatif: elle fait un effet sûr, en la buvant jusqu'à une certaine dose. Les médecins en préscrivent

l'usage soit intérieur soit extérieur dans tous les cas où il s'agit d'obstructions viscérales et de celles des vaisseaux lymphatiques. Parmi les remèdes naturels, c'est un des plus efficaces que l'on connoisse, contre la stérilité des femmes. Toutes les fois qu'elle ne provient point de quelque défaut organique, et qu'elle n'est causée que par une opilation ou une inertie des vaisseaux utérins, l'eau de *Citara* est d'une efficacité constante et souvent merveilleuse. La célébrité de l'eau de *Citara*, sous ce rapport, est établie depuis les tems de la plus haute antiquité, et on croit même, que son nom lui vient du mot *Cythère*.

La grande route d'Ischia, praticable pour des voitures qui cependant n'existent point dans le pays, termine à *Foria*. Au de-là de ce Bourg jusqu'au sommet de l'Epomée et sur toute sa déclivité méridionale, nous n'avons plus que de petits sentiers, qui s'éloignent de plus en plus de la côte pour ne s'en rapprocher que du coté opposé, vers le Bourg d'Ischia.

En partant de *Foria*, l'on s'engage derechef dans une suite de vallons et de collines, qui deviennent toujours plus escarpées et finissent par se rattacher à la pente de l'Epomée. A deux milles de *Foria*, nous laissons sur la droite le *Cap de l'Empereur*, qui est plus haut mais moins large que le Mont de Vic à *Lacco*. Ce cap, ainsi que les rochers que l'on observe dans la mer en avant de sa base, sont composés de masses et de blocs de laves, qui ont anciennement coulé du haut de l'Epomée. Une particularité de la partie occidentale de l'île, sont les écueils et les rochers, dont la mer est semée tout le long de la côte, mais principalement autour des promontoires de lave de *Zaro*, *Caruso*, de *Foria* et du Cap de l'Empereur jusqu'à la presqu'île de

S. Ange. Quelques uns de ces rochers isolés sont très-considérables et distingués par des noms propres, comme *della Nave* (navire) *della Pietra bianca*, *rossa*, *nera*; *dello Schiavo* (de l'esclave) peut-être ainsi nommé de sa couleur noire, car dans le dialecte Napolitain les mots d'*esclave* et de *négre* sont synonimes. Sur plusieurs points des écueils plus petits forment des ressifs dangereux, qui ont aussi leurs dénominations particulières, telles que *faraglioni*, *fourmillieres* etc.

Iusqu'à *Panza* et au de-là, nous passons toujours à mi-côte, entre les murs construits sans chaux autour des vignes, et par des sentiers ombragés de berceaux d'arbres fruitiers. Tantôt on jouit d'un coup d'oeil sur la mer au loin, tantôt on s'enfonce dans des défilés si étroits, que de dessus la selle de l'ane, sur lequel le voyageur fait le tour de l'île, il peut cueillir les fleurs qui croissent sur le haut des sentiers : deux de ces animaux qui se rencontrent, ont, en quelques endroits, de la peine à passer. Le chemin rase souvent le bord d'un précipice, dont le fond forme un verger; plus loin il va par-dessus des rochers couverts de broussailles et de plantes aromatiques.

Le village de *Panza* est délicieusement situé au milieu des vignobles: les Rois Arragonois y faisoient anciennement leur *villeggiatura*. C'est aussi aux environs de ce hameau que s'arrêta la lave de *Montecorvo*, lors de l'éruption la plus ancienne que l'on connoisse dans l'île et dont nous avons parlé dans la déscription générale.

A juger de l'exposition de ces lieux, l'on diroit qu'il doit y faire bien chaud en été; mais quoique les rayons du soleil y dardent avec toute leur force, leur effet n'est pas plus incommode que dans le reste de l'ile, puisque l'air, au travers duquel ces rayons

passent, est perpétuellement rafraichi par les vents de mer, qui de tous cotés ont un libre accès sur ces hauteurs. Au-de-là de *Panza* on continue à monter et à descendre alternativement; mais à la fin on gravit tout-droit contre-mont: le chemin devient toujours plus raboteux et plus escarpé, jusqu'à ce que l'on ait gagné le dos de l'Epomée près d'un endroit appelé avec raison *il ciglio*, le sourcil de la montagne.

Ici la vue commence à être plus diversifiée; car indépendamment de quelques îles et promontoires, qui terminent la longue ligne de la mer au Nord et à l'Ouest, elle offre à l'extrémité opposée, du Sud à l'Est, l'île de Capri, les montagnes de Masse, de Sorrente et le Vésuve. Mais tous ces points sont trop lointains pour attirer long-tems ou exclusivement nos regards: nous les promenons avec plus de plaisir sur les objets intéressans qui nous entourent immédiatement. Vers le haut, à main gauche, est la crête de l'Epomée, dont cependant le *Monte Corvo*, qui est plus près de nous, cache encore la pointe la plus élevée, c'est-à-dire celle de S. Nicolas; et à la droite nous avons la forte pente de cette même montagne de l'Epomée, jusqu'à l'endroit où elle termine en précipices sur la mer. Toute la côte du Cap de l'Empereur jusqu'à S. Ange est composée d'énormes bancs de lave, coupés à pic. Au dessous de nous se présente, au milieu des ondes, le haut rocher de *S. Angelo*, qui ne tient à l'île que par un banc de sable, et offre un abri peu sûr aux barques de pêcheur. Plus en avant, vers l'Est, nous découvrons la pointe de *Testaccio* qui s'appuie sur les hautes collines de *Campagnano* et de *Barano*.

L'espace intermédiaire des lieux que nous venons d'indiquer, forme la convexité du dos et la déclivité méridionale de l'Epomée. Elle a trois milles de

longueur du Nord au Sud, sur environ autant de large, et renferme la partie la plus élevée de l'île. La sommité supérieure est un peu sauvage, mais non pas dénuée d'arbrisseaux, parmi lesquels le *genét* se distingue par sa végétation vigoureuse; le *caprier* sauvage, le *lentisque* et le *myrte* y croissent aussi très-bien, et plus le sol devient aride, plus il abonde en plantes aromatiques. On y cueille beaucoup de *thym*, qui sert à parfumer le linge, et encore plus d'*origan*, épice favorie des Napolitains, qui en assaisonnent plusieurs plats dans le gout national. Cette herbe, séchée avec les fleurs, est appelée en leur dialecte *regata*.

La partie inférieure de la déclivité méridionale de l'Epomée forme une côte plantée de vignes jusqu'au bord du précipice au-dessus de la mer, et quoique le soleil y donne du matin au soir et qu'elles soyent cultivées avec soin, cependant le vin qu'on y fait, est généralement plus ou moins âpre. Il en faut attribuer la cause à la situation élevée et à la nature argileuse du terrain; peut-être aussi que les exhalaisons de la mer, poussées sans cesse par les vents vers cette pente (d'ailleurs exposée à toute la violence du Libeccio et à l'influence du Siroc) sont en ces lieux plus nuisibles à la vigne que dans les autres parties de l'île, abritées par ce même Mont Epomée.

La déclivité dont nous venons de reconnoitre de loin l'étendue et que nous allons traverser en tout sens, paroitroit trop uniforme, sans les nombreux ravins dont le dos de l'Epomée est sillonné dans toute sa longueur du Nord au Sud. Ces ravins sont étroits au commencement; mais s'élargissant vers la mer, ils finissent par former des précipices sujets à des éboulemens continuels. En été ils sont presque entièrement secs: à-peine entend-on le murmure d'un petit courant

d'eau qui en baigne le fond; mais en hiver il n'en est pas de même: ce sont des torrens gonflés et furieux, qui s'enfuyent à grand bruit jusqu'à la mer.

L'hiver, dans ce pays, est extrêmement pluvieux. Les nuages amassés par les vents, s'attachent à la haute pyramide de l'Epomée; ils s'y condensent et tombent en ondées dont il est difficile de se former une idée. Les eaux glissant rapidement de la surface d'un sol incliné et argileux, vont se jetter dans les ravins, qu'elles ont formés et qui servent à garantir les terres cultivées des irruptions et des ravages de ces torrens. Sur un seul ravin, près de *Moropano*, on a pu jetter un pont: quant aux autres, qui sont en partie plus larges, on les passe sur des chemins creusés transversalement et quelquefois en zigzac, dans les flancs des précipices. En descendant et en remontant, l'observateur a l'occasion d'examiner la coupe de la montagne et les substances dont sa pente est composée. C'est presque une seule masse de tuf solide, formant des bancs énormes, plus ou moins inclinés sur le niveau de la mer et traversés dans la même direction par des *filons* ou petites couches de débris de lave et de pierre-ponce. Cette concrétion des matières volcaniques et la disposition actuelle du terrain de cette partie de l'île, paroissent être principalement dûes aux alluvions, qui sans doute auront accompagné et suivi les éruptions des Volcans: ainsi donc non seulement le feu, mais aussi l'eau a puissamment coopéré à la formation de l'île d'Ischia, du moins à celle de la déclivité méridionale de l'Epomée. Au reste les masses de tuf y sont recouvertes de terres cendreuses et argileuses, enfin de terres mixtes et végétales, selon les circonstances et les différences locales.

Dans tous les endroits susceptibles de végétation, les bords et souvent les pentes de ces ravins jusqu'à

une certaine hauteur, sont couvertes de broussailles et même d'arbres de haute futaye. En été il régne dans ces abymes un grand silence et une fraicheur très-agréable. Dans la partie supérieure des pentes presque perpendiculaires, les propriétaires des vignes voisines ont généralement creusé ſeurs caves : de petits sentiers, également taillés dans le roc, y conduisent, et en traversant les ravins pour monter à S. Nicolas, on est souvent surpris de voir au milieu d'un haut pan de tuf quelques petites ouvertures quarrées et grillées, qui servent à donner du jour à des caves dont l'avenue est plus éloignée ou cachée derrière un angle saillant des rochers. Quelques unes de ces grottes sont habitées par des familles pauvres : d'autres que l'on voit par ci par là le long des sentiers, sont ouvertes, et les aniers, les regardant comme un bien commun, y passent souvent la nuit avec leurs bêtes. Ce sont des Caranvansérails dont personne ne leur dispute l'usage.

Il y a sur la déclivité méridionale de l'Epomée quatre ou cinq villages et hameaux bien peuplés et situés au milieu des terres, qui sont bien cultivées et donnent une abondance de bons fruits et de vin médiocre. Vers la partie inférieure de la côte se trouvent plusieurs sources d'eaux thermo-minérales que nous examinerons à mesure que nous nous en approcherons. Les voyageurs ne font ordinairement que parcourir à la hâte cette partie de l'île, ne s'arrêtant que dans quelques endroits qui présentent des points de vue d'une beauté particulière, et les Anciens la fréquentoient encore plus rarement. Cette partialité qui a toujours subsisté au préjudice du Midi de l'île, s'explique aisément par la nature de son site et surtout par son accès également pénible du côte de la mer comme de la terre, enfin par une foule de

circonstances purement locales, que nous avons déja fait connoitre en partie.

Parvenus au *Ciglio*, à l'extrémité occidentale et méridionale de l'ile, nous changeons de direction pour retourner à l'Orient. Le premier village qui se présente sur notre route, est *Serrara* ou *Serrano*: un peu au-dessous de ce village et au bord d'un des ravins dont nous avons parlé plus haut, on rencontre le *Bain de Nitroli*, remarquable par son antiquité. Il y a beaucoup d'années que l'on y a trouvé deux morceaux d'antiquités, qui, à ce que l'on dit, ont augmenté les collections publiques de la Capitale. L'un d'eux étoit un bas-relief en marbre, représentant une femme à cheveux épars avec une servante occupée à lui verser de l'eau sur la tête. L'inscription Latine qui commence par les paroles NYMPHIS NITROLIDIS .... fait assés connoitre l'origine de ce monument. L'eau de la source même est alcaline et un peu plus que tiede, c'est-à-dire, de trente dégrés de Réaum. On l'applique aussi à un usage intérieur, et dans de certains cas on lui attribue une efficacité supérieure à celle de Gurgitello, avec laquelle l'eau de Nitroli a d'ailleurs beaucoup d'analogie.

Au fond du même ravin qui s'élargit considérablement vers la plage, est aussi la fameuse source de l'*Olmitello*. On y parvient du coté de l'Est, par un chemin assez praticable, en suivant d'abord la plage de S. Ange et la quittant vis-à-vis de la presqu'île du même nom pour entrer dans un vallon que l'on parcourt pendant un demi-mille dans la direction du Sud au Nord. Plus on s'enfonce dans cette gorge, plus l'aspect en devient sombre. Au lieu de la belle verdure qui rejouit l'oeil sur le haut des coteaux, on n'y rencontre qu'un amas de terres stériles, et de pierres émiées, le tout couvert d'une quantité d'alcali en

efflorescence, particulièrement dans le voisinage de la source. D'ailleurs comment les végétaux prospéreroient-ils dans un creux bordé des deux cotés de précipices, qui sont composés de matières volcaniques peu cohérentes et par conséquent sujettes à un éboulement continuel? En effet des pans entiers s'en sont détachés et ont couvert le fond de la gorge et la source de l'*Olmitello* à plusieurs époques, entre autres aussi après la mort de *Jules Jasolin*, grand appréciateur de cette eau, dont il a laissé une déscription, ainsi que du lieu où elle couloit. *Jean Pistoja* médecin Napolitain, éclairé par les écrits du Jasolin, réussit, long tems après, à retrouver la source, dont les habitans mèmes de l'ile avoient perdu le souvenir. Il y a quarante ans que la source fut de nouveau arrètée par un de ces mèmes accidens; mais l'eau s'ouvrit un passage à-travers les décombres, un peu plus au-dedans de la gorge, et les Ischiotes, pour qui cette eau minérale étoit une espèce de revenu, ne tardèrent pas à élargir ce conduit naturel et à creuser, à peu de distance, un puits semblable à celui qui avoit été comblé par la chute du terrain. A coté de ce puits sont quelques baignoires de maçonnerie, et le tout a été couvert d'un hangar. Peu de personnes vont faire usage de l'eau de l' *Olmitello* à sa source: on en fait venir ce qui est nécessaire pour les malades qui s'arrètent dans les endroits de l'ile qui leur offrent plus de commodités; et on envoye mème de cette eau jusqu'à Naples, sans craindre qu'elle perde sensiblement de sa force; car elle paroit contenir peu ou point de parties volatiles, mais seulement un alcali fixe, qui est le muriate de soude. Ce qui distingue l'eau de l'*Olmitello* de toutes les autres eaux minérales, non seulement de l'ile d'Ischia, mais peut-être de l'Europe entière, c'est que l'Alcali s'y trouve chargé de la matière

colorante du *bleu de Prusse.* En un mot, l'alcali de l'*Olmitello* est saturé de *phlogiston* au point d'en être presque réduit à l'état de neutralisation ; aussi est-il moins piquant et moins sujet à la déliquescence que l'alcali minéral, pur et simple. L'on pourroit donc employer l'eau de l'*Olmitello* à la fabrication du *bleu de Prusse*; mais comme il y a une surabondance d'alcali, il faudroit commencer l'opération par neutraliser dans cette eau l'excédent de l'alcali non saturé de phlogiston, et procéder ensuite de la manière usitée. En attendant que la Chymie appliquée aux Arts, apprenne aux habitans de ces lieux à mettre à profit l'eau de cette source précieuse, pour introduire parmi eux une nouvelle branche d'industrie, nous nous bornerons à indiquer l'usage médicinal de l'Eau de l'*Olmitello.* On l'ordonne intérieurement aux personnes qui souffrent des suites d'une digestion dérangée, d'obstructions viscérales, d'humeurs scorbutiques et pituiteuses, d'affections hypocondriaques et d'autres maux semblables. Mais ceux contre lesquels l'eau de l'*Olmitello* est un *vrai spécifique*, ce sont la pierre et la néphrétique. Si les auteurs et les médecins anciens convenoient généralement de l'utilité des eaux minérales d'Ischia pour remédier à la gravelle, on peut à plus forte raison encore attribuer cette qualité à l'eau de l'*Olmitello*, qui par son principe alcalin-phlogist: doit agir comme un dissolvant savonneux et produire les effets les plus avantageux dans ces sortes de maladies. Les personnes qui en sont affectées, peuvent se servir de l'eau de l'Olmitello pour leur boisson ordinaire, au lieu de l'eau commune, et elles n'auront assurément qu'à se louer de ce substitut salutaire.

En sortant du vallon de l'Olmitello pour retourner à la plage, on rencontre une autre source thermo-minérale, connue sous le nom de l'Eau *delle*

Petrelle ou *dell' Aratro*. Elle est de nature muriatique, et tandis que l'eau *de l'Olmitello* n'a que trente dégrés de chaleur, selon le thermom: de Réaum: celle de *Petrelle* le fait monter à quatrevingt dégrés. C'est de l'eau bouillante; on ne fait que peu de cas et peu d'usage de cette source, non plus que des autres veines d'eau thermo-minérale, qui jaillissent sur les mêmes lieux, mais plus à l'Est.

Le haut rocher de *S. Angiolo*, baigné par les ondes de la mer, se présente sur cette plage d'une manière imposante. Moins haut que le rocher du Château d'Ischia, il est composé de bancs de lave et de tuf, et accessible du coté du Nord seulement, par la langue de terre qui l'unit à l'ile. Cet isthme naturel n'est composé que de *quarz* brisé et réduit en sable. La petite Chapelle de S. Ange a donné son nom au rocher, sur lequel on observe une vieille tour quarrée, bâtie dans le moyen age, comme tant d'autres béfrois, pour garder les côtes et les garantir des descentes qu'y faisoient alors les corsaires de la Barbarie. Aujourd'hui cette tour n'est plus d'aucun usage. La mer autour du rocher de S. Ange est très-poissonneuse; elle contient même du corail dont on néglige entièrement la pêche: parcontre on y prend beaucoup de *ragoste* (homards) et d'autres crustacées. Vis-à-vis du rocher, au bord de la mer, il y a quelques habitations; mais au reste cette plage, longue de deux milles jusqu'à la pointe de *Testaccio*, est la partie la plus déserte de ces côtes et ne peut qu'augmenter l'impression tant soit peu sinistre, que doit faire l'ensemble de l'extrémité méridionale de l'ile. Sur cette plage solitaire, la vue d'une mer immense, s'étendant, sans aucune interruption, de l'Est à l'Ouest, n'a rien d'égayant. Lorsqu'elle est calme, elle paroit trop monotone; quand elle est houleuse et que les vagues viennent se briser avec

fracas sur ces longs rivages sablonneux ou contre ces rochers, qu'elles couvrent d'écume, l'ôn ne sauroit se défendre d'un certain effroy, et l'on est bien aise de regagner la hauteur de l'Epomée.

De Serrano nous continuons notre chemin à travers les vignes, les ravins, les taillis, admirant une nature tantôt sauvage tantôt modifiée par l'art et l'industrie de l'homme, mais toujours grande et riche. Nous passons par *Fontana inférieure* et *supérieure*, village situé le plus haut sur le dos du Mont Epomée. Du *Ciglio* jusqu'ici la montée a été, en général, assez douce; mais au-dessus de *Fontana* elle devient roide. Les vignes disparoissent peu-à-peu; des touffes d'arbres sauvages leur succèdent; à la fin on ne voit que des milliers de plantards et de cepées d'osier, qui viennent à merveille dans un terrain si élevé et argileux. Les sentiers sont bordés de genêts fleuris, de lentisques et de quelques autres espèces d'arbrisseaux sauvages: le thym, la marjolaine, l'origan, le myrte sauvage parfument l'air, enfin la végétation ne cesse qu'immédiatement au-dessous de la roche, qui forme

LA CIME DE L'EPOMÉE, avec L'HERMITAGE DE S. NICOLAS.

Nous voilà donc sur le faîte de cette vaste pyramide dont nous avons fait le tour, en décrivant une espèce de spirale, des bords de la mer jusqu'au point le plus élevé de l'ile.

Descendus de dessus nos paisibles montures, qui nous ont portés, sans broncher, au terme de notre pélérinage, *Frà Desiderio* nous reçoit à la porte de l'hermitage et nous conduit par un corridor un peu long et obscur, à travers la roche, sur une petite terrasse ouverte et située au bord d'un précipice.

Il est impossible d'éprouver une sensation plus vive, une surprise plus entière que celle causée par la nouveauté de la scène qui se présente à nos regards. La montée longue mais graduelle de Foria jusqu'au Pic, et la foule d'objets intéressans qui s'offroient tout le long de la route, avoient empêché d'apprécier la vraie élévation de la montagne sur laquelle on se trouve; c'est avec étonnement que l'oeil la mesure maintenant du haut de la terrasse, sous laquelle l'Epomée, du coté du Nord, est coupé à-pic. On est placé, comme par enchantement, à dix huit cents pieds au-dessus des rivages de la mer. La vue plonge et embrasse les territoires d'*Ischia*, de *Casamice*, de *Lacco* et de *Foria*; le voyageur peut tracer, comme des lignes géographiques, toutes les parties et les petits détours du chemin qu'il a suivi: par une illusion optique les collines et les promontoires, qu'il a parcourus, semblent être aplatis et rangés tout autour de la base de l'Epomée. L'ile entière, vue de son sommet, ressemble à une miniature, ou plutôt à un mosaïque, qui sur un vaste fond d'azur (de la mer) présente les couleurs les plus brillantes et les teintes les plus harmonieuses.

La vue de cette mer, qui se développe sur une ligne de près de cent milles de long, à commencer du Cap *Circello* jusqu'à l'ile de *Capri*, et sur une largeur peu moindre, en partant du fond du Golfe de Naples jusqu'au de-là de l'ile de *Vandotena*, n'a rien de monotone pour celui qui en jouit du haut de l'Epomée, à cause du passage subit que l'oeil peut faire à son gré aux côtes qui bordent cette vaste étendue d'eau, et dont les parties les plus agréables, c'est-à-dire, les côtes du Golfe de Naples, sont aussi les plus rapprochées; tandis que les longues plages de Cumes, les marais de *Mondragone* et de *Garigliano*, ne se présentent qu'en des demi-teintes adoucies et

graduées en raison de l'éloignement. Les montagnes de Terracine et de Gaëte, les hauts sommets des Abruzzes, se perdent dans l'horizon; une autre branche des Apennins, qui commence derrière le Vésuve et s'étend jusqu'au Cap de Minerve vis-à-vis de Capri, déploye une variété de petits paysages qui terminent admirablement la partie la plus intéressante de ce *Panorama*, un des plus beaux de l'Italie et même de toutes les côtes et des iles de la Méditerranée. Le *Monte Solaro* à Capri est aussi haut que le Pic d'Ischia; mais la première des deux iles est déja un peu hors du centre de ce demicercle unique, qui prête des charmes particuliers au coup d'oeil, que l'on a au sommet de l'Epomée. Nous n'hésitons pas de lui donner, sous le même rapport, la préférence sur le Mont Vésuve, qui est du double de la hautenr de l'Epomée, et nous en appellons hardiment au jugement des voyageurs qui ont été visiter l'un et l'autre.

L'Epomée jetoit anciennement du feu, et on doit le regarder comme la souche de tous les Volcans secondaires, qui ont contribué à la formation de l'ile; mais depuis des siècles il n'y a eu aucune nouvelle explosion. Les matières dont le sommet de l'Epomée est composé, même les laves, (la substance la plus compacte et la plus rebelle) se trouvent dans un état de décomposition à sa superficie.

Au-dessous de la terrasse on voit une autre pointe moins élevée: elle est également verticale, et semble se coller contre le précipice de l'Epomée. On l'appelle la *Catreca*, et c'est entre elle et la *Piazza della Pera*, vers l'Orient, qu'il faut chercher l'ancien *cratère* de l'Epomée: du coté de l'Ouest et du Sud il en reste quelques débris; mais toute la portion du cône et du cratère de l'Epomée, qui regardoit le Nord, a croulé, et il est probable, que la

chaine de petites collines, dont son pied est garni, de *Casamice* jusqu'à *Foria*, ainsi que bonne portion du territoire de ces deux communes et de celui de *Lacco*, doivent leur origine à ces écroulemens, qui même de nos jours ont encore lieu de tems à autre, et causent de grands dommages aux vignes et aux habitations situées au-dessous. C'est la seule sorte de réaction que ce vieux Volcan exerce à de longs intervalles, et qu'il faudroit lui pardonner en faveur des grands avantages, que la génération présente retire des anciennes éruptions, par la fertilité inépuisable qu'elles ont donnée aux terres de l'île. Les champs de lave noire, dont l'oeil, du haut de l'Epomée, peut suivre tout le cours à travers les côtes verdoyantes, commencent aussi à être changés en vignes.

A l'Ouest de la pointe de la *Catreca*, sur le même plan de sa base, et entre des interstices d'ancienne lave, on trouve une *fumarola* appelée *del Fasano*. D'autres conduits de vapeur se voyent un peu au-dessous de la *Catreca*, dans l'endroit nommé *Frassi* et *Montecito*. Selon une ancienne tradition, ces *Stufe* ont été beaucoup fréquentées jadis; mais on a fini par les abandonner à cause de leur accès difficile et scabreux. Après des milliers d'années l'Epomée paroit encore nourrir, non seulement dans ses fondemens, mais aussi jusqu'à sa cime la plus élevée, les germes de la fermentation volcanique et les restes d'un incendie, dont la fumée s'exhale par de nombreuses crévasses, qu'on observe à la superficie de cette montagne. Quel ne doit donc être notre étonnement, en voyant à coté des soupiraux fumans de *Fasano*, des fosses profondes qui sont *remplies de neige*, au milieu de l'été?!

Dans les climats chauds les rafraichissemens sont un besoin presque aussi impérieux et indispensable

que l'est celui de la nourriture même. Dans la haute Italie on se sert en été de la glace; mais comme l'hiver, dans le Royaume de Naples, n'est point assez rigide pour causer de fortes gelées, on supplée à ce manque par la neige, dont l'usage, suivant l'opinion des médecins, est préférable pour la santé. On ramasse chaque année la neige qui tombe sur les montagnes les plus hautes de la *Terre de Labour*, et on l'enfouit, pour la conserver, dans des réceptacles creusés en forme de vastes puits sur les lieux mêmes. La neige congélée y forme une masse cohérente qu'il faut briser à coups de hache. Ces fosses, dont les plus grandes et les plus nombreuses se trouvent sur la haute montagne de S. Ange derrière *Castellammare*, et sur une autre branche des Apennins entre *Nola* et *S. Sévérino*, dans la Campanie, fournissent pendant tout l'été aux besoins de la Capitale et de la Province. Une disette de neige seroit presque aussi funeste que celle du pain, car à Naples il n'est pas jusqu'au plus misérable *Lazaron*, qui en été ne veuille boire à la glace, ne fut-ce qu'un ver d'eau, qu'il compte parmi ses besoins journaliers, tout aussi bien que le pain et les fruits. D'ailleurs à Naples les médecins font prendre la neige intérieurement et l'appliquent extérieurement en bien des cas, où ils la regardent comme un remède infaillible.

Le Mont Epomée seul fournit assez de neige pour l'usage des habitans de l'ile d'Ischia: comme la consommation en est très-grande, et augmentée encore par la quantité d'étrangers qui y viennent chaque été prendre les eaux et les bains, on peut juger de la grande provision de neige que les Ischiotes font en hiver sur l'Epomée. En effet ils ne sont que très-rarement dans la nécessité de recourir à la Terre-ferme, pour suppléer à un manque de neige.

Donnons encore un coup d'oeil sur l'ile qui s'étend

bien au-dessous de nous, ainsi qu'à la mer qui l'entoure, aux iles et aux promontoires qui la bordent et qui l'embellissent, et puis nous laisserons la terrasse, ce lieu qui a si long-tems captivé notre curiosité et qui excite nos regrets en le quittant, pour rentrer dans l'Hermitage, objet non moins digne de notre attention. Il est entièrement taillé dans le roc, à l'exception de la seule façade de la Chapelle, qui est de maçonnerie. La Chapelle même doit avoir été originairement une grotte naturelle, comme on en rencontre souvent dans les bancs de lave. Un homme dévot étoit le premier habitant de cet antre: il chercha sans doute à s'éloigner du bruit mondain, pour mener une vie contemplative sous les auspices de S. Nicolas. Il n'auroit pu choisir une retraite plus propre à inspirer et à nourrir des sentimens élevés et purs; car on y est, pour ainsi dire, placé entre le Ciel et la Terre!

Le petit sanctuaire conserva sa simplicité primitive, lors même que sa renommée et l'accroissement de la population de l'île valurent à ce lieu de pélérinage un concours toujours plus nombreux. Mais sous le Règne de Charles III de glorieuse mémoire, il arriva une chose, qui dut puissamment contribuer à l'illustration de l'Hermitage de S. Nicolas.

» Mr. Joseph d'Arguth, Allemand de naissance, » et Commandant du Château d'Ischia, voulut se » mettre en personne à la poursuite de deux déser» teurs de sa garnison, qui étoient allés se cacher » dans une foret, vers le haut du Mont Epomée. » Il les surprit en un endroit des plus solitaires; » mais au moment, où ce vaillant Capitaine alloit » se lancer sur eux, son coursier broncha et le che» valier tomba à la renverse. A l'instant les scélé» rats, armés de leurs arquebuses, le couchèrent en » joue. Le Châtelain, dans sa grande détresse, in-

» voqua son Patron S. Nicolas, faisant le voeu de » se dédier à son service, s'il daignoit le sauver d'un » danger si imminent. Sa prière fut exaucée : il » n'eut que son chapeau et son manteau de percés » par les balles, mais sa personne ne reçut pas la » plus petite blessure : ainsi il échappa miraculeuse- » ment. Aussitôt il se démit de sa charge et se re- » tira à l'Hermitage de S. Nicolas, situé sur le som- » met de l'Epomée. Il y fit agrandir la Chapelle et » creuser dans le même rocher une quantité de cel- » lules et d'autres pièces. Il rassembla une douzaine » de cénobites, avec lesquels il mena une vie mo- » nacale, pourvoyant par de riches dotations à » leur subsistance, ainsi qu'à l'entretien de la Cha- » pelle, qu'il orna d'autels, de reliques, de vases » sacrés, et d'une façade extérieure surmontée par » un petit clocher. Il fit aussi beaucoup de bien aux » pauvres et sa vie fut une suite continuelle de bons » exemples. Plusieurs des ornemens sculptés en bois, » qu'on voit encore dans le Sanctuaire de S. Nico- » las, sont l'ouvrage de ses propres mains. Il mou- » rut en odeur de sainteté, après avoir passé seize » ans dans ce lieu : une table de pierre indique le » lieu de sa sépulture dans la Chapelle. Par humilité » Chrétienne il avoit défendu que l'on ne fît rien » pour la conservation de sa mémoire ; en sorte que » tout ce que l'on sait de lui, est tradition verbale. «

Plusieurs des vieux confrères du révérend Père Joseph le suivirent bientôt au tombeau et les autres se dispersèrent en différens lieux. L'Hermitage redevint peu-à-peu ce qu'il avoit été auparavant, c'est-à-dire qu'il servit de demeure à un anachorète et à un Frère lai. Les legs pieux du P. Joseph ont essuyé en diverses circonstances de graves atteintes, et ils sont réduits à si peu de chose, que l'hermite ne pourroit maintenir la Chapelle et ses dépendances,

sans les secours spontanés de la Charité des gens de l'île et des étrangers.

La fête anniversaire du Saint est célébrée avec une certaine pompe, et comme elle a lieu dans la belle saison, la cime de la Montagne se couvre alors d'une multitude de curieux et de dévots; mais tout le reste de l'année elle est assez déserte, et en hiver des semaines entières se passent, sans que l'on puisse s'en approcher, ou que l'hermite puisse en descendre, à cause des brouillards, des pluies et même des neiges; car tandis qu'au pied de l'Epomée il ne tombe que rarement de la neige, son sommet en est couvert à une certaine hauteur pendant plusieurs mois d'hiver. En été il est souvent enveloppé d'un voile de nuages, particulièrement quand les vents de Sud ou de Sud-Est régnent. Enfin la pointe de l'Epomée est exposée à toute la fureur des orages, qui éclatent dans cette région élevée. Il n'est donc point étonnant que l'action réunie de tant de causes et d'élémens, ait, dans le cours des siècles, rongé et en partie décomposé les matières dures, qui forment la cime de S. Nicolas. Encore l'année dernière l'hermite nous faisoit part de la peine qu'il avoit, de garantir son habitation de l'humidité, qui y pénétroit bien plus sensiblement qu'autrefois, par les petites crévasses du rocher, surtout pendant le tems du dégèl et des grandes pluies. L'avenue de l'hermitage du coté de *Fontana*, est couverte de blocs de lave et de tuf, qui sont bizarrement formés, en partie cavés, troués et exténués par cette action lente mais continue des élémens. On éprouve une espèce de plaisir en voyant, au milieu de ces masses à-demi ruinées, le petit jardin potager de l'hermite, qui a su unir l'utile à l'agréable, en cultivant quelques tiges de *Nicotiane* parmi les raves, les choux et la chicorée, qui servent à son propre usage. Le bon Pé-

re, en nous présentant sa tabatière de buis: » Voi-
» ci, dit-il, ce qui contribue à adoucir ma solitu-
» de, et particulièrement lorsque ma demeure est
» environnée d'épais brouillards, qui quelquefois ne
» me permettent pas même de voir la croix, plan-
» tée à deux pas de l'hermitage. «

L'anachorète a constamment besoin d'une provision de légumes secs et de bled, pour prévoir les cas, où les mauvais tems le retiennent au fond de sa grotte. Il a un four, pour cuire son pain, et même un petit moulin à main, qui est bien simple et semblable à l'instrument dont se servent les potiers pour broyer leur mine de plomb.

Indépendamment du sentier par lequel nous sommes montés à l'hermitage, il y en a trois autres qui y conduisent de *Foria*, de *Lacco* et de *Casamice*. Ils sont legèrement tracés dans le flanc le plus escarpé de l'Epomée, et presque impraticables même en été. En descendant du haut du Pic par un des trois sentiers, on arrive en moins d'une heure indifféremment dans l'un ou l'autre de ces bourgs, tandis qu'il n'en faut guère moins de quatre, pour retourner au *Lacco* par la route que nous avons prise en venant, et deux pour descendre directement au Bourg d'Ischia.

Avant de nous acheminer, nous ne pouvons nous empêcher de faire l'éloge des *anachorètes Allemands*, qui se sont succédés à S. Nicolas et qui n'ont pas peu contribué à en soutenir la réputation. Nous avons déja parlé assez amplement du *Père Joseph*, que l'on peut regarder comme le fondateur du Saint Lieu, tel qu'il subsiste actuellement. Les habitans de l'île, en racontant l'histoire de ce digne personnage, rendent aussi justice au mérite du *Père Michel*, natif du Palatinat. Il quitta les bords du Rhin, pour venir habiter dans le rocher de S. Nicolas, et après

y avoir vécu jusqu'à l'age de cent cinq ans, il se rendit au petit Hermitage de S. François de Paule dans la plaine de Foria, où il mourut en l'an 1811. Nous y avons vu son portrait et visité la tombe qui renferme ses cendres. Un Grison l'avoit précédé à S. Nicolas: il ne fut pas moins distingué par sa piété que le bon P. Michel, et après être resté de même sur l'Epomée jusqu'à l'age le plus avancé, il vint finir ces jours dans un Couvent de la Capitale.

L'autel de la Chapelle de S. Nicolas est actuellement desservi par un prêtre de *Fontana*; il est assisté de deux frères lais qui jadis étoient laboureurs et qui exercent maintenant toutes les vertus religieuses. Ils reçoivent l'étranger avec la plus grande complaisance et hospitalité, et leurs discours simples confirment l'idée avantageuse que leur extérieur honnête fait concevoir, en les voyant pour la première fois.

Nous vous quittons, hommes pieux et estimables, et vous, hermitage de S. Nicolas, aussi unique en votre genre que le Mont Epomée l'est dans le sien, recevez nos Adieux!

On ne peut descendre au Bourg d'Ischia, qu'en revenant sur ses pas jusqu'à *Fontana*, où l'on tourne à main gauche, vers *Moropano* et *Barano*. Les environs de ces deux derniers villages, qui sont bien peuplés, offrent en général des parties à-peu-près semblables à celles que nous avons pu admirer à *Serrara* et à *Fontana*; mais elles sont plus agréables, et le deviennent toujours d'avantage, à mesure que nous nous rapprochons du Bourg d'Ischia, la pente de l'Epomée étant bien plus douce et bien plus unie dans la direction du Sud à l'Est.

Le petit village de *Testaccio*, n'est qu'à un quart de mille de *Barano*, et situé sur un coteau qui s'alonge jusqu'au *Capo Cavallo*, formant une des extrémités méridionales de l'ile. *Testaccio* est hors de no-

tre route ; mais nous allons faire ce petit détour, pour voir la *Stufa*, qui existe dans ce hameau. Elle a cela de particulier, que ses exhalaisons sont sèches et d'une température assez modérée, c'est-à-dire de trente cinq dégrés de Réaum : La chaleur y est absolument dénuée d' humidité, ce qui s' explique aisément par le manque des sources et des réservoirs souterrains. Le penchant méridional de l'Epomée forme, sous ce rapport, un contraste frappant avec la partie opposée ou septentrionale de l'ile. L'action de l'Etuve de *Testaccio*, modifiée par la circonstance que nous venons d'indiquer, en acquiert aussi des qualités spéciales qui peuvent la rendre applicable à de certains maux avec un avantage marqué. Aussi les diverses nations, à qui l'ile appartenoit, et particulièrement les Romains, semblent les avoir bien appréciées. On a trouvé, il y a une cinquantaine d'années, à *Testaccio*, dans un endroit nommé *Cumano*, des statues et des bas-reliefs, qui constatent le séjour que les Anciens y ont fait.

Après avoir surmonté le coteau de *Barano*, on entre insensiblement dans un bassin, dont l'aspect tout nouveau fait encore une des grandes variétés de l'ile. Ce bassin, qui a trois milles de circonférence, est bordé au Sud par la Montagne de *Campagnano* et au Nord par les hautes collines volcaniques qui s'élèvent au pied de l'Epomée. On se croit tout-d'un-coup transporté dans les plaines de la Campanie. De gros arbres, en partie sauvages et unis par des guirlandes de pampres, ombragent des champs plats et semés de froment, de bled de Turquie, de légumes et de verdures. Qu'il est délicieux de se promener à l'ombre de ce feuillage touffu, après avoir été exposé dans tout le reste de l'ile à la chaleur et à la lumière d'un soleil trop brillant. Le lieu où l'on respire la fraicheur la plus agréable, est si-

tué au pied de la colline qui sépare la plaine de *Campagnano* du territoire du *Bourg d'Ischia*. En s'approchant de cette colline, on entend ruisseler des fontaines: elles tombent de l'aqueduc, dont nous avons déja parlé et qui traverse la vallée de *Campagnano*. La longue rangée des arches très-élevées, qui en cet endroit supportent l'aqueduc, fait un superbe effet au milieu des hauts arbres qui les ombragent et des belles plantations qui en cachent la partie inférieure. Dans les sites ou le bois est plus éclairé et le feuillage moins touffu, le regard aime à errer sur les beaux coteaux plantés de vignes qui bornent l'horizon et cernent le bassin. Autant que l'on s'y arrête, on est absolument privé de la vue de la mer, et cette anomalie, en donnant le charme de la nouveauté à la scène, la rend encore plus intéressante. Mais le coin le plus riant du vallon entier, est au Nord-Ouest. On y trouve un petit hameau, nommé *Piéo*, parcequ'il est bâti au *pied* d'un monticule qui n'est lui-même qu'une continuation de l'Epomée. Les maisonnettes, éparses, à la vue l'une de l'autre, dans des champs fertiles et sur une éminence voisine qui est moitié cultivée, moitié sauvage, font l'effet le plus pittoresque. D'énormes figuiers d'Inde et d'agaves (aloës) servent de hayes aux champs. Nullepart dans l'ile les arbres et les ceps de vigne, dont ils sont entortillés, n'atteignent une telle hauteur: le peuplier et le chêne, le chataignier et le noyer, y croissent pèle-mêle au milieu des champs, sur lesquels *Bacchus* et *Cérès* versent à l'envi leurs plus beaux dons. Ce charmant *angulus terrarum* réunit les avantages de la Plaine Campanienne à ceux d'un vallon élevé et isolé: l'air y est aussi pur mais moins vif, et moins imprégné d'exhalaisons salines, que dans le reste de l'ile. Nous n'hésitons pas de dire, que c'est le séjour le plus salu-

bre de l'île, et le plus convenable à quiconque a seulement besoin de changer d'air, sans se soucier des eaux minérales. Tout est médicinal dans le réduit paisible de *Piéo*, et si l'on désire d'avoir une vûe plus étendue, on la trouvera sur les collines d'alentour, principalement sur une des moins élevées qui est située du coté de l'Est: on y domine sur le Bourg et le Château d'Ischia et sur les rivages qui ne sont éloignés de *Piéo* que de deux milles et demi. On a aussi, sur ces collines, la vue du Golfe de Naples aves ses iles et ses promontoires. Un chemin très-commode et très-fréquenté conduit du *Bourg d'Ischia* à *Piéo*, et il est vraiment singulier, que les gens les plus aisés de l'île, ainsi que les Napolitains, ne donnent à *Piéo* la préférence pour la *villeggiatura*, c'est à-dire, le séjour de quelques mois qu'ils vont habituellement faire chaque année à la campagne. C'est méconnoitre assurément l'effet salutaire, qu'une demeure un peu prolongée dans ce charmant vallon doit nécessairement produire sur le physique et le moral de l'homme, particulièrement en été, où la fraicheur et l'ombre sont un vrai besoin sous ce ciel enflammé.

De *Piéo* on descend, sans s'en appercevoir, jusqu' aux arches de l'aqueduc, au fond de la Plaine de Campagnano: l'on gagne ensuite, par une montée très-courte et très-facile, le haut du coteau, dont la pente opposée forme la partie la plus belle du territoire du *Bourg d'Ischia*, le long de la mer.

Au lieu d'y descendre en droiture, nous allons encore faire le tour du reste de la base de l'Epomée, de *Piéo* jusqu'au *Crétaro*, au-dessus de *Casamice*. Peu d'étrangers s'écartent du chemin que l'on suit ordinairement, pour parcourir ces lieux solitaires et sauvages, mais remplis d'objets qui peu-

vent bien faire oublier le petit surcroit de fatigue que cause cette dernière excursion.

Après avoir traversé la campagne unie de *Piéo*, on monte sur la colline dont nous avons déja fait mention, et puis on tourne à la gauche pour gravir sur une des hauteurs de l'Epomée, qui s'étend de l'Ouest à l'Est jusqu'à *Bagni d' Ischia*. Le chemin est très-pierreux et escarpé, mais praticable même pour les bêtes de somme. Arrivé au haut du coteau, le voyageur laisse les vignes en arrière, pour entrer dans les bois de chataignier, qui couvrent la déclivité orientale de l'Epomée. On fait la coupe de ces bois périodiquement de huit à neuf ans, ce qui leur donne une graduation de hauteur, les rendant tantôt presque impénétrables, tantôt moins touffus en d'autres endroits. Cela produit une variété, dont la vue, prise de loin, fait un effet très-agréable. Dès que l'on a gagné ces boccages, le sentier devient uni, et on les traverse à mi-côte de la montagne sur une ligne à-peu-près horizontale. On y a un point de vue unique, sans sortir du sentier. Bien au-dessous de nous est un petit fond formant une plaine circulaire, qui étoit anciennement un cratère et qui aujourd'hui est un verger florissant. Ce creux est bordé au Nord et au Sud par deux cônes tronqués, de hauteur égale, et dont les sommets conservent encore intactes les vieux cratères, en forme d'entonnoirs. C'est dans l'espace intermédiaire, entre les deux Volcans éteints et arides, que la Nature a ménagé à l'oeil une des plus belles *échappées* dont il soit possible de jouir. D'abord on ne voit de l'île d'Ischia, que la partie montueuse où nous nous trouvons; ensuite l'azur des ondes qui semblent être renfermées entre les deux cônes volcaniques; la mer est encore rétrécie à peu de distance par les îles de *Guévara* et de *Procida*, au de-là desquel-

les se dessinent les longues lignes des côtes de Cumes, de Misène, du Pausilipe, de Sorrente, qui se succèdent graduellement et semblent former autant de coulisses ornées des plus belles variations. Le fond de ce tableau est le double coupeau du Vésuve qui a derrière lui la Chaine des Apennins. Comme nous ne sommes qu'à mi-côte de l'Epomée, les parties principales de ce paysage se présentent de la manière la plus gracieuse, surtout vers le soir, quand le soleil, caché derrière le Pic de l'Epomée, les éclaire encore d'une douce lumière.

Les objets lointains se distinguent dans le Midi de l'Italie avec une netteté extraordinaire: nous avons connu des étrangers qui croyoient fermement, que leur vue portoit plus loin dans ce pays qu'ailleurs; mais en se rendant compte de cet effet, on ne peut l'attribuer qu'à la grande clarté de l'atmosphère et à la force des rayons du soleil. Quiconque a visité les côtes de Naples, n'a pas manqué de remarquer ce voile bleuâtre qui semble envelopper les objets éloignés, sans en cacher les moindres détails. Cette vapeur legère et transparente paroit au contraire les mettre plus à la portée de l'oeil, et en même tems elle donne au coloris une douceur et une harmonie qui ajoute à la beauté des vues du Golfe de Naples.

Encore une fois, la perspective aërienne et linéaire, qui se présente au milieu de notre promenade solitaire, à mi-côte de l'Epomée, vers l'Orient, est incomparable et unique dans son genre!

En poussant un peu plus au Nord, nous arrivons dans un vallon formé par l'Epomée et le Mont *Rotaro.* Il y a quelques maisons rustiques avec une petite chapelle. Ce vallon est cultivé avec soin; on y fait un peu de bled et assez de vin, qui cepen-

dant est très-âpre; mais ce qui nous a fait plus de plaisir, c'étoit d'y trouver une petite plantation d'oliviers qui donne une huile fine et fournit une preuve de plus de la possibilité d'augmenter la culture de cet arbre dans l'île. Il faut pourtant considérer, que peu d'endroits de l'île sont aussi bien exposés et aussi propres à la propagation de l'olivier que le vallon du *Rotaro*.

Cet ancien cratère, quoiqu'il soit couvert de broussailles jusqu'à son sommet, n'est pas encore susceptible de défrichement du coté où il touche l'Epomée; mais à sa déclivité orientale et septentrionale, vers *Casamice* et *Punta di Castiglione*, il commence à être réduit à la culture. Les substances dont cette haute colline est composée, telles que la pierre ponce et les scories de lave, sont aussi les plus insensibles à l'action des élémens et les plus longues à céder à leur influence.

Parvenus à l'extrémité du vallon, nous voyons, bien au-dessous de nous, les collines et les rivages de *Lacco* et de *Casamice*: dans une demi-heure nous serions rendus à la dernière de ces bourgades; mais pour éviter la descente pénible du *Rotaro*, nous rebroussons chemin jusqu'à ce que nous rencontrions, sur le point le plus élevé de notre route, l'aqueduc, qui passant à fleur de terre, et traversant la pente opposée de l'Epomée, porte l'eau de *Buceto* au *Bourg d'Ischia*. Le sentier suit ce canal muré: chemin-faisant on voit sur la gauche le *cratère*, qui, formé par l'éruption de l'an 1301, a vomi le torrent de lave de l'*Arso*. Les environs de ce Volcan éteint, n'offrent encore que les tristes restes de la conflagration et ils sont engombrés de monceaux de scories noires et d'autres substances altérées par le feu; cependant à une certaine distance, où les couches sont moins épaisses, ces matières, remuées et brisées

par la main de l'homme, commencent à s'assimiler au sol qui les avoisine, et à former des terres qui récompensent amplement le travail du vigneron. Dans cette terre vierge, la vigueur de la végétation est souvent surprenante : à quelques centaines de pas du Cratère de l'*Arso* nous nous rappellons d'avoir vu certains arbres qui de loin ressembloient à de gros saules effeuillés ; en nous en approchant nous les reconnumes pour des souches de genêt sauvage. On ne voit point ailleurs arriver cet arbuste à la même hauteur.

En descendant du cratère de l'*Arso*, vers le Sud, dans le vallon de *Campagnano*, on est à-même de mesurer des yeux toute la circonférence de ce bassin, ainsi que la hauteur de la montagne du même nom, au pied de laquelle il se trouve. La forme de la plaine de *Campagnano* est absolument celle d'un ancien cratère volcanique, dont le fond, comblé par l'écroulement d'une partie des bords supérieurs, est en grand ce que la *Solfatara* de Pouzzoles sera un jour en petit, - une campagne riante et fertile. La montagne de *Campagnano* est cultivée jusqu'à son sommet, et sur toute sa déclivité méridionale, à l'exception des côtes trop escarpées qui donnent sur la mer. La côte de St. Pancrace, dont l'une des pointes les plus avancées de l'île tient son nom, produit un assez bon vin clairet. Sur toute la circonférence extérieure du Mont *Campagnano*, à commencer de *Testaccio* jusqu'au *Bourg* d'*Ischia*, il y a, au niveau et au bord de la mer, une quantité de sources thermo-minérales, dont quelques unes furent jadis très-renommées, mais qui ne sont plus fréquentées maintenant : d'autres ont été englouties par la mer avec le rivage où elles jaillissaient.

C'est dans le bassin de *Campagnano*, qu'enfin nous quittons le pied de l'Epomée, car le coteau riant

et planté de vignes, que nous avons traversé en descendant du Cratère de l'*Arso*, est encore une ramification de l'Epomée, la dernière du coté du Sud à l'Ouest.

En passant sous l'arcade de *Campagnano*, on s'arrête avec plaisir un moment sur le bord des fontaines, pour s'y raffraichir et pour gagner ensuite la petite hauteur à l'Est, d'où l'on arrive au Bourg d'Ischia par une descente tellement douce que l'on ne s'en apperçoit pas. Le chemin mène par des champs plantés de hauts ceps de vigne et ombragés d'arbres qui empêchent à la vue de s'étendre. Par-ci par-là les hauts bancs de laves de l'Arso, que l'on voit de tems à autre, bordant des champs qui sont sur la gauche de la route, font une espèce de diversion qui relève, pour ainsi dire, la beauté du lieu.

Il est bien vrai, que le Mont Epomée est plus accessible du coté du Bourg d'Ischia, que d'aucune autre part; mais aussi, après être montés plusieurs fois à S. Nicolas, tant du coté du *Bourg d'Ischia*, que de celui de *Foria* dans la direction opposée, nous avons acquis la certitude, qu'en faisant le tour de l'île par *Lacco* et *Foria*, comme nous venons de l'effectuer, tous les objets qui peuvent exciter la curiosité de l'étranger, se présentent de la manière la plus avantageuse, et la plus intéressante, le dédommageant bien amplement des fatigues un peu plus grandes, que l'exécution de notre plan primitif a pu causer.

De retour au bourg d'Ischia, il ne nous reste qu'à dire Adieu à l'île et à ses habitans. Nous le faisons à regret, et ce seroit trop tard maintenant, de vouloir cacher l'espèce de partialité, que nous nourrissons pour Ischia. Cette prédilection paroitra peut-être pardonnable à quiconque aura eu l'occasion de connoître et d'apprécier comme nous, les agrémens d'un séjour un peu prolongé dans cette ile enchanteresse.

L' ILE DE PONCE.

L'occasion d'aller à *Ponza*, se trouve plus facilement à Ischia qu'à Naples même. La première de ces deux iles n'entretient pas des rélations suivies et régulières avec la Capitale, tandis qu'entre le *Borgo d'Ischia* et l'île de Ponce il subsiste une espèce de trafic continuel, qui se fait par le moyen de quelques felouques appartenantes aux habitans du Bourg.

En s'y embarquant pour Ponce, on cotoye toute la partie orientale de l'île d'Ischia, dont l'aspect, du coté de la mer, est vraiment magnifique. Les petites langues de terre et les anses le long de ces rivages, offrent une grande variété de formes, et le tout ensemble a quelque chose de gracieux, que l'on ne trouve point au même dégré dans les antres parties du Golfe de Naples, et encore moins dans les îles qui nous restent à visiter.

Aussitôt après avoir doublé le *Mont de Vic* et le *Cap du Zaro*, l'on vogue dans le Golfe de Gaëte, que l'on traverse dans la direction du S. E. au N. O. Quelle différence entre ce Golfe et celui de Naples! Le premier, sur toute sa largeur, qui est du triple de ce dernier, ne présente qu'une plage dont l'uniformité est interrompue seulement par quelques pointes montagneuses, qui se détachent à longs intervalles de la grande Chaine des Apennins: cette chaine occupe elle-même tout le fond de l'immense *marine* du Nord à l'Est jusqu'au Sud, et ses cimes lointaines, plus ou moins élevées sur l'horizon, se perdent dans l'azur des airs et ne contribuent pas beaucoup à diversifier la monotonie de cette vue.

Pendant cette traversée on a de la peine à se défendre de l'ennui que l'on éprouve toujours en pleine mer, soit sur un grand ou sur un petit bâtiment, que le voyage soit long ou court, abstraction faite

du malaise qu'il cause, et auquel cependant beaucoup de personnes ne sont pas également sujettes. L'homme accoutumé à une variété et à une succession de scènes et d'occupations sur terre, ressent fortement cet isolement soudain auquel il est inévitablement exposé sur la vaste étendue des eaux; isolement d'autant plus sensible, moins le calme qui régne souvent dans ce désert aquatique, est troublé par les vents et les orages. Il n'y a que les ombres nocturnes qui puissent voiler en partie le vuide de la mer. Pendant les heures généralement consacrées au repos, le silence n'étant interrompu que par le bruit sourd des flots qui viennent battre les flancs de la barque, on sent moins l'absence de ce qui occupe le souvenir.

Le lever du soleil est sans contredit plus magnifique et plus imposant sur mer; mais il n'y a rien de tout ce qui rend ce spectacle si intéressant sur terre. Le soleil, à-peine annoncé par l'aurore, sort brusquement du sein des ondes pour en éclairer tout-d'un-coup la surface immense; tandis que sur la terre ses rayons commencent par dorer les sommets des montagnes, puis les cimes des arbres, et les autres objets les plus élevés, avant qu'il paroisse lui-même sur l'horizon; il y est reçu par le chant des oiseaux, et tous les êtres qui respirent célèbrent par mille signes de rejouissance le reveil de la nature. Il n'en est pas de même sur la mer: l'astre du jour s'y montre dans le silence, il se leve avec éclat; mais c'est une pompe bien solitaire!

Le clair de lune, si brillant, si argentin dans les pays méridionaux, produit une sensation bien plus agréable sur mer. Qu'elle est superbe, cette colonne de lumière doucement répandue sur la plaine liquide! Souvent en naviguant sur la mer Tyrrhénienne, nous avons passé une partie de ces belles

nuits d'été, à jouir sur le pont de la fraicheur délicieuse et à contempler . . . .

To behold the wandring moon
Riding near her highest noon,
Like one that had been led astray
Through the Heavens wide pathless way,
And oft as if her head she bowed
Stooping through a fleecy cloud;

à admirer l'effet magique de la lune sur la mer, et à nous livrer aux réflexions calmes, que cette scène nocturne fait naitre . . . . La Lune est l'astre favori du navigateur sensible !

L'on passe près de l'ile de *Vandotena*, que nous visiterons à notre retour. En s'approchant de *Ponza*, c'est-à-dire, à la distance de huit milles (au S. E.) de son extrémité méridionale, l'on rase un haut rocher isolé, appellé *la Botte*, parcequ'il ressemble de loin à un tonneau sur son fond, au milieu des eaux.

En venant du coté du S. E. l'on voit l'ile de *Ponce* dans toute sa longueur, qui est de quatre milles *en ligne droite*, du Sud au Nord, tandis que sa plus grande largeur, à l'extrémité méridionale, n'est que d'un mille, de l'Est à l'Ouest, et en certains autres endroits cette île n'a que quelques centaines de pas de large, *en ligne directe*; d'un rivage à l'autre. Ponce est d'une forme tout-à-fait différente de celle de Procida et d'Ischia ; plus haute que la première ile, elle n'a pourtant aucune montagne, qui puisse se comparer au Mont Epomée. Le point le plus élevé de l'ile de Ponce est à-peu-près comme la *Montagna di Campagnano* à Ischia ; mais *Ponza* dans son entier se présente très-avantageusement, parcequ'elle forme une masse de hauteur presque égale d'un

bout à l'autre. Cette masse, du coté de l'Orient, est coupée à-pic sur la mer, mais vers l'Occident elle va en pente plus ou moins douce, plus ou moins large, et c'est cette pente qui forme l'intérieur de l'ile. A l'exception des environs immédiats du *Port*, au fond de la belle et grande *Baie* qui s'ouvre derrière la *Punta della Madonna*, à l'Est de l'ile, elle est bordée tout autour de précipices hauts, inaccessibles et hérissés de rochers.

L'espèce de petit Archipel dont l'ile de Ponce est le centre, n'est qu'une continuation ou bien le bout d'une de ces branches des Apennins, qui se détache de la grande Chaine dans les *Abruzzes*, et qui, après avoir séparé l'Etat de l'Eglise d'avec le Royaume de Naples, semble se terminer en hauts promontoires à *Terracine* et à *Circello*: mais avant de se perdre tout-à-fait dans l'abîme de la mer, cette branche des Apennins reparoit encore une fois à sa surface et forme la réunion d'iles dont nous parlons, et qui est exactement dans la même direction et entièrement de la même matière, c'est-à-dire de roche calcaire. C'est sur cette extrémité de la branche des Apennins, c'est sur ces iles, que la mer a anciennement exercé toute sa fureur; elles y sont encore plus exposées que celles d'Ischia et de Procida. A l'époque du déluge, dont tous les peuples ont gardé la tradition, les flots se sont brisés sur les sommets des iles de *Ponce*, de *Palmarole* et de *Zannone*; ils en ont déchiré les flancs et déchaussé la base, enfin, entrainant toutes les parties moins cohérentes, ils n'y ont laissé que la roche nûe et solide. Ponce surtout ne présente qu'un squélette entouré des débris de son ancienne masse. Tout le long de notre route, du Pausilipe jusqu'à Ischia, nous avons été frappés de la singularité et de la variété des formes que la force combinée des deux élémens, du feu et de l'eau, a fait

prendre à la côte ; mais notre étonnement est plus grand encore, lorsque nous faisons le tour de Ponce, et que nous observons la manière bizarre, dont ses falaises sont découpées et rongées partout. Cette vue nous fait concevoir, comment cette ile peut avoir treize à quatorze milles de circuit, y compris toutes les sinuosités du rivage. Par la même irruption des ondes, l'extrémité septentrionale a été séparée d'avec le reste de l'ile et convertie en un ilôt à part, nommé *la Gabbia* (la cage). Au surplus la mer dans les anses et en avant des pointes de l'ile, est semée d'une immense quantité de rochers isolés, d'écueils et de ressifs qui rendent l'abord encore plus dangereux et difficile. En quelques endroits, particulièrement sur les bords méridionaux de l'ile, on voit des langues de terre qui s'avançant dans la mer, à fleur d'eau, forment en partie des bas-fonds, quand la mer est calme. Selon une ancienne tradition, c'étoit jadis une étendue de beau terrain uni et élevé peu au-dessus du niveau de la mer, qui en empiétant peu-à-peu sur ces rivages, a fini par les couvrir et par en engloutir la portion la plus considérable.

Dans le cours des siècles l'action des élémens a décomposé et ramolli la surface aride de la roche calcaire au point de la rendre susceptible de végétation. Une autre grande cause a aussi puissamment concouru à cet effet. Par une espèce d'anomalie, la roche calcaire qui constitue la masse fondamentale de l'ile de Ponce, a été anciennement tourmentée par des feux souterrains : elle a été le théatre d'éruptions volcaniques, qui quoique bien moins violentes et moins nombreuses qu'à Ischia, ont cependant été assez fortes pour produire des effets semblables et pour accroitre considérablement la masse de l'ile de Ponce. On y rencontre des amas de tuf, ainsi que des bancs

et des scories de lave, des couches de débris de matières volcaniques et des morceaux de pierre-ponce d'un plus grand volume. C'est à cette pierre que l'ile doit son nom moderne et ancien; car *Pumetia*, comme l'appelloient les Romains, est évidemment dérivée du mot Latin *Pumex*, pierre-ponce.

La Nature, secondée par le Tems et par l'Art, a opéré à *Ponza* les mêmes changemens que l'on a pu remarquer en d'autres pays situés sous ce beau et doux ciel. Déja de loin l'ile se présente aux regards, couverte de verdure, surtout du coté du Sud-Est, où s'élève aussi la montagne la plus haute et la mieux cultivée de l'ile. Ce promontoire se rattache vers le Nord à la longue éminence qui forme l'intérieur de l'ile, embrassant ensemble la belle Baie spacieuse qui renfermée entre les pointes della *Madonna*, *di Sta. Barbara* et *del Frontone*, offre un mouillage excellent aux plus grands vaisseaux de guerre; des flottes entières pourroient y rester à l'ancre en tout tems et parfaitement à l'abri des vents et des vagues. C'est ce bon port qui sans doute a constamment attiré dans l'ile la foule des navigateurs, à plus forte raison encore dans un age où l'art de construire et de guider les bâtimens, étoit dans son enfance.

Une vieille tradition de Pouzzoles désigne *Ponza* comme le séjour et l'*Ile de Circée*. Sans nous livrer à des conjectures trop vagues et trop hasardées par rapport aux premiers habitans de l'ile, nous pouvons raisonnablement supposer, que les cabotiers Phéniciens avoient connu et fréquenté le port de Ponce, comme un lieu de relache, le plus sûr qu'ils eussent pu trouver dans ces parages. Lorsque ce peuple navigateur, ou bien quelqu'une de ses nombreuses colonies, vint, sous le nom de *Pélasgues Oenotriens*, s'établir sur les côtes occidentales de l'Ita-

lie, entre l'embouchure de *Liris* (Garigliano) et celle du Tibre, l'ile de Ponce fut attachée au nouvel Etat d'*Ausonie*, que ces Phéniciens ou Pélasgues Oenotriens, mêlés avec les aborigènes de cette partie de l'Italie, fondèrent à-peu-près quinze cens ans avant l'ère Chrétienne. Par cette raison Pline, en parlant de Ponce, de Palmarole et de Zannone, appelle ces iles: *Oenotrides*. Les Tyrrhéniens et les Grecs se succédèrent dans la possession de l'ile de Ponce comme dans celle d'Ischia et des côtes voisines de la Campanie. Quand tout dût enfin plier sous le joug des Romains, le seul usage que ceux-ci surent faire de Ponce, étoit d'y réléguer les personnes de distinction, qui avoient eu le malheur d'encourir le ressentiment des Chefs de l'Etat, mais pour lesquelles il leur convenoit d'avoir de certains égards, du moins en apparence. Tibère choisit cette ile pour le lieu d'exil de sa mère et de sa soeur Julie, mais il ne s'en tint pas là: il fit confiner et mourir de faim à Ponce, le fils de *Germanicus*. *Caligula* exila sa soeur Livie dans cette ile, et *Flavia Domitilla*, parente rapprochée de Domitien, s'étant fait Chrétienne, y fut martyrisée. Une quantité de Romains, du premier rang, furent, d'un tems à l'autre, reclus dans la même ile, qui alors comptoit peu d'habitans, n'étant qu'une espèce de poste militaire. Quel état pénible pour un homme accoutumé à vivre et à briller dans la Capitale du Monde, ou à remplir les premières charges dans les Provinces de ce vaste Empire! C'est à ces illustres bannis, ou à leurs contemporains, sous les Empereurs, que l'ile étoit redevable des ouvrages d'architecture, dont on voit encore les ruines, principalement dans les environs du Port et de la Baie, qui dans tous les tems paroissent avoir été la partie la mieux peuplée et la mieux cultivée de l'ile. Nous aurons l'occasion de

revenir plus tard à ces antiquités. Après la chute du Colosse Romain, et pendant les troubles et les longues guerres dont elle avoit été précédée et suivie, l'ile de Ponce fut oubliée ou abandonnée. Dans des ages moins reculés, les Sarrasins vinrent augmenter le désordre et la désolation de ce beau pays: leurs incursions frayèrent la route aux essaims des pyrates de la Barbarie, qui n'ont cessé d'infester entre autres le Golfe de Gaëte et de faire des descentes dans les iles de Ponce et de *Vandotena*, jusqu'à ce que le Roi Charles III vers le milieu du dernier siècle, entreprit de mettre un frein à l'avidité de ces féroces Africains. Mais c'est à Son Auguste Fils et Successeur, c'est à Ferdinand I, qu'étoit reservée la douce gloire de concevoir et d'exécuter un nouveau plan, pour assurer le repos et la prospérité des deux iles de *Ponza* et de *Vandotena*. Il s'y forma, il y a cinquante ans, sous les auspices et par les soins paternels de ce Prince, une Colonie de *Torrési* (habitans de la *Tour du Grec*) qui se distinguent comme cultivateurs et comme gens de mer, par leur activité et leur industrie. Chaque famille de la *Tour*, qui alloit s'établir dans une de ces deux iles, étoit sûre d'y trouver une habitation franche, des terres gratuites, et de jouir en outre d'un subside pécuniaire. Par ce réglement sage la population des deux iles s'accrut rapidement et au point de n'avoir plus rien à craindre des attaques ouvertes ou cachées des Corsaires Mahométans. Ponce a l'avantage d'une défense facile, puisqu'elle est bornée à un seul point, c'est-à-dire à l'entrée de la baie et du port; partout ailleurs l'ile est entourée d'une barrière insurmontable de rochers et de précipices. Il y a, à la vérité, sur la côte occidentale, un ou deux points abordables au fond de certaines petites anses; mais en y prenant terre, l'on n'en est

pas plus avancé, parceque les falaises autour de ces petites cales, ne donnent aucun accès dans l'intérieur de l'ile. Lorsqu'en 1806 le Royaume de Naples fut envahi par les Français, et que le Roi Ferdinand eut transféré sa résidence à Palerme, on apprit bien à connoitre l'importance d'un poste avancé et d'un abri pour les flottes, tel que Ponce. Les Anglo-Siciliens l'occupèrent et s'y soutinrent constamment contre les Français, auxquels ils firent même beaucoup de mal de ce point isolé, jusqu'à l'époque de l'heureuse réintégration du Souverain légitime. Les Anglo-Siciliens augmentèrent les ouvrages de fortification qui existoient autour du Port et formèrent jusqu' à six petits camps le long des rivages de l'ile, mais à-présent tout cela ne sert plus à rien : on tient seulement une petite garnison pour la garde du port et plus encore pour celle des forçats, dont il y a continuellement un dépot considérable à Ponce.

La population indigène de l'ile de Ponce est d'un millier d'ames. Ces insulaires sont pour la plupart cultivateurs et quelques uns pêcheurs. Pauvres et laborieux, ils sont attachés à leur ile, dont ils ne sortent que rarement, et qui est pour eux le monde entier. Ceux parmi les habitans qui jouissent d'une certaine aisance, font valoir leurs moyens, dans l'ile même, au profit de l'agriculture et ne songent pas à se mettre dans les spéculations commerciales ou maritimes, comme font les Ischiotes et plus encore les Procidains. Les rélations des habitans de Ponce avec ceux du Continent se réduisent à la vente du poisson frais, de la chaux vive, du charbon et du bois à bruler, qu'ils exportent à la Plage Romaine, à Gaëte et à Naples, et dont le produit sert à leur procurer quelques articles d'habillemens et d'autres objets, qu'ils ne trouvent pas dans leur

ile et qui sont cependant de première nécessité. Leur manière de vivre est extrêmement simple et frugale, et les individus des deux sexes y sont sains, robustes et conservent leur vigueur jusqu'à l'age le plus avancé.

L'intérieur de l'ile est dans un bel état de culture, sur tous les points qui en sont susceptibles. Les pentes trop escarpées sont fortifiées de murs recoupés et ressemblent de loin à une suite de marches ou de dégrés gigantesques, dont le dessus ou la partie horizontale est recouverte de terrain et plantée de ceps de vigne et d'arbres fruitiers, tandis que la cime applatie de la montagne qui occupe le milieu de l'ile, d'un bout à l'autre, est ensemencée de bled, qui y croit assez abondamment pour fournir aux besoins de l'ile : elle produit cependant plus de vin et de chataignes, que de froment. Les vallons et les creux abrités sont ombragés de vergers, qui donnent d'excellent fruit; les figues particulièrement sont délicieuses. On rencontre par-ci par-là quelques orangers et quelques citronniers; mais les oliviers ne sont pas assez nombreux pour qu'on put penser à faire de l'huile, qui d'ailleurs, à en juger par le gout exquis des olives salées, seroit comparable à celle de Capri. Le figuier d'Inde y croit spontànément et presque aussi bien qu'à Ischia, dans les masses d'ancienne lave et d'autres substances volcaniques. Les terres labourables de l'ile, étant un mélange de ces matières avec la roche primitive ou calcaire, sont en général assez fertiles, principalement dans les environs de la grande baie à l'Est, où par la raison indiquée peu auparavant, il s'est formé une couche plus épaisse de terre végétale. La montagne située au S. O. du port, et la plus élevée de l'ile, est plantée de ceps de vigne et d'arbres fruitiers, à commencer de sa base, derrière le port, jusqu'à

son sommet applati, qui offre de beaux champs et de riches paturages. Mais du coté du Midi cette même montagne est coupée à-pic, et encore dernièrement il est arrivé un accident qui fournit une preuve de la perpendicularité de cette côte. Une jeune fille qui gardoit son troupeau sur le dos de la montagne, s'étant trop avancée sur le bord du précipice, tomba de cette hauteur dans la mer, où elle perdit la vie. La déclivité de cette même montagne, vers le Nord, est plus douce, et termine en un vallon, qui va au-travers de l'ile, sur un demi-mille de longueur, du fond de la grande baie à l'Orient, jusqu'à la petite anse, appelée *Chiaja di Luna*, du coté occidental de l'ile. Cette vallée qui n'est qu'un grand jardin, offre la promenade la plus agréable, ombragée par des centaines d'arbres fruitiers, qui sont protegés des vents par une succession de coteaux couverts de belles vignes.

Au-dessus de ces jardins, du coté gauche, on voit les restes magnifiques d'un ancien aqueduc Romain, composé d'une suite d'arches à mi-côte de la grande montagne coupée, dont cet aqueduc suit tous les replis. Dans son ensemble il forme un fer de cheval d'environ trois mille pieds de circuit, entre le vallon et le port. Cet aqueduc s'est assez bien conservé; l'eau seule y manque, et comme des sources qui sont bien plus à-portée des habitations modernes, la fournissent en abondance, on ne pense pas à restaurer cet ouvrage antique, quoique ce ne seroit point une entreprise difficile.

A une élévation plus considérable de la même montagne, mais dans une direction différente, on trouve les ruines de murs couverts d'*opus reticulatum*. D'autres restes d'édifices Romains ont été découverts sur plusieurs points de l'ile, entre autres dans une vallée, vis-à-vis du Port, du coté septen-

trional, et les habitans s'en servent comme de caves pour y mettre leur vin. Tout près de-là, sur le rivage de la mer, est l'habitation du Sieur Mazzella, un des propriétaires les plus opulens de l'île. Sa maison est bâtie sur un massif de la plus haute antiquité, car il porte tous les indices de la construction solide des anciens Grecs ou Etrusques. Plus au Nord de la grande baie il y a un endroit, où les bâtimens peuvent, de la manière la plus commode, faire leur provision d'eau douce, qui coule du haut des montagnes. Du bord de la mer jusqu'à une certaine élévation de la côte escarpée, il y a une suite de plusieurs centaines de marches, taillées anciennement dans la pierre dure, sur une ligne transversale. Du coté opposé, entre le *Mole*, et la *Pointe de la Madonne*, à l'entrée de la Baie, on peut aller visiter des bains antiques, taillés dans la roche vive, en guise de grottes et de niches, avec des dégrés sous l'eau, pour la commodité des personnes qui en ce lieu vouloient prendre des bains de mer. Ces grottes artificielles ne sont accessibles que par mer; dans l'endroit où elles finissent, la Pointe même de la *Madonna* est percée d'un bout à l'autre, un peu au-dessus de la surface de l'eau et à hauteur d'homme. On débarque immédiatement à l'entrée de ce corridor et comme de l'autre coté il conduit de même au bord de la mer, loin des parties habitées ou cultivées de l'île, on ne conçoit pas trop, à quel usage il pouvoit être anciennement destiné.

Nous avons fait observer, que la plus grande partie des antiquités existe dans le voisinage du port et autour de la belle rade qu'y forme la baie. Comme dans tous les ages ce point a été le seul abordable de l'île, et le seul réfuge des batimens poussés par les vents vers les longues plages du Continent qui est en face, ce même lieu a été le siège principal

des anciennes Colonies, et il est encore le centre des établissemens modernes dans l'île.

Au fond de la Baie, du coté du Sud, est le port, formé par une petite langue de terre, qui s'avance au Nord, et par un mole que l'art y a ajouté pour la plus grande sureté et commodité des vaisseaux. Ce mole peut aussi servir, en tems de guerre, pour une batterie à fleur d'eau. Le quai est large et solide: les plus grosses frégates peuvent s'amarrer de si près, que l'équipage descend d'un seul pas du pont au quai, sans avoir besoin de planche ni de barque. La maison du Gouverneur est au commencement de la langue de terre; à environ cent cinquante pas sur la gauche et sur le bord de la mer, il y a une rangée de magasins, de largeur et de hauteur égales, et dont le dessus fait une terrasse régulière et pavée, qui non seulement sert de promenade publique, mais encore d'avenue à une autre rangée de maisons à deux étages, parallèle à la première, mais construite sur un terrain plus élevé, c'est-à-dire, sur la base de la belle montagne du Midi. Cette masse de bâtisses forme une demi-lune de trois cents pas d'étendue vis-à-vis du port et elle est en partie reservée au service public. Il y a en outre quelques autres édifices isolés, tant publics que particuliers, du coté du mole et vers la petite hauteur de la *Punta della Madonna*. C'est sur cette éminence que s'élève la Forteresse consistant en une grosse Tour quarrée, à trois étages, qui domine sur le Port et la rade, et qui peut bien contenir une garnison de quelques centaines d'hommes. Aujourd'hui elle sert seulement de *Bagne* aux forçats. Au-dessous de la forteresse, vers l'Orient, est la petite Eglise paroissiale de Ste. Marie, ou *della Madonna*, qui donne son nom à la pointe située vers l'Est, et à la *Città*, à la Cité, que nous venons de décrire. Cette *Ville* compte à-

peu-près trois cents habitans, y compris le petit détachement de soldats, et les autorités civiles et militaires. Les *notables* ou les hommes de marque sont: le Gouverneur, le Curé, le Commis de la Douane, l'apothicaire, le boulanger et deux ou trois boutiquiers.

Le reste de la population de l'ile est répandu sur toute sa surface; mais hors de la *Città*, il n'y a qu'un petit nombre de maisons de maçonnerie dans l'ile, car les paysans sont presque tous *Troglodites*. Il est vraiment singulier, qu'avec une telle abondance des plus beaux matériaux pour bâtir, ces insulaires préfèrent d'habiter des souterrains pratiqués dans la roche dont la mollesse facilite beaucoup cette espèce de construction particulière. Ils s'y prennent de la manière suivante. On commence par creuser des tranchées comme des ruelles, deux fois hautes comme un homme. Au bas de la tranchée on taille dans le rocher à une distance convenable, autant d'ouvertures, qu'il y a de familles, qui veulent vivre ensemble dans un même lieu: au-dedans de ces ouvertures, qui forment ensuite les portes des habitations, on fait des excavations quarrées et plus ou moins spacieuses, selon le nombre et le besoin des personnes qui doivent y demeurer. Outre la porte il y a une autre ouverture, plus petite que la première, et destinée à laisser une issue à la fumée. Le rocher au-dessus de ces habitations souterraines reste intacte, et il est communément tapissé de verdure. Ces ruelles présentent un aspect tout-à-fait nouveau pour les étrangers: les grottes sont fort propres et blanchies en dedans; elles sont fraiches en été, chaudes en hiver, et sans la moindre humidité. Nos insulaires y vivent aussi heureux et aussi contens, que leur humble sort peut le permettre, et ils ne connoissent rien de mieux. Il y a, sur la côte occidentale de l'ile, un village entier de ces *forne*,

c'est ainsi qu'on appelle à Ponce ces habitations singulières; une Pointe qui s'avance de ce village dans la mer, en a reçu le nom de *la Punta delle forne*, la Pointe des fours.

Indépendamment de la salubrité de l'air, Ponce jouit d'un autre avantage non moins grand, c'est-à-dire, d'une surabondance d'eau vive. En parlant d'Ischia, nous avons fait observer, que la glace, ou plutôt la neige congélée, y est d'une nécessité absolue, particulièrement en été. Les montagnes de Ponce ne sont pas assez élevées, pour qu'il puisse y tomber beaucoup de neige : d'un autre coté les habitans ne seroient pas assez riches, pour aller l'acheter hors de leur ile. Heureusement ils peuvent fort bien s'en passer, grace à la quantité de sources limpides qui descendent du haut des rochers, ou qui jaillissent de leur base, et même, dans un endroit ou deux, sur les bords de la mer.

Les habitans de Ponce en général jouissent d'une santé si bonne, qu'ils n'ont pas besoin d'eaux minérales ni thermales : aussi ne s'en trouve-t-il point dans leur ile, sa masse compacte ne renfermant plus aucun reste, aucun germe de feu ou de fermentation volcanique, qui après avoir tourmenté et altéré en quelques endroits l'extérieur de l'ile, tant au-dessus qu'au-dessous du niveau de la mer, s'est amortie peu-à-peu et paroit avoir entièrement cessé depuis des milliers d'années.

La terre végétale forme à Ponce des couches horizontales plus ou moins inclinées, mais en général peu épaisses, sur un fond de roc solide, et cette circonstance n'est pas favorable à la culture des légumes, des plantes potagères et de toutes celles qui veulent un terrain bas et humide. Parcontre l'ile offre des paturages excellents; cependant l'on n'y voit que peu de bétail et l'on en engraisse encore moins pour la consommation

de l'ile. La viande fraiche y est une rareté: c'est un luxe que peu de personnes à Ponce ont le moyen de satisfaire, ou pour mieux dire, la plupart des habitans n'en éprouvent pas le besoin. Ils y suppléent par une grande variété de poisson, qui est pour rien dans l'ile et dont on envoye beaucoup à Gaëte et à Naples. C'est un petit revenu de plus pour la classe des pêcheurs de l'ile. Les chasseurs y trouvent des lièvres, et dans les deux saisons du printems et de l'automne, des cailles et d'autres oiseaux de passage, mais surtout une quantité de bécassines, qui paroissent avoir choisi l'ile de Ponce pour leur dernier point de réunion, avant de passer la mer en automne. Il se pourroit aussi, que la quantité de petits ruisseaux et de brandes, qui se trouvent dans cette ile, eut pour les bécassines un attrait particulier et les engageat à y faire un séjour plus long que dans les autres iles et sur les côtes voisines. On leur tend des lacets dans les passées ordinaires; on les prend aussi dans les pantières, et quelquefois en si grand nombre, que l'on ne sait qu'en faire. Nous avons vu à Ponce beaucoup de saucisses fumées, faites de la chair et de la graisse des bécassines.

On voit fumer dans cette ile beaucoup de fours à chaux: l'abondance du bois et des broussailles facilite extrêmement cette petite industrie, et les forçats sont en partie employés à tirer des carrières la pierre à chaux.

Il y a quatorze milles de l'ile de Ponce jusqu'aux promontoires de Terracine et de *Circello*, étant les parties les plus rapprochées du Continent. Cette ile est éloignée du double, de la ville de Gaëte, dont la jurisdiction s'étend pourtant jusqu'à Ponce. Ischia est à quarante milles de distance: on en voit très-bien la belle forme pyramidale, et quand le tems est clair,

on distingue même le Mont Vésuve, éloigné de plus de soixante milles.

C'est du sommet de la montagne qui s'élève immédiatement en arrière du port et de la *Città di Sta. Maria*, que l'on jouit de la vue la plus étendue; mais comme elle ne présente que des rives lointaines et un vaste horizon de mer dont la monotonie ne peut point fixer l'attention du voyageur, il ne tarde pas à s'occuper des objets qu'il a sous les yeux. A droite et à gauche on a les deux petites iles de *Palmarola* et de *Zannone*, et immédiatement audessous sont la superbe baie, le port et la *ville*, dont les environs forment sans contredit la partie la plus pittoresque et la plus agréable de l'ile. Quelle variété de sites dans une enceinte si peu considérable! D'un coté sont des précipices à perte de vue, des rochers escarpés, secs, blancs et jaunatres; de l'autre ce sont des coteaux fertiles, tapissés de verdure jusqu'au bord de la mer, et dominés par un monticule plus haut, dont la déclivité orientale porte partout les marques de l'industrie de l'homme et forme un riant vignoble, entremêlé de vergers et orné de petites maisons de campagne. Le charme de cette vue est encore augmenté par la situation du bassin, qui se trouve au milieu des collines agréables et des précipices qui à tout instant semblent vouloir le combler.

Nous allons maintenant visiter

L'ILE DE PALMAROLA

située à l'Ouest de Ponce, dont elle n'est éloignée que de quatre ou cinq milles. Sa forme extérieure est celle en petit de l'ile de Ponce: les côtes de Palmarola sont également escarpées, mais moins bizar-

rement découpées. Cette petite ile a six milles de tour et ressemble de tous cotés à une haute roche inaccessible. Elle est cependant abordable sur un point ou deux, et après avoir grimpé au haut des falaises, on se trouve sur une plaine peu large, mais longue de quelques milles et formée de plusieurs terrasses l'une au-dessus de l'autre. Ces plateformes sont couvertes de broussailles et d'arbres sauvages. Il n'y a point d'habitations à Palmarole; mais les gens de Ponce vont souvent y faire paitre leurs petits troupeaux de brebis et de chevres, qui trouvent dans cet ilôt une abondance de bonnes herbes; ils s'y rendent aussi pour couper du bois, pour faire du charbon et des fagots, et pour cuire de la chaux. Quelquefois on y envoye travailler les forçats du Bagne de Ponce, et comme il seroit trop pénible, de transporter toutes ces choses sur les épaules jusqu'au lieu de l'embarquement, on traine les fagots et les troncs des arbres au bord du précipice et on les laisse rouler ou glisser sur la pente du rocher, du haut en bas, jusque dans la mer, où les barques viennent ensuite les pêcher. Cette petite ile, ainsi que celle de

ZANNONE

sont comme une espèce de biens communaux de la population de Ponce. Zannone est à quatre milles seulement de cette dernière ile, vers le Nord-Est. Moins grand et moins haut que Palmarole, ce bel ilot, sur toute sa circonférence, qui est de trois milles, offre une quantité de points abordables, particulièrement du coté septentrional; mais ses côtes étant bien plus unies et plus arrondies que celles de Ponce et de Palmarole, les bâtimens tant soit peu grands n'y trouvent aucun abri. Zannone est un excellent pays de paturage, même pour le gros bétail, mais il n'y

a pas assez d'eau pour l'abreuver, et le peu qui s'en trouve, est saumâtre : néanmoins les Anglois, pendant tout le tems de la dernière occupation militaire, tenoient et engraissoient dans cet ilot tout le bétail qu'il falloit pour l'approvisionnement de leur flotte et de la garnison de Ponce. Zannone paroit avoir été habité un jour, on y voit encore les ruines d'un monastère : aujourd'hui les gens de Ponce viennent exploiter les carrières et les bois de Zannone de la même manière que nous l'avons remarqué à Palmarole ; ils cuisent à Zannone beaucoup de chaux et brulent une quantité de charbon, mais sans y avoir une demeure fixe. La mer, autour de Zannone, est moins remplie de rochers détachés et d'écueils, mais le Canal entre cet ilôt et Ponce en contient beaucoup, surtout dans le voisinage de cette dernière ile, où l'on voit trois grouppes de rochers s'élever au-dessus de la mer, sans compter les ressifs, qui rendent le passage de ce Canal difficile et dangereux, tandis que celui entre Ponce et Palmarole est tout-à-fait libre.

Les iles *Oenotrides*, dont nous venons d'achever le tour, ne sont guère fréquentées des étrangers, étant hors du passage où l'on pourroit les rencontrer; par conséquent elles restent inconnues aux voyageurs, qui en poussant même jusqu'à Naples, ne s'écartent point de la route ordinaire. Elles mériteroient cependant d'être visitées d'avantage, ne fut-ce que pour satisfaire la curiosité fortement excitée par les scènes nouvelles qu'elles offrent et par le contraste frappant qu'elles forment avec les iles d'Ischia et de Procida. En attendant les habitans de Ponce, particulièrement les agriculteurs, exclus de toute communication avec les étrangers et même avec leurs compatriotes de la Terre-ferme, conservent une grande simplicité et pureté de moeurs ; ils sont contens de

leur sort, parcequ'ils n'ont pas l'occasion de faire des comparaisons et de nourrir des désirs, que la modicité de leurs moyens ne leur permettroit pas de satisfaire. Heureux habitans! Si vous ne connoissez pas des jouissances plus raffinées, votre tranquillité ne peut qu'y gagner. car vous ignorez aussi les vices et la corruption d'un monde qui tourneroit en dérision l'uniformité de votre vie paisible!

VANDOTENA.

De l'ile de Ponce à celle de Vandotena il y a vingt milles. Nous fimes ce trajet de nuit, au clair de lune, à-peu-près de la même manière, dont Virgile fait traverser à son héros le Golfe de Gaëte.

. . . . . *Postquam alta quierunt*
Aequora, tendit iter velis, portumque relinquit:
Adspirant aurae in noctem, nec candida cursus
Luna negat: splendet tremulo sub lumine pontus.

Le livre de l'Enéide de Virgile (VI. VII.) devroit accompagner partout l'étranger qui navigue sur les Golfes de Naples et de Gaëte, dont ce poëte a si bien connu toutes les particularités, et si exactement décrit les côtes.

L'ile de Vandotena a une certaine ressemblance avec Procida: comme celle-ci, elle est basse et plate; mais ses rivages sont plus unis, plus arrondis, et sa surface forme un plan incliné de l'Ouest à l'Est, tandis qu'à Procida c'est tout le contraire; la pointe la plus haute de cette dernière ile regardant l'Orient. Au surplus, Procida est entiérement volcanique, et Vandotena est d'une origine mixte, comme Ponce. Il s'en suit, que le sol de Vandotena est assez productif, mais à cause de son peu d'élévation

sur la mer, l'eau y est mauvaise et saumâtre ; il faut recourir à celle des citernes, qui n'est pas fraiche, et comme la neige manque aussi à Vandotena, on y est bien mal sous ce rapport, particulièrement dans la saison des fortes chaleurs. D'ailleurs, les vents dominent sur cette ile, et en balayent la superficie avec une violence qui fait souvent du tort à la végétation. Cependant les plantes potagères et les légumes y viennent fort bien, à l'abri des arbres, dont les champs sont garnis, et qui soutiennent aussi de gros ceps de vigne. Le vin y est très-médiocre comme dans les plaines de la Terre-de-Labour, et comme en tout endroit, dont les circonstances locales sont les mêmes. Ce qu'on fait de vin dans l'ile de Vandotena, ne suffit pas pour six mois au besoin de sa petite population.

L'ile a cinq milles de circonférence. Elle étoit inhabitée et inculte il y a cinquante ans, lorsque les pyrates Africains en avoient fait une espèce de repaire, qui fit continuellement craindre pour la sureté des côtes et des iles voisines. Pour remédier à cet inconvénient, Ferdinand Premier, en même tems qu'il fit augmenter la population de Ponce par une quantité de familles de la Tour du Grec, en envoya à Vandotena une Colonie entière, qui s'est accrue jusqu'à cinq cents personnes, et a mis toute la surface de l'ile en culture. Les maisons des paysans sont en plain champ : il y a cependant, sur la plage orientale et le long d'une petite cale, un village assez régulièrement bâti, avec un petit fort, destiné jadis à garantir les insulaires de toute surprise de la part des écumeurs de mer. Aujourd'hui tout danger de pareilles incursions a cessé et le Gouvernement a la satisfation de voir, que la sagesse de ses mesures a été couronnée du plus complet succès.

Les habitans de Vandotena communiquent encore moins avec le continent et le reste du monde, que ceux de l'île de Ponce. Le bourg d'Ischia, par le moyen des barques, qui vont à Ponce, entretient aussi quelques rélations avec Vandotena. Les descendans des premiers colons y vivent des productions de leurs terres, et vendent la surabondance de leurs denrées avec avantage et facilité à *S. Stefano*. C'est le nom d'un rocher qui s'élève du sein des óndes à la distance d'un mille, vers l'Orient de Vandotena. Il est bien moins haut que le rocher du Château d'Ischia; mais son sommet aplati est d'une circonférence beaucoup plus considérable, et il est surmonté par des bastions taillés en partie dans la roche vive. Bien au-dessous de ces bastions la mer se brise contre le rocher coupé à-pic. *S. Stefano* n'est proprement qu'une grande maison de force et un bagne; mais on y déporte aussi les personnes coupables de délits graves, dont la peine a été commuée en une captivité perpétuelle. On peut dont bien appliquer à l'entrée de ce lieu le fameux passage de la *divina Commedia* du Dante :

Per me si va nella magion dolente
Termine di vita rea e pien d'errore :
Per me si va trà la perduta gente !
Giustizia mosse 'l mio alto fattore ;
Fecemi la somma potestate :
Lasciate ogni speranza , voi che 'ntrate !

La garnison de *S. Stefano* est justement ce qu'il faut pour garder les prisonniers. Du tems des anciens Romains, Vendotena, comme Ponce, étoit un lieu de bannissement et de pénitence. C'est à Vandotena, mot corrompu de *Pandataria* en Latin, que Julie, fille d'Auguste du premier lit, fut exilée par ordre

de son père, qui en même tems lui prescrivit une diète austère croyant de devoir ainsi corriger son appétit trop concupiscible. Sans vouloir excuser les écarts qu'on reprochoit peut-être avec raison à cette femme, nous osons pourtant observer, qu'il ont été beaucoup exagérés, et que selon toutes les apparences, Julie fut desservie auprès d'Auguste, par Livie, sa seconde épouse, femme ambitieuse et intrigante, ainsi que le prouvent plusieurs faits consignés dans l'histoire de son tems. Quoiqu'il en fut, la malheureuse Julie, après avoir été recluse pendant dix ans à Vandotena, fut menée à *Reggio* en Calabre, où elle finit par mourir d'inanition, dans les bras de sa mère *Scribonia*, qui, répudiée par Auguste, avoit volontairement suivi sa fille dans l'exil. Beau modèle d'affection maternelle! Agrippine, veuve du grand Germanicus, périt long-tems après d'une manière également cruelle, à Vandotena même, et c'est là que Néron, à l'instigation de l'infame Poppée, fit aussi expirer son épouse Octavie, en lui faisant ouvrir les veines, tandis qu'elle étoit dans le bain.

Que ce recit est triste! Combien de réflexions affligeantes il fait naitre à l' égard des anciens maitres du monde, qui ont souillé par tant de forfaits cette belle Italie, et jusqu'aux plus petites îles de la mer, qui la baigne et qui sembloit supporter avec indignation le joug qu'ils lui imposoient.

Dans le printems on prend à Vandotena une immense quantité de cailles; en automne cet ilot est moins rempli d'oiseaux de passage, par la raison qu' au printems ces oiseaux, à leur retour de l'Afrique, fatigués par un long voyage, se jettent à corps perdu sur les premières terres qu'ils rencontrent, et qu' en automne, au contraire, ils prennent leur essor des bords de l'Italie ou des iles les plus rapprochées

du Continent, pour passer directement en Afrique. On sait que ces oiseaux ont l'instinct de profiter des vents, pour traverser la Méditerranée. Ordinairement ils la passent dans *une* nuit, partant sur le soir et arrivant le matin dans une autre partie du monde; ce qui ne paroitra point étonnant, si l'on veut considérer, que des vaisseaux de guerre ne mettent ordinairement que seize heures pour aller de Naples à Palerme.

Une partie des habitans de Vandotena se nourrit de la pêche. Le Golfe de Gaëte est très-poissonneux et ces insulaires ne sont pas les seuls à en tirer parti. Ils partagent la pêche de ce Golfe non seulement avec les *Torresi*, mais aussi avec des gens, qui viennent de plus loin, c'est-à-dire, des rivages de la mer Adriatique.

En automne, les pêcheurs de la *Province de Bari* quittent en grand nombre leurs foyers, pour courir les mers sur une espèce de petits bâtimens ouverts, appelés *Paranzelle*, du mot *Paro* (paire) parceque ces barques doivent toujours aller deux-à-deux, pour avoir la facilité de tirer leurs grands filets. De *Bari* et de *Trani* ces barques se dirigent d'abord au Sud, et font successivement le tour de toutes les côtes du Royaume de Naples, s'arrêtant partout pour pêcher, autant que le tems les favorise. Au milieu de l'hiver on les voit ordinairement paroitre sur le Golfe de Gaëte, et après y avoir exercé leur métier un couple de mois, ces Paranzelles continuent leur route au Nord, jusqu'à l'extrémité de la Plage Romaine. C'est là qu'elles revirent de bord, pour retourner tout en pêchant, aux lieux d'où elles étoient parties, c'est-à-dire en Pouille. Elles y arrivent au commencement de l'été. Dans le Golfe de Gaëte, les Barois n'ont pas besoin de descendre à terre, pour vendre le poisson qu'ils prennent: des chasse-

marées de Naples viennent l'acheter journellement en pleine mer. D'ailleurs ces Barois, sachant qu'ils sont regardés comme une sorte d'interlopes, n'aiment pas s'approcher du rivage sans necessité. Dans la nuit, ou lorsqu'il fait trop mauvais tems, ils se retirent dans quelque anse écartée et solitaire, pour reprendre ensuite le large, le plutôt qu'ils le peuvent. Ils passent pour les gens de mer les plus hardis et les plus intrépides et ils s'éloignent des côtes bien plus que tous les autres pêcheurs. Nous les avons souvent vus tenir la mer et braver, dans leurs paranzelles ouvertes, la fureur des flots et des vents, quand les insulaires du Golfe de Naples et même les *Torresi* se hâtoient de tirer leurs barques à terre. En un mot, les Barois sont les *Nomades* de ces mers.

L'île de Vandotena est située justement au milieu de l'intervalle qui la sépare des iles de Ponce et d'Ischia. Avec un bon vent on fait en peu d'heures le trajet de Vandotena à la dernière de ces iles.

Ce n'est pas sans éprouver un certain plaisir que l'on revient chez *Don Tommaso* à *Lacco* d'Ischia, et que l'on se retrouve sous le toit d'un hôte, qui par ses soins obligeans sait dédommager le voyageur des privations auxquelles il a fallu se résigner pendant notre dernière excursion à Ponce et à Vandotena. C'est là que, l'esprit rempli d'agréables souvenirs et orné peut-être de quelques nouvelles connoissances, nous laissons notre lecteur, et que nous prenons congé de lui, en attendant le moment de pouvoir le conduire à *Capri* et à *Amalfi*.

Nous ne sommes pas assez présomptueux pour nous flatter de l'espoir de cueillir beaucoup de fleurs dans la carrière épineuse d'auteur; mais si ce premier essay a le bonheur d'obtenir les suffrages d'un Public éclairé, nous ne tarderons pas à remplir l'espèce

d'engagement que nous avons pris dans l'introduction du présent opuscule. Les matériaux que nous avons encore par-devers nous, sont plus que suffisans pour former un second volume : il ne nous reste qu'à les mettre en ordre.

En attendant nous avons la satisfaction de pouvoir dire avec Virgile : *Deus nobis haec otia fecit* ! Et c'est le *Génie de l'Amitié*, qui nous a préparé ces doux loisirs !

F I N.

A S. EMIN. REVEREND.

IL SIG. ARCIVESCOVO DI NAPOLI

PRESIDENTE DELLA PUBLICA ISTRUZIONE.

Eminenza

Gabriele Porcelli desidera stampare il libro intitolato *Tableau topographique et historique des iles d'Ischia, de Ponza, de Vandotena, de Procida et de Nisida, du Cap de Misène et du Pausilipe, Par un Ultramontain*, prega l'Eminenza Vostra ad accordargli il dovuto permesso.

Tanto spera e l'avrà ec. - Gabriele Porcelli.

Addì 6 *Febraro* 1822.

Per disposizione di S. Eminenza, il Regio Revisore P. Monforte, avrà la compiacenza di rivedere il sopra scritto Libro, ed osservare se vi sia cosa contro la Religione ed i dritti della Sovranità, col farne in iscritto rapporto alla Giunta.

Il membro della Giunta Deputato
Ferdinando Can. Panico.

A S. EMIN. REVEREND.

IL SIG. ARCIVESCOVO DI NAPOLI

PRESIDENTE DELLA PUBLICA ISTRUZIONE.

Eminenza

Per ubbidire a' comandi dell'E. V. Reverendissima ho letto attentamente l'opuscolo che porta il titolo-Tableau topographique et historique des Iles d'Ischia, de Ponza, de Vandotena, de Procida et de Nisida, du Cap de Misène et du Pausilipe, - e non vi ho trovato cosa alcuna che offender possa la nostra S. Religione o la Sovranità, o la morale. Ho rilevato invece nell'anonimo Scrittore un fondo di Religione, ove se gli presenta l'occasione di parlare di cose sacre, congiunto ad una ben estesa erudizione in materia di antichità. Sono pertanto di avviso, che ricever potendo la cosa patria un nuovo lustro dal presente opuscolo, permettere se ne debba la stampa, se non sembra altrimenti all'Eminenza Vostra. Con che baciandole rispettosamente il lembo della S. Porpora, passo a protestarmi

Dell' E. V. Rev.

Napoli S. Paolo Mag. li 10 *Febraro del* 1822.

Umiliss. e Divotiss. Servo
Gaetano Maria Monforte
Chierico Regolare, Regio Revisore.

Napoli 21 Febrajo 1822.

LA GIUNTA PERMANENTE PER LA PUBLICA ISTRUZIONE.

Veduta la domanda di D. Gabriele Porcelli per dare alle stampe l'opera intitolata - *Tableau topographique et historique des iles d'Ischia, de Ponza, de Vandotena, de Procida et de Nisida, du Cap de Misène, et du Pausilipe, par un Ultramontain*;

Veduto il parere del Regio Revisore P. D. Gaetano Monforte;

Permette, che l' opera indicata si stampi; ma ordina che non si pubblichi se prima lo stesso Regio Revisore non attesti di aver nel confronto riconosciuta la impressione uniforme all' originale approvato, e non sia eseguita la consegna ad essa Giunta delle sedici copie ordinate dal Real Decreto de' 24 Dicembre 1817.

Il Presidente
Firmato LUIGI CARD. ARCIVESCOVO.

Il Segretario Generale, e Membro della Giunta
Firmato Angelo Antonio Scotti.

Per Copia Conforme
Il Segretario Generale, e Membro della Giunta
Angelo Antonio Scotti.

ERRATA.

Page.	*Ligne.*	*Au lieu de:*	*lisez:*
1	22	parsemeé	parsemée
2	15	déscend	descend
—	33	prèsque	presque
5	27	qn'en	qu'en
7	15	prèsqu'au	presque au
9	19. 20	prèsqu'intactes	presque intactes
10	18	La chaleur fut telle à liquifier et à vitrifier	L'intensité de la chaleur fondit et vitrifia
14	11	prèsqu'absolu	presque absolu
15	13	l'ainé	l'ancien
—	18	*Védius*	*Vadius*
16	30	Eclogue	Eglogue
20	5	inscriptions en mauvais latin	inscriptions anciennes et modernes; les dernières en mauvais latin
—	19	pied-nud	pieds nus
24	13	aprês	après
25	5	prèsqu'entièrement	presque entièrement
—	19	Là comme	A Nisida comme
26	3	assés	assez
27	7	prèsqu'	presque
28	16	davan-	d'avan-
33	16. 22	*columbarii*	*columbaria*
—	22	cimétière	cimetière
37	22	chés	chez
38	9	suffissoient	suffisoient
—	17	traffic	trafic
41	9	presqu'	presque
—	27	assés	assez
44	33	du	de
59	13	tivation	ture

62	14	quels	quelles
—	21	vitrification	fusion
70	35	Réaume:	Réaum:
85	7	qu'	que
—	8	on	l'on
87	33	affligoient	affligeoient
91	11	érige	établit
—	36	de mert e	de mer et
104	8	prèsqu'	presque
110	24 33	assés	assez
111	6	lorsq'il	lorsqu'il
112	11	bien entendre	entendre de bien loin
—	16	jusq'aux	jusqu'aux
113	4 20	assés	assez
116	2	qu'on	que l'on
130	12	salle des bains	salle de bains
140	17	nuds	nu-
141	30	droite	gauche
148	33	régne	règne
151	8	petits	petites
169	17	hautenr	hauteur
186	24	élévés	élevés
206	20	dont	donc

